


SE TAIRE ET FAIRE

LE SYSTÈME

DU

MONDE MORAL

PARIS. — IMPRIMÉ CHEZ BONAVENTURE ET DUCESSOIS
55, quai des Grands-Augustins.

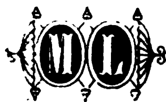
LE SYSTÈME

DU

MONDE MORAL

PAR

CHARLES LAMBERT



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

2 BIS, RUE VIVIENNE

1862

A ta mémoire.

J'entreprends de montrer :

Que le monde moral est soumis à une *loi* non moins constante et non moins précise que celles qui régissent le monde physique ;

Que la *liberté de l'agent* est ici la condition même de l'exécution de la loi ;

Et que l'inflexible rigueur de cette loi est la garantie infaillible de l'*équitable distribution* de ses effets.

L'idée de *loi* ne s'est définitivement fixée dans l'intelligence humaine, qu'au moment où l'on a pu

faire entrer les faits les plus généraux de la création matérielle dans le domaine de la mécanique ; mais s'il est un ordre d'idées qui ait jusqu'ici paru rebelle à l'introduction des procédés de Newton et de Laplace, c'est assurément celui qui concerne la *destinée* de l'homme. Je me tromperais fort cependant si le lecteur le plus persuadé de la radicale inutilité d'une telle tentative ne se sentait ébranlé par les considérations que je vais lui présenter.

Pour que mon argumentation soit complète, il faut qu'aucun des traits généraux de la nature animée ne reste en dehors de mon cadre ; et je crois atteindre plus sûrement mon but en paraissant d'abord m'en éloigner ; car, de nos jours, c'est au matérialisme le plus exigeant et le plus positif que toute doctrine spiritualiste éclairée et prudente doit emprunter ses armes.

PREMIÈRE PARTIE

LE MÉCANISME ORGANIQUE

La VIE, sous ses aspects divers, — que ce soit l'individu ou l'espèce que l'on considère, — présente toujours à l'observation le même phénomène, à savoir *une série de transformations successives*.

Celles que l'on observe dans la vie organique proprement dite sont de simples transformations chimiques. Cherchons donc d'abord, à l'aide de la chimie, et le moins scientifiquement possible, à pénétrer au fond de ce mystérieux automate, de cet appareil mouvant et complexe que la nature nous offre sous tant de formes, et que nous désignons sous ce nom général : l'organisme vivant.

CHAPITRE PREMIER

CHIMIE ORGANIQUE

Il n'est pas de propriété de la matière plus digne d'admiration que celle que manifestent les substances nommées par les chimistes *isomères* et *homologues*. Certes, la nature se montre partout bien économe de moyens et bien prodigue d'effets; mais nulle part cette merveilleuse économie n'apparaît, avec plus de simplicité d'un côté et plus de richesse de l'autre, que dans les phénomènes sur lesquels j'appelle l'attention. Il n'est pas non plus de propriété qui ait en elle-même plus d'importance que celle-là, car c'est sur elle que repose le gigantesque échafaudage de causes et d'effets dont l'enchaînement constitue toute la nature animée.

Étudions-la d'abord dans le règne végétal.

Si l'on considère les innombrables espèces qui peuplent le globe et que les hybridations naturelles et artificielles diversifient tous les jours; si l'on observe que pas une de ces espèces ne peut se confondre avec une autre par les résultats de l'élaboration chimique qui se produit en chacun de ses individus; si l'on songe à la diversité des sucs et des saveurs, aux emplois si multipliés et si opposés que la médecine donne aux substances végétales, à la salutaire influence des unes, à la terrible puissance des autres; — on sera tenté de croire que la nature met en œuvre d'incalculables efforts pour arriver à des résultats si divers... Eh bien! réunissez les plantes les plus variées; empruntez-les à tous les points du globe, à toutes les latitudes, prenez aux unes leur tige, aux autres leur racine, à celles-ci leurs fleurs, à celles-là leurs fruits; faites de tout cela autant d'analyses séparées que vous voudrez... Que trouverez-vous dans vos matras, vos cornues et vos alambics?—Toujours la même chose ou à peu près. Cinq ou six substances au plus suffisent pour donner naissance à tous ces composés hétérogènes; et, chose merveilleuse! ces composés se divisent en groupes formés de substances qui, sans rapports apparents entre elles, présentent à l'analyse,—non-seulement des éléments identiques, — mais des propor-

tions identiques aussi dans la combinaison de ces éléments. — Ce sont ces substances composées, identiques en réalité et si diverses en apparence, que l'on nomme *isomères*. Celles dont la composition ne diffère que par les proportions diverses qu'y affectent un ou plusieurs des éléments identiques qui la forment se nomment *homologues*. Si l'isomérie seule permet de nombreuses variétés, on comprend à quel nombre indéfini de créations nouvelles peuvent donner lieu les plus faibles différences dans les proportions des éléments entre eux.

On peut par là pressentir la carrière qui s'ouvre devant la chimie moderne si elle entreprend de lutter de fécondité et de métamorphoses avec la nature. Un procédé récemment introduit dans les efforts créateurs de la science (1) y fait entrevoir de rapides progrès; et pourtant qu'ils sont peu nombreux les secrets ravis jusqu'à ce jour à la nature animée! On dispose des mêmes éléments qu'elle, on sait même que c'est par de simples différences de groupements entre les atomes des corps qu'elle produit les différences énormes qui distinguent leurs composés; pour beaucoup de synthèses entreprises un seul

(1) Je fais allusion ici à la méthode inaugurée par MM. Laurent et Gerhardt, qui paraît céder le pas aujourd'hui à celle de M. Berthelot.

pas, une imperceptible substitution suffirait sans doute pour opérer le groupement cherché; mais ce dernier pas reste à faire, et pour chaque solution désirée nul ne sait quand il sera fait (1).

Comme cela paraît simple cependant dans la nature! — Voyez cet arbre : ses racines pénètrent dans un sol que vous pouvez analyser avec la plus rigoureuse précision; ses branches chargées de feuilles s'étalent dans un mélange gazeux dont la composition, presque toujours constante, peut à peine varier de quelques millièmes. — Au printemps, entre le bois et l'écorce de cet arbre, monte, en dépit des lois de la pesanteur qui ici cèdent le pas à celles de l'endosmose et de la capillarité, un liquide qui va s'épaississant de plus en plus jusqu'aux feuilles par une surface desquelles il dégage ses gaz. D'autres gaz, empruntés à l'air, s'introduisent dans la feuille par son autre surface, rencontrent le liquide ascendant, le transforment en un autre liquide qui, suivant une marche

(1) Quand j'écrivais cela, j'étais loin de me douter des admirables succès obtenus par M. Berthelot dans la recomposition, au moyen de la synthèse, de la plupart des *principes immédiats* des corps organisés. Certes, si quelques doutes pouvaient rester encore sur l'uniformité des procédés de la nature, ces expériences décisives n'en doivent pas laisser de traces.

inverse de celle du premier, se glisse à l'intérieur de l'écorce en lignes tortueuses, et redescend ainsi jusqu'aux dernières extrémités des racines dont il détermine probablement l'accroissement. Sur quelques points de ce trajet, de chétives branches sont çà et là implantées ; elles ne servent en rien à la nutrition de l'arbre ; il semble, au contraire, que toute l'activité déployée dans celui-ci a pour but de nourrir ces petites branches, et de préparer les mystérieuses élaborations qui y feront bientôt naître des feuilles bien différentes des autres par leur éclat, leur forme et leur disposition, — fleurs d'abord et fruits plus tard. — Une fois le fruit produit, l'arbre se repose jusqu'à l'année suivante ; mais son volume s'est accru de deux couches, aujourd'hui adhérentes, et que l'an prochain séparera, l'une de bois l'autre d'écorce (1). Voyez maintenant l'arbre le plus voisin ; il croît dans le même sol, le même air baigne ses feuilles, il a subi les mêmes alternatives de chaleur, de froid et de lumière ; mais pendant que le premier a converti tout cela en poires, celui-ci en a fait des cerises ou des pêches.

Si l'on compare certains animaux aux plantes, on trou-

---

(1) Il est clair que l'exemple choisi est pris parmi les dicotylédonés.

vera entre eux les plus frappants rapports. Voici un polypier : il adhère par sa base à quelque rocher plongé dans l'eau de mer ; sa surface est hérissée de bras ou, si l'on veut, de branches plus ou moins longues et mobiles ; chacune de ces branches est un polype qui possède à la fois une vie propre et une vie collective ; il est muni d'organes respiratoires et digestifs, il saisit au passage les corps étrangers qui conviennent à sa nourriture et à celle de la colonie à laquelle il appartient ; comme la séve descendante, ces aliments une fois ingérés et transformés se répandent en sucs nourriciers jusqu'aux racines vivantes de l'animal. Mais là ne s'arrête pas la ressemblance. Parmi ces branches animées, il en est qui n'ont rien pour saisir une proie et l'engloutir ; sans leurs voisines avides, elles périraient faute d'aliments. A quoi donc sont destinés ces polypes doués d'une si grande sobriété ?—précisément à la même fonction que les petites branches fruitières de l'arbre, c'est-à-dire à élaborer, — non pas des sucs nutritifs, — mais des éléments reproducteurs ; car c'est en eux que sont localisés les organes propres à cette transformation capitale que l'on nomme *génération*. Au delà de ce grand fait, le parallèle entre les deux règnes peut se poursuivre encore. Indépendamment de la reproduction directe par la graine que

contient le fruit, la plupart des végétaux possèdent la propriété de se multiplier, les uns par bourgeons détachés, les autres par stolons traçants, d'autres enfin par bulbilles caducs, si bien que l'individualité proprement dite existe rarement dans ce règne. Eh bien! le règne animal présente, à ses derniers échelons, des phénomènes en tout semblables, une individualité non moins indécise (1), des modes de reproduction non moins variés.

La différence entre les deux règnes réside-t-elle dans le mode de formation des substances qui en résultent? — Non, le mode est le même; il ne s'agit, dans l'un et dans l'autre, que de simples opérations chimiques. Les mêmes éléments absorbés, sous diverses formes et à divers états, se changent, ici en cellules et en fibres végétales, et là en tissus animalisés. Toute la différence est dans le degré de complication du phénomène et dans la tolérance plus ou moins grande que comportent les divers organismes pour l'ingestion des matières alimentaires. En effet, la

---

(1) Nous rencontrerons plus tard, dans l'ordre immatériel, des limites non moins difficiles à préciser entre ces deux expressions de l'être, — la *non-individualité* et l'*individualité*, le *parasitisme* et l'*indépendance*. — La même indétermination se manifeste, d'ailleurs, sur tous les confins qui servent de transition aux diverses expressions de l'être.

fonction excrétive, très-peu apparente dans la plante, acquiert chez l'animal une importance considérable, permet à ses organes le choix et l'exclusion de telles ou telles matières, et admet par conséquent parmi celles-ci une beaucoup plus grande variété.

Jetons un coup d'œil sur les principaux phénomènes chimiques que présente un des animaux les plus parfaits, — un vertébré, — l'homme, par exemple; et attendons-nous à marcher de merveille en merveille.

Quatre groupes de substances, isomères ou homologues entre elles, suffisent pour rendre compte, dans l'homme, de l'entretien matériel de ce double et admirable mécanisme qui constitue sa vie organique et sa vie animale. Pour se nourrir il ne consulte le plus souvent que son goût; il livre à son estomac tout ce qui flatte son palais, sans s'inquiéter de ce que vont devenir ces aliments si disparates; il vit... et ne s'en étonne pas; il se voit toujours le même, et ne songe pas que, de toutes les molécules qui le composent aujourd'hui, pas une n'appartenait à son corps il y a moins de dix ans, et que toutes auront disparu au bout d'un même nombre d'années. D'où vient l'étonnante propriété que possède chacune de ces molécules de se prêter aux fonctions vitales les plus diverses, de figurer tantôt dans tel tissu tantôt dans tel

autre, d'être apte un instant à entrer dans la composition d'un organe et puis tout à coup de cesser de l'être? Tout cela dérive uniquement du phénomène que nous avons décrit au début de cette étude, c'est-à-dire de la création de substances nouvelles par de simples différences de groupements parmi des atomes semblables, et de la facile substitution des éléments fournis par l'un des quatre groupes de matières alimentaires aux éléments que fournissent les autres.—Que doit-on le plus admirer, de la simplicité du moyen, ou de la complexité des effets?

Qu'un homme veille ou qu'il dorme, il respire;— il aspire et il émet de l'air, ce même mélange gazeux qui joue un si grand rôle dans la nutrition de la plante. Mais l'air qui sort de sa poitrine est bien différent de celui qui y pénètre; et cette différence est précisément exprimée par celle qui distingue la composition du sang qui vient du cœur au poumon de celle du sang qui retourne au cœur. Que s'est-il donc passé?—Un double phénomène à la fois mécanique et chimique : le sang qui arrive dans le poumon renferme *plus* d'acide carbonique que la pression sous laquelle se trouve cet acide dans les cellules pulmonaires n'en peut physiquement maintenir en dissolution dans le sang normal; au contraire, ce même sang versé dans les capillaires du poumon renferme *moins* d'oxy-

gène que la pression très-grande produite par l'inhalation n'en peut normalement introduire dans le sang; il en résulte évidemment que l'excès d'acide carbonique devenu libre doit s'échapper par les voies aériennes, et qu'un sang tout nouveau et fortement oxygéné doit retourner au cœur, et de là s'élancer dans la grande circulation.—Le suivrons-nous dans sa course à travers le dédale de l'organisme? Le verrons-nous porter la réparation partout où le jeu des fonctions l'a rendue nécessaire; pourvoir à la restauration continuelle de tous les tissus, aux conditions de sécrétion de toutes les glandes; fournir à chaque organe le pouvoir modificateur que ce même organe exercera plus tard sur lui? Assisterons-nous à toutes les métamorphoses auxquelles sa composition modifiée lui permet de coopérer? Montrerons-nous sur toute la surface du corps la respiration cutanée reproduire en petit le phénomène de la respiration pulmonaire? Nous représenterons-nous la formation de l'acide carbonique, naissant du jeu des organes, par suite des réactions chimiques, des transmutations de l'organisme, et des combustions incessantes que l'oxygène y produit en entretenant la chaleur vitale? Puis, suivrons-nous le retour du précieux liquide qui, pour recommencer son œuvre régénératrice, a besoin de recueillir sur son passage les

sucs décomposés et recomposés par les opérations chimiques si complexes de la digestion, et de venir enfin faire reconstituer sa composition primitive dans l'appareil ouvert à l'air d'où nous l'avons vu partir ?

Contentons-nous de cette esquisse des inextricables séries de transformations qui viennent toutes rattacher leur premier anneau à ce fait initial, à cette condition essentielle de toute créature animée : la respiration. Remarquons toutefois que ses modes sont très-variés. L'idée que nous venons d'en donner ne s'applique qu'aux animaux à poumons communiquant directement avec l'air ; mais, pour ceux qui ne vivent pas dans cet élément, il est besoin d'un moyen qui leur fasse trouver, dans l'élément qu'ils habitent, dans l'eau par exemple, le même principe de vie. Pour pourvoir à ce besoin, qu'a fait la nature ? Elle a muni tous les animaux aquatiques d'un appareil, d'autant plus admirable qu'il est plus simple, qui décompose l'eau et en tire l'oxygène nécessaire à la régénération du sang ! Là ne s'est pas bornée sa prodigalité prévoyante ; elle a réuni, dans certaines périodes du développement d'un petit nombre d'animaux, les branchies aux poumons, afin de rendre leur vie également possible dans l'eau et dans l'air. D'autres fois au contraire, dédaigneuse de ces complications, et comme si elle eût

voulu montrer que la constitution chimique qu'elle a donnée à l'organisme peut d'avance suppléer à tout, elle a supprimé tout appareil spécial, elle s'est bornée à pratiquer, au travers des tissus, de simples trous ou trachées, par lesquels l'air extérieur pénétrant dans le parenchyme de chaque organe, y porte l'oxygène et en retire l'acide carbonique.

Ces exemples empruntés à l'un des actes les plus essentiels de la vie doivent suffire pour montrer que l'esprit le plus inventif aurait bien de la peine à imaginer quelque problème organique que la nature n'ait pas résolu, quelques difficultés qu'elle ne se soit pas plu, pour ainsi dire, à multiplier sous ses pas, pour les vaincre en se jouant. — Une observation attentive peut mettre sur la voie du secret très-simple de cette admirable diversité; on peut même, en quelque sorte, forcer la nature à livrer elle-même ce secret; et pour cela il suffit de la contrarier, en changeant les conditions au milieu desquelles un organisme fonctionne et qui concourent à son entretien. Il importe évidemment que ce changement ne soit ni trop brusque ni trop complet; et, avec les faibles moyens dont un expérimentateur dispose, il ne peut s'attendre qu'à de faibles résultats, quelle que soit la tolérance de l'organisme qu'il aura choisi pour sujet de

son étude. Qu'il le suive de près cependant, et il ne tardera pas à reconnaître que l'équilibre d'abord altéré, entre les diverses parties de cet organisme, renaît peu à peu dans des conditions réciproques nouvelles. — Une de ces parties a-t-elle été plus particulièrement affectée, remplit-elle moins complétement la fonction qu'elle avait à remplir; — par d'insensibles modifications les autres parties se disposeront à lui venir en aide; au bout d'un temps plus ou moins long, chacune d'elles aura ajouté à ses fonctions propres un office supplémentaire, souvent fort éloigné du but, mais qui coopérera par une voie détournée à l'œuvre commune. — L'organe affecté a-t-il pris au contraire une importance envahissante; — les autres finiront par abandonner docilement leurs droits antérieurs, et par supprimer, dans leurs rôles respectifs, la part que l'organe dominateur s'est attribuée. Quelle conséquence tirer de cette expérience, que l'industrie agricole exploite de nos jours avec tant de succès pour le perfectionnement des races? — C'est que la nature n'a enfermé aucun organisme dans les limites infranchissables d'un type déterminé; et comme c'est toujours par de simples transformations chimiques, successives et prolongées, que les modifications organiques s'opèrent, on peut aisément concevoir les effets

qu'elle a pu produire, avec le nombre et l'énergie des moyens dont elle dispose seule, lorsque, aux aptitudes intérieures préétablies par elle, elle a appliqué, en vue d'un résultat voulu, des agents extérieurs choisis et ménagés à cette fin. Nous verrons d'ailleurs que ce ne sont pas là ses seules ressources, et que, lorsque l'équilibre rompu par certaines circonstances extérieures ne peut pas se rétablir au moyen de l'extensibilité des diverses fonctions du mécanisme organique, il existe dans le même être, s'il appartient au règne animal, un autre mécanisme (1) extensible aussi dont la puissance s'accroît en raison de l'échec subi par l'ensemble du premier. Ce précieux auxiliaire est d'autant plus énergiquement réclamé que les modifications matérielles dont il s'agit s'exercent principalement sur les organes sécréteurs, et que parmi les attributions de ceux-ci figure en première ligne la production des appendices organiques les plus nécessaires à la défense et à la conservation de la vie individuelle.

Mais n'anticipons pas. — Revenons au phénomène qui doit seul nous occuper ici, c'est-à-dire à la vie organique. La chimie nous a initiés au mystérieux entretien de ses

(1) Le mécanisme intellectuel.

principaux rouages. La même science peut-elle nous apprendre pourquoi cet admirable mécanisme vient à cesser de fonctionner? — Oui; en suivant dans les tissus la production des causes désorganisatrices, elle peut encore fournir, au sujet de la mort, de plausibles explications. Ainsi le maintien et la fin de ce phénomène nous sont décrits; — mais, son commencement?... la cause qui détermine un courant de molécules à se prêter à ces prodigieuses transformations..... le principe qui, d'une combinaison plus ou moins imitable dans nos laboratoires fait, dans cet appareil, un acte vital... le principe de la vie en un mot?... A cet égard, la chimie est muette; ou du moins jusqu'ici, dans l'aperçu rapide que nous venons de donner, nos investigations ne nous ont conduits qu'à pressentir vaguement les effets très-variés qu'a pu produire l'action diversement combinée des autres forces naturelles sur la force mystérieuse qui fait l'objet de cette science. Reprenons donc notre thèse où nous l'avons laissée.

Si, parmi les animaux supérieurs, nous observons un adulte, nous verrons bien peu de différence entre les phénomènes vitaux qui se produisent en lui et ceux qui s'y sont manifestés à une époque quelconque de son existence. En remontant dans son passé, nous aurons à

la vérité à constater des modifications assez sensibles successivement subies par son organisation, durant la période plus ou moins longue de sa croissance; mais, si haut que nous remontions, fût-ce jusqu'au moment où il est né, nous n'aurons guère à observer de différences essentielles que dans les divers états de sa stature et les proportions réciproques de certains de ses organes. Son mode de respiration, par exemple, n'aura pas changé, et la même nécessité impérieuse aura toujours caractérisé cette fonction. Il faut donc chercher plus loin encore nos éclaircissements, examiner l'animal avant sa naissance, et, s'il est nécessaire, remonter un à un tous les degrés que son organisme a dû parcourir avant d'atteindre l'état de vie parfaite que nous avons observé jusqu'ici.

Là nous attendent des transformations d'un ordre tout nouveau.

CHAPITRE II

PÉRIODES PRÉPARATOIRES DE LA FORMATION DE L'INDIVIDU

Je vais d'abord prendre encore pour sujet d'étude, à ce nouveau point de vue, l'animal le plus élevé, l'homme; et je n'ai sans doute aucun besoin de dire qu'en tout ce qui concerne la vie organique, le choix de ce sujet, parfaitement indifférent d'ailleurs, n'est déterminé ici que par le désir d'être plus aisément compris du plus grand nombre des lecteurs.

Les physiologistes placent l'homme à la tête de la grande classe des *mammifères* que d'autres nomment *pilifères,* parce que l'un des traits distinctifs de cette classe est une peau couverte de poils. L'homme actuel est le seul, parmi tous les animaux de sa classe, qui

naisse sans ce tégument, mais sa peau paraît posséder, comme celle des autres, la propriété de le produire (1).

Si l'on compare l'instant qui suit la naissance à celui qui la précède, on aura lieu de s'émerveiller de la métamorphose opérée dans ce court intervalle. Les organes de la respiration en présentent le siége le plus remarquable. Dès la première inspiration de l'enfant, il manifeste tous les phénomènes que nous avons décrits en parlant de la respiration de l'adulte; la circulation du sang s'établit comme elle devra persister pendant tout le reste de sa vie, et au bout de quelques jours le cœur s'est en tout conformé à ses fonctions nouvelles. — Quelle différence avec ce qui se passait lorsque le nouvel être vivait encore de la vie fœtale! — Une des cloisons du cœur était percée d'un trou qui permettait une circulation appropriée à la privation d'air et à une nutrition parasite; le poumon était inerte, et les vaisseaux qui vont maintenant établir des rapports incessants entre le cœur et lui n'avaient jusque-là d'autre fonction que de lui ap-

(1) Rien ne me paraît plus loisible que de considérer le *meconium* comme composé des éléments d'une enveloppe pileuse avortée et résorbée par l'intestin du fœtus. La suite de ce chapitre et le chapitre suivant éclairciront l'idée de cet avortement d'un appendice aujourd'hui inutile à l'homme.

porter les sucs nourriciers dont s'est formée sa substance spongieuse. Un système admirable de communication faisait participer le fœtus à la vie de la mère; aucune continuité n'existait entre leurs vaisseaux capillaires; une mystérieuse endosmose faisait passer de l'une à l'autre les éléments réunis du sang veineux et du sang artériel, dans la forme et dans la mesure convenables pour que la nutrition du petit être fût complète, et que la séparation pût s'opérer sans déchirements funestes.

On se tromperait fort si l'on croyait que des précautions si minutieuses et de si étranges métamorphoses caractérisent seulement le court passage de l'état embryonnaire à la vie proprement dite. Si l'on suit rétrospectivement la série décroissante des divers états que présente l'embryon, depuis le dernier mois de la gestation jusqu'au premier, on assistera au plus singulier spectacle. — On peut spécialiser cette étude et la faire porter sur un seul organe. — Ce cœur, par exemple, que voici divisé en quatre cavités, groupées sous une forme générale à peu près ronde, par combien d'apparences n'a-t-il pas passé avant d'arriver à la dernière? Étudiez-le chez des fœtus de plus en plus jeunes; il vous présentera tantôt une forme allongée et très-contournée, tantôt l'aspect d'un tube creux, tantôt celui d'un cylindre plein.

— Qu'ont été ces vaisseaux par lesquels s'opère, en dernier lieu, avec tant de régularité et de précision, la distribution du liquide vital? Ils étaient de simples anses naissant à la suite les unes des autres, de telle sorte que la partie courbe de chacune était comprise entre les deux branches de celle qui la précédait; les parties courbes se sont atrophiées, et les branches se soudant les unes aux autres ont formé les vaisseaux.

En veut-on d'autres exemples? — L'appareil digestif, longtemps inutile, n'arrive à sa perfection que dans les dernières périodes de la vie intra-utérine; cependant, avant ce moment, certaines déplétions ont été nécessaires. — Qu'avait fait la nature pour y pourvoir? — Elle avait, au moment voulu, créé pour cet usage l'organe connu sous le nom de *corps de Wolf*; mais cet organe a cessé d'exister, dès qu'il a cessé d'être utile. — Que de fonctions transitoires déterminent ainsi l'apparition d'organes bientôt atrophiés! — De ces organes, les uns disparaissent entièrement, les autres laissent des traces qui ne servent plus qu'à témoigner de leur utilité passée. C'est une incessante instabilité dans les rapports et les proportions entre les différentes parties du petit être en qui les conditions de la vie, pour arriver à leur expression dernière, semblent d'abord avoir eu besoi

de se détruire l'une l'autre. Avant de se décider à suivre une marche à peu près rectiligne, dans le développement d'un organe, la nature paraît hésiter et procéder par tâtonnements; elle abandonne un point pour porter sur un autre sa puissance formatrice, puis elle revient sur ses pas et imprime un perfectionnement rapide à ce qu'elle a longtemps laissé en arrière. De cette marche irrégulière il résulte, — et c'est là le seul point qu'il m'importe de bien établir, — il résulte, dis-je, *les diversités les plus grandes dans l'apparence générale que présente l'embryon à ses différents âges.* Qui reconnaîtrait, par exemple, l'embryon humain à ce moment de sa formation où il offre tous les traits d'un phoque? Aussi est-elle déjà ancienne (1) cette opinion, dont il n'est plus permis de douter aujourd'hui, que tous les animaux, y compris l'homme, traversent, dans les transformations de leur état embryonnaire, tous les degrés auxquels s'arrête le développement définitif des animaux qui leur sont inférieurs. Pour n'en citer entre mille qu'un exemple, parce qu'il montre dans un détail de l'organisme une conformité singulière à deux échelons bien distants de la série animale : le foie du fœtus d'un vertébré

---

(1) Voyez Meckel.

montre, à un certain moment, une structure absolument semblable à celle du foie des crustacés décapodes.

Les embryologistes ont divisé par périodes le développement fœtal. On peut aisément pressentir, d'après ce que nous venons de dire, que dans un même *embranchement* les embryons des différentes *classes*, des différents *ordres* des différentes *espèces* (1), doivent présenter entre eux, à chaque période correspondante, de grandes analogies. Il résulte aussi assez évidemment de ce mode de développement parallèle, que chaque espèce réclame un nombre de périodes de formation d'autant plus grand qu'elle occupe un rang plus élevé dans l'échelle animale. Il ne faudrait pourtant pas en conclure que l'embryon destiné à devenir un mammifère, par exemple, suit sans s'en écarter le développement du poisson ou du reptile, — types inférieurs au sien, — jusqu'aux dernières périodes de la formation de ceux-ci, et que ce n'est qu'une *épigénèse* (2) plus prolongée qui donne à sa vie embryon-

(1) *Embranchements, — classes, — ordres, — espèces,* — divisions zoologiques de moins en moins générales, c'est-à-dire, déterminées par des caractères de plus en plus spéciaux et embrassant, par conséquent, des types de plus en plus rapprochés. Je supprime, pour abréger, les subdivisions intermédiaires.

(2) *Épigénèse,* formation successive des parties.

naire toute la perfection qu'elle peut atteindre;—assurément, non. Mais il y a, dans le développement d'un embryon quelconque, une succession de moments caractéristiques et séparés par des intervalles plus ou moins longs, à chacun desquels sa structure se confond avec celle d'un nombre de plus en plus restreint d'autres embryons. Au premier de ces moments, — celui qui suit de plus près la conception, — tous les embryons du même embranchement présentent la même apparence; au second, un embryon ne se confond plus qu'avec ceux de sa *classe*; au troisième, seulement avec ceux de son *ordre*; au dernier enfin, avec ceux-là seuls qui constituent avec lui une espèce particulière; car, dans les intervalles qui séparent ces moments, ont lieu les divergences organiques servant d'acheminements successifs au type spécial qui, dans chacun des quatre grands embranchements, caractérise d'abord la classe, puis l'ordre, puis l'espèce, puis enfin l'individu (1).

L'embryon n'offre plus rien de distinct si l'on veut remonter au delà du moment qui fournit le grand ca-

(1) Il y a,—je le répète, — des stations intermédiaires dont je ne tiens pas compte.—Les physiologistes actuels sont tous d'accord sur le fond sinon sur les détails de cette théorie capitale dont je suis forcé, aux dépens de la clarté peut-être, de ne donner qu'un aperçu.

ractère de l'embranchement auquel il doit appartenir; mais, ce qui est évident, — car la plus simple inspection le démontre, — c'est que, à l'état initial, rien ne distingue essentiellement même le germe animal du germe végétal; en effet, que l'on considère une graine, ou bien l'œuf d'un ovipare ou d'un vivipare, on n'y trouve de part et d'autre qu'un imperceptible rudiment vital invariablement entouré d'une substance albumineuse, dont la présence suffit pour rendre compte des premières élaborations chimiques que détermine l'éveil de la vie, quand il est favorisé, dans des conditions diverses, par les forces et les agents dont la nature dispose, c'est-à-dire l'humidité, la chaleur, etc.

On peut donc se représenter la vie embryonnaire comme composée de périodes évolutives destinées à dessiner, pour ainsi dire, un à un tous les traits qui caractérisent chaque organisme individuel, en commençant par les plus généraux, et en finissant par ceux qui lui assignent son rang définitif parmi les variétés de son espèce. C'est un mécanisme fonctionnant longtemps avant d'avoir atteint sa perfection; et la nature n'est guère plus admirable quand elle nous montre cette perfection réalisée, que lorsqu'elle nous permet de surprendre les ingénieux expédients dont elle s'est servie pour arriver à la *forme*

voulue, en passant par des *formes très-différentes.* J'insiste sur ce point, et je le signale tout particulièrement à l'attention, parce que j'aurai bientôt à mettre en évidence l'analogie que présentent, *au point de vue de la succession des formes,* le développement de l'embryon et le développement de l'espèce. Et rien ne peut mieux nous disposer à saisir cette analogie qu'un coup d'œil jeté auparavant sur les étranges accidents de la vie de certains animaux.

Ici, la nature semble avoir voulu franchement montrer à tous les yeux ses procédés de transformation; car les états successifs que nous nommons *larve* et *nymphe,* et que revêtent la plupart des animaux inférieurs, — qu'est-ce autre chose que les différents temps d'arrêt que subit, sous les apparences les plus dissemblables, leur évolution embryonnaire? Y a-t-il rien de plus incroyable, rien qui choque davantage les idées naïves, et semble plus contraire à une enchaînement régulier de causes et d'effets?

Qui croirait que cet animal informe, réduit à une grosse tête et à une queue mobile deviendra un de ces élégants batraciens dont on admire la peau finement nuancée; que cet agile coléoptère a, sous la forme de ver, enfoui pendant plusieurs années son existence sous la

terre; que ce beau papillon vient de sortir d'une terne enveloppe qui pend encore à la paroi de quelque mur, qu'il a dormi là cinq ou six mois, immobile jusqu'au moment où il s'est mis lentement à substituer des ailes et de nouvelles pattes aux anciens organes moteurs de la chenille? Qui croirait que, parmi les industrieuses abeilles, la différence ou l'absence de sexe, la distribution des fonctions et des rôles, tiennent à des différences de nourriture et d'éducation qui ont poussé plus ou moins loin le développement organique de tels ou tels membres de la communauté?

Voulez-vous approfondir ce genre d'étude, allez aux bords de la mer; faites-vous montrer par quelque infatigable chercheur des secrets de la nature ces êtres aux formes les plus diverses reproduisant d'autres êtres sans aucun rapport avec eux-mêmes, et ceux-ci en produisant à leur tour de non moins éloignés de leur ressemblance; voyez ainsi se succéder cinq, six... dix générations, étrangères en apparence les unes aux autres, et toutes agames; observez toujours, et vous finirez par arriver à une génération ovipare, des œufs de laquelle sortira une série nouvelle, en tout semblable dans ses anomalies mêmes à la première, et aboutissant comme elle à l'apparition de sexes séparés et d'œufs produits par une

femelle. — Vous faut-il quelque chose de plus étrange encore?—Il y a des êtres dont il vous sera impossible de découvrir l'origine; ici, nulle trace de parents ni d'aucune génération antérieure; ils naissent là où se produisent certaines rencontres, certains jeux du hasard. Vous pourrez vous-même provoquer leur apparition en donnant naissance aux circonstances qui les engendrent, en abandonnant certains liquides à un repos prolongé, sous certaines influences, en laissant se décomposer certaines substances organiques. Que dis-je? Vous obtiendrez des êtres tout différents suivant que vous laisserez se vivifier les mêmes matières à la lumière ou dans l'obscurité; dans le premier cas, vous verrez se produire des végétaux cryptogames; dans le second, des animalcules. Enfin,—résultat plus frappant encore! vous pourrez, sur les traces de William Edwards, arrêter le développement de certains animaux à leur forme de larve, et perfectionner cette forme de diverses façons, au moyen de régimes variés que les conditions normales n'auraient pas fournis.—Ai-je besoin de faire remarquer combien de telles expériences viennent puissamment confirmer les pressentiments que nous ont déjà donnés d'autres observations sur le pouvoir modificateur que la nature peut exercer à son gré sur tout organisme, en faisant

varier ses conditions d'existence et de fonctionnement?

Jusqu'à présent cependant, quelque parti que nous prenions dans une question tour à tour abandonnée et reprise par les savants,—admissions-nous même, avec le plus petit nombre d'entre eux, la spontanéité de certaines générations actuelles,—nous serions tout au plus arrivés à concevoir que les seules forces chimiques suffisent encore aujourd'hui pour donner naissance aux formes les plus élémentaires de la végétabilité et de l'animalité ; mais le problème reste entier en ce qui concerne les formes qui constituent essentiellement la flore et la faune terrestres. — En remontant de l'individu à son germe, nous trouverons toujours ce germe issu plus ou moins directement d'un individu semblable, et le plus souvent de la réunion de parents de sexes différents, qui eux-mêmes doivent isolément leur origne à un phénomène exactement pareil. Si loin que nous poussions cette investigation dans les générations passées, nous serons toujours en face du même fait, et les témoignages historiques, depuis que la science a des annales, seront toujours là pour nous interdire, à l'égard des formes supérieures, l'hypothèse d'une génération spontanée.—Remarquons du reste que, pour la plupart des espèces animales actuelles dont les *jeunes* réclament, durant une

période plus ou moins longue, les soins de leurs parents, une telle hypothèse nous obligerait à admettre la production spontanée — non de germes — mais d'adultes. Il faut donc,—ou bien renoncer à toute explication naturelle du grand phénomène qui frappe partout nos yeux à la surface du globe que nous habitons,—ou chercher, hors des annales humaines, dans les flancs mêmes de ce globe, quelques révélations qui puissent nous aider à pénétrer plus avant dans les obscurités du problème de la vie.

Ici encore va s'offrir un ordre tout nouveau de transformations.

CHAPITRE III

PÉRIODES PRÉPARATOIRES DE LA FORMATION DES ESPÈCES

La surface actuelle de la terre recouvre, dans ses parties planes, des couches plus ou moins nombreuses, dont chacune représente au point qui la sépare nettement de celle qui lui est superposée, la surface de cette même terre, à une époque plus ou moins éloignée de l'époque présente. Ces couches n'ont pas partout le même nombre, et la couche superficielle n'a pas partout la même composition, parce que le même lieu a eu à diverses époques des hauteurs très-diverses qui, tantôt l'ont élevé au-dessus du niveau des mers, tantôt lui en ont fait occuper le fond. C'est dans ce dernier cas seulement qu'un lieu déterminé peut représenter le sédiment marin accumulé

durant une certaine période ; et la série complète des terrains sédimentaires constatés par la géologie ne pourrait se montrer dans sa succession normale qu'en un lieu qui, depuis les premières précipitations de l'eau à la surface terrestre, aurait été constamment submergé. Les soulèvements, les affaissements, les convulsions de toute importance et de toute sorte ont, depuis cette époque primitive, tellement modifié, remanié, torturé le sol, qu'il n'est sans doute aucun lieu du monde qui puisse présenter cette succession normale. On peut seulement établir que, quels que soient les degrés absents ou présents dans un lieu quelconque, l'ordre régulier n'est jamais interverti ; tel terrain n'occupe jamais, ici un étage inférieur, là un étage supérieur à tel autre. Mais tous ou presque tous les étages supérieurs peuvent manquer en un point donné de la surface actuelle ; et cela prouve, — dans le premier cas, que ce point n'a jamais été submergé, — dans le second, qu'il est resté au-dessus du niveau des mers depuis la formation des plus anciens sédiments (1). On conçoit que cette distribution des terrains permet

(1) Je laisse ici entièrement de côté les terrains de cristallisation, qui proviennent de soulèvements brusques dont l'époque se détermine par d'autres moyens.

d'étudier les sédiments de toutes les époques sans pénétrer à de grandes profondeurs.

Si mince que soit, relativement à la masse totale de notre globe, l'enveloppe solide que lui ont faite les myriades de siècles écoulés depuis l'époque de sa primitive incandescence, cette enveloppe suffit cependant pour soustraire le sol actuel à l'action de la chaleur intense qui maintient encore en fusion ses entrailles. Tous les phénomènes qui se produisent à sa surface ne subissent plus que des influences légèrement et périodiquement variables,—suivant l'inclinaison de l'axe de la terre et ses déplacements réguliers à l'égard du soleil,—suivant les déplacements (réguliers aussi au fond, malgré leurs apparentes anomalies) des couches atmosphériques (1),—suivant enfin la latitude terrestre sous laquelle on les observe. Ce ne sont là que des différences physiques pour la plupart; les différences chimiques sont presque nulles; et l'on peut en général exprimer toutes les variations essentielles de l'habitat terrestre par une simple différence de degré dans l'échelle thermométrique, différence d'ailleurs suffisante pour donner lieu aux effets les plus variés. Chaque

(1) Voyez, à cet égard, la très-remarquable et très-satisfaisante théorie du savant américain M. Maury.

région du globe, présentant une température moyenne invariable offre par là même une invariable assiette aux phénomènes organiques qui peuvent s'y produire.

Cette *fixité* dans les conditions des phénomènes organiques n'est pas particulière à notre époque; elle a dû s'établir sur le globe à la suite de chacun des grands bouleversements qui, — après avoir brusquement transformé son relief, changé ses continents en mers et ses mers en continents, placé sur la voie de ses courants aériens la haute croupe de nouvelles chaînes et de nouveaux systèmes de montagnes, et modifié la composition du mélange gazeux qui l'entoure, — l'ont ensuite laissé jouir de longues périodes de calme de la durée desquelles la partie déjà écoulée de la période actuelle ne peut donner qu'une faible idée.

Il ne faudrait pas sans doute remonter très-haut parmi ces périodes antérieures, pour arriver à une époque où la chaleur terrestre, cet élément à peu près insensible aujourd'hui, devait, durant chaque période, avoir une influence réelle et constante aussi sur les faits organiques qui se produisaient au-dessus de l'enveloppe alors moins épaisse et plus perméable. On conçoit que le rôle de cet élément de modification se montre de plus en plus important à mesure que l'on remonte plus haut dans l'histoire

de la terre, si bien que l'on doit enfin atteindre une époque où les régions polaires, inhabitables aujourd'hui, étaient évidemment les seules qui pussent présenter des conditions de vie quelque peu analogues aux conditions actuelles de nos latitudes les plus chaudes.

Ces prémisses posées, — en face de cette succession de longues périodes de stabilité empruntant leurs caractères propres aux conditions physiques et chimiques introduites par de subites et violentes convulsions du globe, — il semble que tout esprit attentif ne peut manquer de raisonner ainsi :

Si de faibles différences physiques exercent aujourd'hui une telle influence sur l'économie animale et végétale que, pour tel ou tel des organismes actuels, les conditions du développement normal ou même de la persistance de la vie sont une simple question de latitude plus ou moins élevée; quels puissants effets organiques n'ont pas dû *produire et fixer* des périodes se succédant avec des différences incomparablement plus grandes, non-seulement dans les conditions physiques, mais aussi dans les conditions chimiques, bien plus modificatrices encore! — Un nombre énorme d'individus de toutes les espèces a dû périr au milieu de chacun de ces

cataclysmes effroyables qui ont servi de transition d'une période à l'autre; quelques-uns y ont échappé sans doute; mais, parmi ceux-ci, combien s'en est-il trouvé qui ont pu s'accommoder du sol nouveau que les mers venaient de laisser à sec, et de la composition nouvelle des eaux, des substances alimentaires et de l'élément respirable? Assurément, pour beaucoup d'entre eux, la vie n'a plus été qu'un acheminement plus ou moins rapide à la mort; et si quelques-uns sont parvenus à se reproduire dans ces conditions défavorables, leur espèce a dû subir un inévitable déclin qui, au bout de quelques générations, s'est sans doute exprimé par des caractères d'infériorité, la plaçant, dans l'échelle des êtres, à un échelon différent de celui qu'elle y occupait auparavant. Mais si, au contraire, parmi les survivants, il s'en est trouvé aux tendances organiques desquels les conditions nouvelles étaient favorables, l'effet inverse a dû se produire : le développement individuel a dû atteindre un plus haut degré de perfection; des organes peut-être rudimentaires et inutiles durant la période antérieure, ont dû peu à peu entrer en fonctions, en rendant plus spéciales et par là même plus parfaites les fonctions des autres organes; ce qu'une seule génération n'a pu mener au degré définitif que les conditions nouvelles devaient

permettre d'atteindre, les générations successives n'ont pas tardé à le réaliser; il a dû se produire ainsi, pour des espèces entières, un fait analogue à celui qui caractérise chaque pas de l'épigénèse individuelle, et certaines espèces ont pris le pas, en fait de *dignité* (1) organique, sur d'autres qui jusque-là leur avaient été supérieures. — Au lieu d'affecter seulement les individus et les espèces, ces causes modificatrices, fortifiées par les effets réunis de plusieurs périodes consécutives, ont pu s'étendre à un *genre*, à un *ordre*, à une *classe*, à un *embranchement* tout entier, et finir par bouleverser de fond en comble toutes les hiérarchies organiques. — Dans tous les cas, il doit paraître évident que les agents modificateurs amenés par chaque cataclysme n'ont eu besoin, pour produire tous leurs effets, que d'un temps relativement fort court; en sorte que si l'on pouvait dresser un tableau chronologique du développement général de l'organisme, les formes transitoires exprimant les rapides phases d'une de ces modifications sur lesquelles une longue période de calme venait ensuite poser son sceau, *ne devraient y occuper qu'une imperceptible place.*

Si les choses se sont passées ainsi que nous venons de

(1) J'emprunte ce mot à M. de Blainville.

le pressentir *à priori*, et à supposer que les diverses couches de la croûte terrestre aient conservé les traces des générations qui les ont successivement habitées, que devons-nous trouver parmi ces restes enfouis? — Évidemment, d'abord, ils doivent nous présenter des formes d'autant plus différentes des formes actuelles que nous les extrairons de couches plus anciennes; de plus, parmi ces formes, il doit s'en trouver qui n'ont plus même aujourd'hui d'analogues, et où nous devons voir les espèces à jamais perdues que les cataclysmes ont détruites; — toutes ces formes d'ailleurs *doivent être parfaitement nettes et n'offrir aucun caractère transitoire; puisqu'une longue période de calme les a fixées;* — enfin, les espèces les plus élevées aujourd'hui en dignité organique peuvent et doivent même être représentées, dans les couches les plus anciennes, par d'humbles spécimens si distants des types actuels qu'il devienne de plus en plus difficile et finalement impossible de les reconnaître.

La pratique donne-t-elle ici raison à la théorie? Et d'abord le sein généreux de la terre livre-t-il à notre examen les précieux éléments de son histoire? Il suffit d'être initié aux merveilleuses découvertes de la science moderne pour être en mesure de répondre à cette ques-

tion. Oui, notre sol tient ouvertes, aux yeux de quiconque y veut lire, d'irrécusables annales où rien de ce qui rend à bon droit suspectes les traditions humaines ne saurait se glisser. Nulle histoire n'offre un tel caractère de sincérité ; et si la vérité s'y montre en traits souvent obscurs, il ne se peut pas que la lumière obstinément rapprochée d'eux ne finisse par les rendre tous lisibles, puisqu'ils renaissent en quelque sorte au moindre appel, et que leur abondance même défie la falsification.

Débris végétaux et animaux, formes entières ou incomplètes, os isolés ou squelettes intacts, empreintes de pas, témoignages à peine apparents et d'autant plus précieux des existences passées ; — voilà les matériaux chaque jour plus nombreux dont la *paléontologie* se sert pour élever rapidement son jeune et brillant édifice. Chaque couche terrestre est un ossuaire d'où la science extrait, pour les rendre en quelque sorte à la vie, les générations qui nous ont précédés sur la terre. Penchons-nous donc un instant avec elle vers ce gardien si longtemps muet des mystères du passé, et demandons-lui d'abord l'histoire des périodes les plus voisines de la nôtre.

Que voyons-nous dans les couches que la géologie place immédiatement au-dessous des sédiments les plus

modernes? L'espèce humaine, dans sa forme la plus récente et la plus noble, n'y paraît pas représentée. Parmi des débris assez rares où se montre déjà notre type à peu près achevé, le plus grand nombre doit être attribué à des singes dont l'habitat était alors plus septentrional qu'aujourd'hui; les autres répondent à un type intermédiaire, plus grand, plus vigoureux, mieux armé (1) que le type humain actuel, et comparable, quant à la structure du crâne, à celui des races qui ne vivent plus aujourd'hui que sous la zone torride, et qui n'ont jamais pu s'élever au-dessus de l'état sauvage.— Et, chose bien singulière et bien pleine d'intérêt, — les rudiments de l'industrie grossière qui pourrait aujourd'hui servir à caractériser cet état si voisin de la simple animalité s'étaient manifestés dès lors; car, si la forme humaine paraît, dès l'époque la plus rapprochée de la nôtre, difficile à reconnaître parmi celles du même *genre*, les hommes antédiluviens ont laissé de leur présence une autre trace

(1) Parmi les spécimens les plus remarquables de ce type il faut citer les os de géant conservés au Musée anatomique de Bonn, et ceux qu'on a, dit-on, récemment découverts dans la vallée de Néander (provinces rhénanes). *Rien ne répond mieux que cette stature gigantesque des hommes antédiluviens aux idées de déchéance généralement répandues parmi les peuples primitifs.*

bien plus expressive que ne peuvent l'être leurs os; ce sont les humbles échantillons de leur savoir-faire, c'est-à-dire des *pierres* qui, par leur forme légèrement altérée, devenaient propres à certains usages élémentaires. Quelques indices permettent aussi de croire que la production artificielle du feu ne leur était pas inconnue; particularité précieuse qui, si elle était confirmée, achèverait de donner la mesure de l'état intellectuel propre à notre espèce avant la grande perturbation terrestre qui devait lui faire franchir son dernier pas (1).

Les races animales contemporaines de l'homme à cette époque présentent, dans les mêmes contrées, avec

(1) Voir les curieuses relations des découvertes de M. Boucher de Perthes, dans les environs d'Abbeville. — Voir aussi les nombreux faits de paléontologie sur lesquels s'appuient les théories savantes de M. Charles Darwin et de M. Bronn (d'Heidelberg). Qu'on ne s'étonne pas de me voir adopter avec si peu d'hésitation une opinion qui commence à peine à se faire jour dans le monde savant. J'ai déjà dit que c'est au matérialisme lui-même que la thèse spiritualiste que je soutiens doit emprunter ses armes, et je dois plutôt le précéder que le suivre partout où il lui est possible de trouver un argument, partout où les découvertes futures de la science pourront lui en fournir.— J'admets donc ici, aussi nettement que possible, que l'espèce humaine a traversé, sous diverses formes, tous les âges géologiques, et que son humble origine se confond avec l'origine commune à toute la nature animée.

les races actuelles, des différences à peu de chose près analogues à celles que nous venons de définir pour notre espèce; et cela doit être, car, dans des conditions égales, les modifications ont dû atteindre, sur tous les organismes qui les ont subies, environ le même degré. Quand on les a étudiées d'abord sur une espèce qu'elles n'ont pas très-sensiblement défigurée, on doit s'attendre à ne pas trouver sur les autres types une altération plus grande; et réciproquement, lorsque dans d'autres cas l'étude, d'abord portée sur la généralité des types, les a montrés si fort atteints par les causes modificatrices qu'ils en sont devenus méconnaissables, on est en droit de conclure que telle espèce qui ne paraissait pas avoir laissé de vestiges doit être reconnue sous des formes qui n'offrent plus de rapports avec celles de telle ou telle époque.

Ainsi, pour les races animales comme pour les races humaines, l'un des principaux effets du dernier cataclysme a été un déplacement. La faune fossile des terrains tertiaires supérieurs, dans les contrées septentrionales, est à peu de chose près la même que la faune actuelle des régions voisines de l'équateur. Plus on pénètre dans les couches inférieures, plus les différences se caractérisent. Toute trace de quadrumanes ne tarde

pas à disparaître; mais les mammifères les plus élevés au-dessus d'eux font remonter à une époque beaucoup plus reculée leur suprématie sur les autres animaux. Les espèces analogues de celles dont l'habitat est séparé aujourd'hui par les plus grandes distances vivaient alors dans les mêmes contrées; ce qui prouve assez clairement que la chaleur intérieure maintenait encore à la surface une température qui réduisait à de faibles variations les inégalités des saisons, des latitudes et des hauteurs. Les classifications zoologiques trouvent à remplir leurs cadres dans l'abondante moisson de formes aujourd'hui perdues ou entièrement méconnaissables que les carnassiers, les ruminants, les édentés, les pachydermes de ces époques fournissent, avec une variété de moins en moins grande, à mesure qu'on descend aux plus basses couches du terrain tertiaire. — Dès qu'on pénètre au-dessous, les représentants de la grande classe des mammifères disparaissent rapidement, et, chose qui paraît d'abord étrange, ceux qui se montrent encore appartiennent presque tous à la sous-classe des mammifères didelphes, si bien que, dès les premières couches du terrain secondaire, on se trouve au milieu d'une faune presque entièrement analogue à celle qui caractérise aujourd'hui l'Australie;

c'est que la plus grande partie de ce continent est restée, depuis cette époque, isolée et au-dessus des eaux, d'où il résulte que les espèces qui l'habitaient alors, soustraites à l'influence des accidents postérieurs, continuent, avec des modifications organiques d'ailleurs importantes, à l'habiter aujourd'hui.

Au milieu de ces mammifères inférieurs (qui, sur tout le reste du globe, ne se trouvent plus qu'à l'état fossile) et dans les couches les plus récentes du terrain secondaire, apparaissent de grands reptiles, dont les espèces présentaient un déclin sensible dans les couches tertiaires placées au-dessus d'elles et que nous venons d'étudier. Ces deux faits rapprochés montrent que, avant de passer aux mammifères, le sceptre avait appartenu à cette classe des reptiles si réduite et si modestement représentée de nos jours, même sous nos climats les plus chauds. Les formes et les dimensions de ces créatures monstrueuses s'écartent tellement de celles que nous voyons aujourd'hui qu'il faut renoncer à en donner une idée à ceux qui n'ont pu considérer leurs squelettes restaurés par une main patiente que guidait le génie.

Descendons-nous dans les couches les plus basses du terrain secondaire, nous n'y trouvons plus que les ancêtres de plus en plus rares de ces étranges souverains du

globe, et il nous faut saluer la dynastie antérieure, celle des poissons; car, pendant toute la période intermédiaire entre l'époque primitive et l'époque secondaire, la faune maritime a eu le pas, en fait de dignité organique, sur la faune terrestre, et l'élément mobile qui lui est propre l'a préservée depuis des mêmes altérations. Ce n'est toutefois qu'aux plus bas étages du terrain secondaire que l'on rencontre encore des squelettes osseux de poissons dont les formes présentent quelque analogie avec les formes actuelles; plus on descend au-dessous, plus ces formes s'altèrent, moins est grande la consistance de leur charpente osseuse, et l'on finit par ne plus reconnaître que des traces de poissons cartilagineux.

Au delà s'arrête tout vestige du grand embranchement des vertébrés, et la vie n'est plus représentée, dans les couches les plus anciennes, que par d'innombrables variétés de crustacés, de mollusques et de zoophytes, dont nous aurions pu constater la présence inégalement répartie, sous des formes très-diverses, aux différents degrés de l'échelle que nous venons de descendre, et dont les espèces actuelles ne nous montrent plus que les arrière-rejetons dégénérés.

Dans toute cette étude rétrospective de la vie aux âges de plus en plus reculés de la terre, nous n'avons jus-

qu'ici donné aucune place à la vie végétale. Quelques mots nous suffiront pour montrer que, sous cet aspect particulier, le phénomène général de la vie suit une marche parallèle à celle que nous venons de décrire. — Il est vrai que depuis l'époque que l'on nomme encore *intermédiaire*, c'est-à-dire celle que suivit immédiatement l'époque *primitive*, la flore de notre globe semble présenter une dégénérescence continue, mais c'est en un sens qui, à certains égards, rend cette dégénérescence commune aux deux règnes, c'est seulement au point de vue de la dimension des sujets et de l'énergie de la vie qui les anime. Nous pouvons difficilement nous faire une idée de la magnificence que devaient étaler à cette époque les forêts dont étaient couverts les continents d'alors—si pauvres pourtant en humus. C'est que la nutrition aérienne, alimentée par une atmosphère bien plus riche en gaz favorables à la végétation, dispensait alors les végétaux géants de plonger dans le sol de profondes racines; aussi, les classes et les familles qui se distinguent encore aujourd'hui par leur faible développement souterrain et par le luxe de leur feuillage sont-elles celles qui primaient alors toutes les autres en vigueur sinon en nombre. Les grands acotylédonés et monocotylédonés des époques *intermédiaire* et *secondaire* ont

peu à peu cédé le pas aux plantes dicotylédonées qui, moins splendides de formes, mais moins exigeantes en fait de conditions calorifiques et chimiques, compensent le modeste développement de leurs feuilles par l'abondance et la variété de leurs fruits (1).

(1) Je ne puis douter que la paléontologie générale ne tire quelque jour un très-heureux parti du procédé remarquable récemment introduit par M. Georges Ville dans l'étude du règne végétal. En appliquant à quelques-unes de nos plantes usuelles des régimes gazeux habilement diversifiés, il a obtenu sur leur végétation des effets que la nature avec ses forces et ses agents actuels ne peut plus produire, mais tout à fait analogues à ceux qu'elle produisait aux époques antérieures. De tels résultats ne font-ils pas naître l'espoir d'arriver, de tâtonnements en tâtonnements, et au moyen d'un système d'expériences et de comparaisons largement institué, à reconstituer artificiellement les conditions de toute sorte qui ont caractérisé chaque période géologique? L'organisme végétal, très-tolérant dans l'exercice de ses fonctions respiratoires et dans lequel ces fonctions remplissent un important office nutritif, se prête évidemment beaucoup mieux que l'organisme animal à ce genre d'expériences, et le principal essai à tenter d'abord sur ce dernier est sans doute celui d'une alimentation composée de végétaux déjà modifiés par cette méthode. Mais là où la pratique rencontre trop de difficultés, la théorie peut lui venir en aide; et que de fois les affirmations du calcul n'ont-elles pas précédé la découverte des faits! Si l'on en était arrivé à formuler assez nettement les conditions vitales de chaque période, serait-il donc si impossible de résoudre un problème ainsi posé : Étant donné tel organisme animal, quelles modifications lui sont nécessaires pour qu'il puisse fonctionner dans telles conditions?

Quels que soient d'ailleurs le développement et la succession des formes végétales, à travers les âges, la nature animée a, dans ce règne comme dans l'autre, les plus humbles origines; et, si l'on remarque que *l'animal-plante*, le modeste zoophyte, est l'aîné de toutes les races paléontologiques, on sera tenté, en faisant un faible pas de plus, de confondre dans une même origine les extrémités convergentes de ces deux rayons sur lesquels se seraient insérées, en se ramifiant de plus en plus, les innombrables branches dont les subdivisions actuelles nous présentent, dans l'un toutes les variétés de plantes, dans l'autre toutes les variétés d'animaux.

—A chaque modification dont la nécessité serait constatée, correspondrait une forme générale différente de la forme actuelle; on aurait alors à vérifier si cette forme fournie par le calcul a son analogue parmi les formes animales que fournit la couche terrestre correspondant aux données du problème; si l'une de celles-ci présentait l'analogie cherchée, on appliquerait encore hypothétiquement, à cette forme ainsi obtenue par deux voies à la fois, un autre système de conditions vitales. Nouvelle modification, nouvelle forme correspondante, nouvelle analogie à constater; et, à supposer le succès à chaque degré, on en viendrait enfin à l'application hypothétique des conditions tout à fait primitives, auxquelles ont dû correspondre les rudiments mêmes de la vie. Ce serait la contre-partie de l'immortel travail de Cuvier, mais elle ne manquerait pas d'avoir pour résultat le triomphe définitif de la lumineuse théorie de son illustre rival.

Est-ce dans les longs jours et les longues nuits du pôle, alors torride, que s'est faite la séparation initiale des deux règnes, comme sembleraient l'indiquer les effets différents de la lumière et de l'obscurité sur certains faits actuels de génération qu'il est bien difficile de ne pas croire spontanés? Quelle importance a eue, à toutes les époques successives, cette spontanéité créatrice dont nous ne voyons plus que la puissance expirante dans les conditions défavorables que la nature lui offre aujourd'hui? — Chacun des types si caractérisés des trois grandes divisions du règne végétal, et des quatre grands embranchements du règne animal, s'est-il au même moment, ou à des moments très-distants, séparé de la souche commune? — Ou bien, sont-ils tous isolément et spontanément résultés, dans leur forme rudimentaire, d'un concours particulier de circonstances propres à imprimer sur chacun d'eux son caractère spécial?... Questions obscures — dont nous ne possédons que quelques données, et dont la terre cache encore la solution dans ses flancs.

S'il est une source de renseignements qui puisse jeter sur ces problèmes de vives et précieuses lumières, c'est assurément la surprenante analogie que présentent entre eux les deux sujets sur lesquels nous venons de jeter un

coup d'œil rapide, c'est-à-dire cette succession de périodes nettement tranchées que nous avons observée d'abord dans l'embryogénie individuelle, et en second lieu dans ce que nous pourrions nommer *l'embryogénie* des espèces; — que de services réciproques ces deux études ne peuvent-elles pas se rendre! Et comment se lasser d'admirer, sous l'apparente complexité de tant de gigantesques enchaînements, la simplicité de moyens, l'unité de plan, la précision, la rectitude, l'imperturbable assurance — si je puis dire — de la nature suivant sa voie! Elle reste fidèle au même dessein, dans toute cette longue série qui du germe d'une espèce perdu dans la nuit des âges conduit, de transformations en transformations, au germe d'un individu actuel, — lequel, dans les évolutions rapides de son propre développement embryonnaire, reproduit la frappante image de tous les termes de cette série!!

Qu'on me permette ici une sorte de parenthèse dont on ne sentira que plus tard l'importance.

Beaucoup de lecteurs pensent peut-être qu'après avoir assigné à toute la nature animée une origine dont quelques faits contemporains nous fournissent l'analogue, je vais m'écrier : « Ainsi, tout est expliqué! une propriété

de la matière rend compte de toute la création; la vie, sous ses formes les plus élémentaires, est primitivement née de combinaisons chimiques opérées dans des circonstances dont le concours n'est plus qu'imparfaitement possible aujourd'hui; et le développement successif des innombrables formes qu'elle a revêtues, et dont nous voyons le dernier terme dans l'ensemble actuel des êtres vivant à la surface du globe, résulte fatalement des modifications fortuites que ce globe a subies! »

Que l'on ne se hâte pas trop de me prêter un tel langage. Le simple bon sens dit qu'une force naturelle n'explique rien, tant qu'elle n'est pas expliquée elle-même, et que, si cette force est supposée aveugle, elle ne peut manifester un plan, lui rester fidèle, et enfanter des merveilles d'habileté et de minutieuse précision. — Je me range humblement à l'avis que proclame le bon sens vulgaire. J'ajoute seulement que, plus est simple la cause d'où découlent d'admirables effets, plus j'admire, sous la dernière cause à laquelle je puisse remonter, l'intelligente *prévision* qui l'a rendue si féconde. — Quant aux révolutions et aux cataclysmes qui ont agi sur cette cause, au point de l'amener à nous donner l'imposant spectacle de la flore et de la faune actuelles, — si l'on me supposait tenté de n'y voir que le jeu fatal de forces

déchaînées, je répéterais que, là pas plus qu'ailleurs, le hasard ne peut être invoqué, à moins de lui attribuer, ce qui est absurde, d'harmonieux enchaînements. Je demanderais, par exemple, si c'est le hasard qui a disposé toutes les bouches volcaniques du globe (1) sur trois grands cercles perpendiculaires entre eux et divisant sa surface en huit quartiers égaux, et je m'associerais encore à la réponse que me ferait le bon sens : « Cette régularité, que d'autres faits confirment, implique évidemment que *la même prévision* qui a doué la matière d'une telle apti- [illegible] transformations a disposé, hors de notre globe, les influences qui devaient le transformer lui-même, dans la mesure et à des intervalles rigoureusement et — pour ainsi dire — géométriquement calculés pour déterminer les directions, fixer les effets, et atteindre le but. »

Ce n'est pas tout. En réduisant l'exercice apparent de la vie organique à de simples opérations que la chimie peut à la rigueur imiter, — ai-je donc défini cet aspect de la vie? une telle prétention est bien loin de ma pensée. Je me suis borné à montrer que ce premier degré vital, — au-dessus duquel tant d'autres degrés bien plus admirables encore nous restent à étudier, — a pour condition

---

(1) Voyez M. Élie de Beaumont.

et pour effet une élaboration incessante et plus ou moins complexe de la matière; mais cette élaboration est-elle la vie elle-même! qui nous empêcherait alors de la faire sortir de nos laboratoires, et de lui créer des mécanismes nouveaux? — Il n'est d'aucun intérêt, pour la thèse que je soutiens, de pousser, à cet égard, nos recherches au delà du point où nous venons de les conduire; mais, que nous puissions ou non, plus tard, jeter quelques lumières sur cette question si obscure, nous n'en pouvons pas moins tirer de cette obscurité même l'enseignement que voici :

Nous voyons, dans l'organisme, que la matière sert de manifestation à la vie, mais cette manifestation même scinde nettement les deux phénomènes, puisque nous ne pouvons en imiter qu'un seul; l'autre se dégage, évident et complet, de l'élément qu'il emploie et façonne, en ce cas particulier; en sorte que, lorsque ce grand phénomène de la *vie* nous apparaîtra se produisant ailleurs sans l'aide de la matière, nous n'aurons pas davantage, il est vrai, les moyens de le définir, mais assurément *nous n'aurons aucune raison pour le comprendre moins.*

Ces réserves faites, nous pouvons maintenant, sans

afficher une prétention trop haute, nous représenter l'état initial du plus simple appareil organique.—Pour cela, il suffit de supposer,—dès l'époque où la vie sera devenue possible sur le globe refroidi,—un concours *prévu* de circonstances simplement physiques entretenant la continuité d'un *courant,* par l'apport et le départ de molécules pourvues d'affinités *déterminées,* jusqu'à ce que l'élaboration chimique de ces molécules ait atteint le degré nécessaire pour leur permettre de donner elles-mêmes naissance à un courant semblable, sans le secours des circonstances qui l'avaient d'abord produit. Dès ce moment, la force qui se trouve ainsi localisée ne peut plus se confondre avec celle dont la chimie constate les effets, bien qu'elle ne se manifeste que par la production automatique de décompositions et de combinaisons. Que d'autres circonstances viennent ensuite à favoriser, dans tel ou tel sens, le développement de cette force, elle deviendra modificatrice à son tour et réagira sur les éléments soumis à sa puissance, en compliquant de plus en plus le phénomène primitif. A tout ensemble nouveau de conditions favorables correspondront toujours de nouveaux progrès de cette force, de nouvelles formes, de nouveaux types créés et animés par elle. Un de ces types n'avait-il, à un certain moment, qu'une

seule expression, — par une série d'efforts successifs elle arrivera à lui en donner deux d'abord, puis un plus grand nombre ; chacune de ces expressions d'un même type, sans laisser effacer ses caractères essentiels, se prêtera à une variété de plus en plus grande de formes dérivées ; et celles-ci subiront à leur tour des diversifications analogues que d'inflexibles entraves maintiendront, — si loin qu'elles soient poussées, — à l'abri de toute dégénérescence et de toute confusion ; car, les plus extrêmes ramifications de ce fleuve de vie s'élargissant sans cesse ne pourront jamais s'unir (1).

Sans doute, la vie qui anime aujourd'hui les animaux supérieurs, et dont la forme actuelle de l'homme représente le dernier effort, a eu besoin d'un temps énorme pour enrichir ses propriétés modificatrices ; peut-être même a-t-elle dû passer, pendant de longues périodes, par tous les modes de reproduction agame auxquels nous voyons encore certaines espèces condamnées, avant d'être assez puissante pour donner lieu à la séparation des sexes et à la reproduction ovipare ; et comment

(1) On comprend que je fais ici allusion à cette admirable prévision de la nature qui n'a permis quelques rares alliances entre certaines espèces voisines qu'en condamnant d'avance leurs produits à l'infécondité.

discerner aujourd'hui les humbles formes sous lesquelles le plus noble type animal a obscurément assisté à la multiplication et au règne transitoire des types inférieurs? Mais, qu'importe cette modeste origine? qu'importe la lenteur de la marche et les incertitudes du passé? le résultat seul est à considérer, et voici son expression générale :

Tout être vivant, à quelque règne qu'il appartienne, et à quelque moment de l'existence du globe que sa propre existence soit placée, porte en lui-même une représentation abrégée mais exacte de toutes les modifications de forme intérieure et extérieure qu'a subies jusqu'à lui la série entière de ses ascendants directs, c'est l'appareil que sa vie maintient en activité, c'est son *mécanisme organique.*

Lorsque les relations entre ce mécanisme et le milieu dans lequel il fonctionne sont telles que ce milieu fournit, de lui-même, tous les éléments nécessaires à une vitalité qui ne se manifeste que par de simples opérations chimiques, le mécanisme organique, dépourvu de toute autre force, devient en quelque sorte l'impasse où, après s'être transmis jusqu'à lui et s'être servi de lui pour se transmettre encore, le courant vital laisse s'enfermer et s'éteindre un de ses prolongements. C'est le

cas du végétal — dont nous n'aurons plus à nous occuper (1).

Mais, quand le milieu cesse d'entretenir de lui-même les fonctions de l'organisme, la vie devient incomparablement plus complexe. D'abord elle fait franchir à l'être qu'elle anime un pas énorme : elle le rend *indépendant* de la matière extérieure en le détachant du sol terrestre. De plus en le mettant, pour la conserver, dans la nécessité de chercher au dehors les éléments de cette conservation, il faut qu'elle lui permette de s'y mouvoir. Mais comment déplacer cette lourde matière qui compose l'organisme animal, si à cet organisme n'est pas unie une force motrice entièrement distincte de celle qui détermine ses mouvements végétatifs et automatiques, s'il ne s'en laisse pas pénétrer en entretenant lui-même les ressorts par lesquels cette force se met en communication avec lui, et si cette force elle-même n'est pas soumise à des intermittences et à des variations qui limitent et diversifient ses effets? Ne faut-il pas aussi que quelque chose règle,

---

(1) Je prie le lecteur de remarquer les termes employés pour exprimer les conditions de vie de l'*être végétal* et la nécessité de sa fin. Une très-légère altération de ces mêmes termes permettra plus tard d'exprimer les conditions de durée d'*un autre être,* ou *la nécessité de sa fin.*

ordonne, modère, active ces mouvements, et en détermine le sens ; et dès lors n'est-il pas nécessaire que le même être soit enrichi d'un second mécanisme destiné à élaborer les éléments de ses déterminations ?—Nous nommons *intelligence* ce mécanisme nouveau, et *volonté* la transmission de ses ordres à celles des parties de l'organisme que l'animal a besoin de mouvoir et, en général, à tout ce qui est en lui facultativement mobile.

Mais, dans le principe et les fonctions de l'intelligence et de la volonté, la matière intervient-elle, apparaît-elle quelque part ?—Nullement. Plus aucune trace de décompositions ni de combinaisons chimiques; plus rien que nous puissions atteindre, toucher et voir. Nous nous trouvons en face de faits purement *immatériels*. Non-seulement nous sommes bien loin de pouvoir définir ce nouvel aspect de la vie, mais il soulève une question,— il contient un problème d'une si haute importance, que l'avoir résolu ce serait avoir préparé la solution de tous ceux qui se poursuivent sur la terre.

CHAPITRE IV

PROBLÈME

Cette vie qui, en tout animal, paraît indépendante de la matière et commande à ses mouvements, CESSE-T-ELLE *ou* NE CESSE-T-ELLE PAS *en même temps que la vie matérielle qui l'accompagne et que nous voyons finir?*

Tel est le problème que je veux chercher à résoudre.

Me bornant aux éclaircissements qui précèdent, et faisant d'abord table rase de toute autre donnée, je vois à ce problème deux solutions possibles, et je suppose que la nature a pu avoir deux buts différents : elle a pu vouloir —OTER à tels êtres—et LAISSER à tels autres—*la faculté de dégager de la matière qui compose leur corps, et de faire survivre à ce corps, une expression plus haute du phénomène vital, — une* INDIVIDUALITÉ IMMATÉRIELLE.

Dans les êtres auxquels elle a voulu *ôter* cette faculté, il me semble que, pour atteindre son but, elle a dû soumettre le mécanisme immatériel de l'intelligence à l'action exclusive d'une *force* destinée à concentrer toute l'activité de ce mécanisme sur les intérêts du corps, de manière à l'y retenir, à l'y clore, à en faire son indispensable milieu, comme l'est le sol pour le mécanisme organique de la plante que la vie abandonne dès qu'elle est arrachée de ce sol, dès que son parasitisme cesse, dès qu'elle ne peut plus tirer de son milieu les principes qui l'alimentent.

Chez les êtres auxquels la nature a voulu *laisser* la faculté de faire survivre à leur corps une *individualité immatérielle,* elle a dû joindre à la *force* que nous venons de décrire (1) une seconde *force* sollicitant l'intelligence à favoriser l'indépendance et à sauvegarder les intérêts de cette individualité.—La forme animale serait, dans ce dernier cas, une sorte de creuset également capable de développer ou de détruire ce nouveau mode de vie, et la durée de l'existence terrestre serait une *période préparatoire* à ajouter à celles qui ont fait l'objet de nos études précédentes.

---

(1) *Force* dans tous les cas nécessaire, pour assurer la conservation de la vie du corps.

Il est presque superflu de dire que le mode vital qui, pour certains êtres, succéderait au mode actuel serait, par son indépendance définitive à l'égard de la matière, nécessairement soustrait à tous nos procédés d'investigation. Nous ne pouvons étudier, avec quelque rigueur, en fait d'éléments immatériels, que ceux qu'une enveloppe matérielle rapproche de notre examen; et nous avons alors deux champs d'observation, — l'espèce et l'individu.

Représentons-nous donc deux espèces animales, prises ici pour types, en chacune desquelles serait *fixé* l'un des deux modes de vie immatérielle que nous avons supposés, de telle manière que l'individu appartenant à l'une de ces espèces n'apporterait en naissant que la *force* qui concentre et retient sur la personne matérielle toute sa puissance vitale,—et que tout individu de la seconde espèce posséderait dès sa naissance, outre cette *force*, celle qui doit aboutir, s'il lui obéit, à lui donner une individualité indépendante de son corps.

Le premier de ces individus, n'étant mû que par une seule force, ne pourra évidemment agir que dans une seule direction; et si ses actes diffèrent entre eux, ce ne sera que parce que plusieurs voies lui seront ouvertes pour être invinciblement poussé vers le but qu'il doit

remplir, et, en même temps, vers le terme que ce but rempli assigne à la durée de son être.

Le second individu, au contraire, reconnaîtra en lui-même un état mixte engendré par le double caractère de la vie qui l'anime, c'est-à-dire par la coexistence en son être de deux forces contraires, et nécessairement en lutte, s'il ne met au service de l'une d'elles les opérations de son mécanisme intellectuel. Cet état mixte se nommera LIBERTÉ. Il est aisé de voir que *le choix,—résultant de cette liberté même,—qui se fixera sur l'une des deux directions, devra* MÉCANIQUEMENT *entraîner l'être qui s'y sera volontairement livré au résultat que la direction choisie détermine, c'est-à-dire à la cessation ou à la continuation de la vie.*

Disons toute de suite,—pour prévenir toute équivoque et n'avoir plus à y revenir,—que dans une telle espèce il peut se présenter quatre cas où l'intelligence étant absente ou plutôt obscurcie au moment de la mort du corps, elle semble n'avoir pu déterminer le choix qui importerait à un si haut point à la destinée de l'être. Il se peut que l'âge n'ait pas encore permis à l'intelligence de fonctionner, ou que des dispositions congéniales du corps la condamnent à une incurable inertie; dans ces deux cas, l'incapacité même de l'individu à préserver un intérêt

quelconque de sa vie terrestre paraîtrait être un sûr garant de la préservation latente de cette autre vie dont son espèce lui a conféré le germe.—Arrivât-il, au contraire, que les insaisissables attaches qui relient l'intelligence au corps, usées par un trop long exercice, fussent devenues inhabiles à continuer leurs fonctions? Le mécanisme immatériel aurait eu, dans ce cas, tout le temps d'accomplir son œuvre destructive ou conservatrice, et de fixer le sort futur de l'être à la vie présente duquel il viendrait à refuser son aide.—Enfin, le développement excessif ou l'action désordonnée d'un rouage peut momentanément ou définitivement détraquer ce mécanisme; on devrait observer alors, dans ce quatrième cas, que ce n'est que sous l'influence exorbitante de l'une des deux *forces* contraires inhérentes à cette espèce que l'harmonie des fonctions intellectuelles a fini par se troubler, et il en faudrait conclure que tant que la force dominante agira sans contre-poids, elle réduira d'autant la liberté de l'individu et l'entraînera plus directement qu'en aucun autre cas à la destinée qu'elle lui assigne.

Je me propose d'examiner si la double hypothèse — que ces cas exceptionnels n'infirmeraient pas—trouve sa confirmation parmi les espèces animales actuelles, et si elle satisfait aux diverses conditions que réclame une

saine philosophie. Je donnerai à l'une des directions que je viens de supposer le nom de *force animale*, à l'autre celui de *force morale*, et je les étudierai séparément, en plaçant entre elles l'étude de l'*intelligence*, ce mécanisme disponible auquel l'une ou l'autre peut également s'appliquer. Mais avant de quitter celle du mécanisme organique dont je viens de donner la description et l'histoire, je dois faire remarquer, — si le lecteur n'en a déjà fait l'observation lui-même,—que j'ai jusqu'ici complétement négligé une des propriétés essentielles que les fonctions organiques confèrent à la matière et que les fonctions immatérielles peuvent aussi manifester, — c'est cette merveilleuse *propriété* de SENTIR qui, non moins que la *faculté* de *vouloir*, élève l'animal à une si grande hauteur au-dessus de la plante.—Or, qui dit *propriété* dit une *force* attachée à la substance qui la possède; et si le lecteur observe que cette propriété est la seule qui nous manque encore, au point où en est arrivé ce travail, pour compléter la notion de l'être, il devra pressentir qu'il ne nous reste que le domaine d'ailleurs si varié de la *sensation* pour y chercher les moyens *mécaniques* dont la nature a pu faire usage, afin d'atteindre l'un et l'autre des deux buts que nous lui supposons. Les deux forces qu'elle aurait introduites isolément ou concurremment dans l'être ne seraient-elles

que deux degrés — ou plutôt *deux points d'application différents* — de la propriété de sentir? — C'est ce que la suite de ce travail a principalement pour but de démontrer.

J'ai à peine besoin de dire, — avant de clore cet énoncé du problème capital dont j'entreprends la solution, — que l'apparition d'une *force* quelconque ne correspondrait pas à l'idée générale que j'ai cherché à donner de la marche progressive de la nature, si cette apparition ne résultait pas, comme tout autre développement vital, d'un enchaînement régulier de causes modificatrices et de transformations subies; si, par exemple, — pour parler plus clairement et nous ramener à notre sujet, — la période géologique pendant laquelle une force nouvelle s'est *fixée* dans une espèce ne s'était pas inaugurée par la brusque invasion de circonstances évidemment favorables à la production de cette force, et si l'effet produit n'avait pas été préparé pour cette espèce par des dispositions déjà exceptionnelles. Nous aurons donc à faire un retour sur une telle situation quand nous nous trouverons en face de quelque fait qu'elle pourra seule expliquer. Pour le moment, il nous reste encore à ajouter rapidement quelques traits à notre esquisse de la vie organique.

CHAPITRE V

PROCÉDÉ GÉNÉRAL DE LA NATURE

Si, avant de scruter les intentions de la nature dans l'ordre d'idées que nous venons d'indiquer, nous portons nos regards sur l'un des mille buts particuliers qu'elle s'est proposés et que nous pouvons pleinement apprécier et définir, ce qui nous frappera partout, c'est l'abondance des moyens qu'elle s'est donnés à elle-même pour atteindre ce but, et son indifférence dans le choix de ces moyens. En quelque cas que ce soit, elle crée toujours *plus d'éléments qu'il ne lui en faut* pour satisfaire aux conditions du plan qu'elle doit parfaire, pour réaliser, par exemple, l'une des substances ou des formes dont elle a d'avance déterminé le type. Que, pour arriver peu à peu à ce type, cette substance prenne ou choi-

sisse ses éléments dans tel ou tel milieu; que, parmi ceux qui lui sont offerts, ce soient ceux-ci ou ceux-là qu'elle s'assimile; que le même élément soit cent fois utilisé ou qu'il reste toujours inutile; — peu importe à la nature. Ce qu'il lui faut, c'est que la substance dont elle a préparé les conditions se développe et s'achève, que ce qu'elle veut — *soit*, en un mot; et elle s'est assuré tant de garanties d'obéissance et de succès que les forces les plus simples, les agents les moins nombreux lui suffisent toujours, en chaque cas particulier, pour que le résultat voulu soit atteint. — Que de forces disponibles attendent un emploi! Que de germes restent inféconds! que d'organismes encore développables s'arrêtent en chemin! que de types soigneusement préparés ne survivent pas à leur mission temporaire! que d'espèces longtemps souveraines, aujourd'hui inutiles, ont pour jamais disparu! — La nature poursuit son œuvre, laissant dédaigneusement s'éteindre derrière elle tout ce dont elle n'a plus besoin; son procédé général, qu'un seul mot peut exprimer, c'est l'*élimination*.

Soit que l'on considère les lentes vicissitudes de la force organique, depuis ses origines indécises si peu distinctes de la simple affinité, jusqu'à cette magnifique exubérance qu'elle déploie aujourd'hui sous nos yeux;

soit que l'on suive, dans le développement embryonnaire de l'individu, l'histoire abrégée du développement de son espèce, — ou dans l'organisme individuel le renouvellement incessant de la matière vivifiée; on verra toujours la nature se plaire en quelque sorte à produire trop pour pouvoir largement éliminer, à créer les plus informes ébauches pour les dégrossir à son aise, à recourir sans cesse au provisoire pour le supprimer plus tard.

Sans doute cette marche a sa raison d'être, et les apparents caprices, les précautions que nous jugeons inutiles, l'inexplicable lenteur des développements, — tout cela trouverait son explication s'il nous était donné d'embrasser d'un seul coup d'œil les innombrables nécessités auxquelles a dû pourvoir une *prévision* qu'on ne peut se lasser d'admirer, pour mener de front tous les détails de cette œuvre gigantesque, et préparer l'harmonie finale par degrés successifs. — Il est clair, en effet que, dans une œuvre progressive, un degré quelconque réclame, sur la scène mouvante qui doit lui imprimer son caractère général, une somme de relations rigoureusement combinées pour assurer l'évolution spéciale que la période correspondante assigne aux plus grands et aux plus minimes détails de l'ensemble.

— Le parti pris, si évident dans la nature entière, de ne rien créer de toutes pièces, mais de tout soumettre à un enchaînement régulier, exige un temps énorme pour arriver à faire passer ses types si divers, — par la seule voie de transformations successives, — de l'état d'ébauche à celui d'œuvre complète. Ne nous obstinons donc pas à considérer un seul coin du tableau; mettons-nous bien en face de cette colossale mise en scène où chaque détail, si petit qu'il soit, a une destination éventuelle, où ce qui n'apparaît qu'un moment résulte de tout ce qui précède et peut servir à préparer tout ce qui suit; — et nous cesserons de nous étonner de la lenteur du progrès.

Mais à quoi bon, peut-on encore se demander, toutes ces complications, toutes ces prodigalités de la nature? Son but unique est-il le splendide étalage d'une inépuisable fécondité, ou bien en poursuit-elle un autre? En ce cas, que ne supprime-t-elle tout ce qui entrave sa marche directe vers celui-ci?

Gardons-nous de reprocher à la nature sa vaine fécondité. Le voile animé qu'elle jette sur son œuvre principale n'est pas si épais qu'il ne puisse, à la longue, se laisser percer par un regard attentif; et c'est quelquefois du fait le plus inutile en apparence que surgit

l'enseignement qui, dans un tout autre ordre d'idées, va tout à coup combler une lacune.

Que conclure, par exemple, de l'excursion que nous venons de faire parmi les œuvres secondaires de la nature, à l'égard du but plus élevé que nous lui supposons? Quel enseignement ressort de ce procédé général d'*élimination* que nous venons de constater? —Le voici : si, d'après notre hypothèse, la vie animale a sur notre globe deux destinations très-distinctes, ce globe lui-même a par conséquent à remplir *deux rôles* non moins différents, l'un absolu, l'autre relatif; et nous pourrions, dès à présent, reconnaître qu'il a magnifiquement rempli le premier de ces rôles, s'il n'est autre que d'entretenir et de diversifier le phénomène de la vivification de la matière. Quant au second de ces rôles, qui consisterait à *transmettre la vie sous une forme immatérielle à une autre sphère*, et qui serait alors bien plus grand encore, mais sans doute beaucoup plus récent que le premier, le point que nous venons d'éclaircir nous fournit, sur son mode et sur son importance, une donnée qui n'est pas sans valeur. En effet, le procédé d'élimination auquel la nature reste partout fidèle, — son dédain pour les éléments inutiles ou hors d'emploi, sa fécondité dépassant toujours la mesure de ses besoins, — tout nous

autorise à penser que si, parmi les éléments animés qu'elle met aujourd'hui en œuvre, il en est qui paraissent plus spécialement appelés à fournir à notre globe les conditions de son *second* rôle, ils doivent être en tel nombre et préparés de telle sorte que le résultat prévu soit toujours assuré, quels que soient les éléments qui *se condamnent eux-mêmes à demeurer inutiles.*

CHAPITRE VI

PARTICULARITÉS ORGANIQUES

La nature semble avoir montré en général beaucoup plus de sollicitude pour la conservation des espèces que pour celle des individus; cependant il est à remarquer que l'individu prend à ses yeux d'autant plus d'importance qu'il s'élève davantage dans la hiérarchie des êtres. On peut en juger, dans chaque espèce, par la durée des deux périodes dont l'une précède et l'autre suit l'aptitude à la reproduction, périodes durant lesquelles l'individu n'est d'aucune utilité pour la propagation de son espèce et par conséquent ne possède la vie que pour lui-même. La première de ces périodes existe seule pour la plante. Dans la plupart des espèces animales inférieures, les parents meurent dès qu'ils se

sont reproduits; chez les insectes, par exemple, l'état parfait que préparent des métamorphoses successives et auquel ne parvient qu'un si petit nombre d'individus, est quelquefois de si courte durée qu'à peine l'animal possède-t-il, en cet état, les moyens de se nourrir; il en est même qui sont absolument privés des organes de la digestion, et qui n'apparaissent sous leur élégante et dernière forme que pour s'accoupler, se reproduire et mourir. On observe que les deux périodes de vie purement individuelle s'accroissent à mesure qu'on s'élève aux degrés supérieurs de l'échelle animale; mais, dans aucune espèce, ces périodes n'ont l'une et l'autre autant d'importance que dans l'espèce humaine. Il est difficile de ne pas discerner dans ce fait une considération toute particulière accordée par la nature à l'individu humain.

Un autre fait, de peu d'importance en apparence, mais où plus tard nous aurons sans doute à reconnaître aussi une intention de la nature, c'est que, tandis que dans la plupart des espèces elle revêt l'organisme mâle des formes les plus achevées et des dehors les plus brillants, c'est, au contraire, dans l'espèce humaine, sur le type féminin qu'elle s'est plu à réunir le plus de perfection, de grâce et de beauté. En outre, si elle a donné plus de

vigueur à la constitution générale de l'homme, elle a réservé à un plus haut degré à la femme cette énergie vitale particulière qui semble nettement caractériser d'avance ses fonctions naturelles, en la rendant si admirablement apte aux soins multipliés de l'éducation. Ce ne sont pas là, tant s'en faut, les seuls traits qui distinguent organiquement l'homme de la femme; il en est un sur lequel je veux particulièrement attirer l'attention.

Voyez deux enfants de sexes différents; leur sang a la même composition, la même densité, la même chaleur; la petite fille exhale la même quantité d'acide carbonique que le jeune garçon. Dès qu'arrive pour l'un et pour l'autre ce que l'on nomme la *puberté*, toute ressemblance à cet égard cesse aussitôt, et la différence s'accroît rapidement; tandis que le sang de la jeune fille conserve une plus grande proportion d'eau, et reste à peu de chose près d'ailleurs dans les mêmes conditions —(si l'on n'a pas égard au volume du corps), — le sang du jeune homme acquiert une effervescence de plus en plus vive, il s'opère dans tout son organisme une combustion bien plus énergique; et, si l'on compare les deux haleines, la différence entre les quantités d'acide carbonique exhalé donnera la mesure de celle qui distingue

l'activité de la vie chimique chez l'un et chez l'autre.— La vieillesse et, à tout âge, un simple état maladif peuvent ramener à cet égard l'uniformité entre les deux sexes; mais il est un cas qui détermine toujours entre eux les plus grandes diversités physiologiques, c'est l'état de grossesse chez la femme. Rien ne peut d'ailleurs révéler à un plus haut degré l'attentive sollicitude de la nature pour l'acte important que cet état prépare, que l'étude chimique des modifications qu'il amène dans toute l'économie féminine.

Et pourtant de tristes résultats semblent parfois tromper cette sollicitude; et *c'est surtout dans l'espèce humaine* que la *tératologie,* cette science si nouvelle et si philosophique, trouve à enrichir et à diversifier ses affligeantes catégories. Qu'il a fallu de temps à l'esprit d'examen pour découvrir que ces apparents défis à toute systématisation des lois de la nature organique étaient au contraire la plus éclatante confirmation de ces lois! Le privilége dont semble jouir la généralité des espèces animales comparées à la nôtre ne s'arrête pas là; s'il en est une dans laquelle l'organisme ait à subir de graves et nombreux désordres accidentels et héréditaires, c'est assurément celle à laquelle nous appartenons; et, parmi les autres,—chose bien remarquable,—les seules qui

participent, à un bien faible degré il est vrai, à cette condition tout à fait exceptionnelle, ce sont précisément celles qui vivent en société avec l'homme, qui partagent plus ou moins ses aliments et sa demeure, et auxquels il impose souvent ses habitudes, en même temps que ses lois. N'en doit-on pas conclure que *ce n'est pas la nature, mais bien l'homme* qu'il faut accuser des anomalies funestes qui vicient l'organisme individuel et les conditions mêmes de la propagation de la vie, non-seulement dans son espèce, mais encore parmi celles qu'il soumet à son imprévoyant pouvoir? Et si les animaux domestiques sont incomparablement moins sujets que celui qui s'est fait leur maître aux désordres qui altèrent les organes et en déterminent si fréquemment l'arrêt prematuré; si leurs races tout entières se conservent mieux que les siennes à l'abri des dégénérescences, des monstruosités et des prédispositions morbides; le mot de l'énigme n'est point difficile à trouver :—c'est qu'il n'étend pas la communauté entre eux et lui à toutes les conditions de son existence, et que c'est dans ce qu'il se permet et ne leur permet pas qu'il faut chercher les causes des désordres organiques qui lui sont particuliers.

L'étude de la *force animale* montrera, je pense, sans que j'aie besoin de revenir sur ce sujet, que toute la dif-

férence qui distingue en ce sens les animaux de l'homme résulte, pour les générations comme pour les individus, de l'influence indirecte, mais toujours puissante, que l'action normale ou excessive de cette *force* exerce sur les différents rouages du mécanisme organique.

DEUXIÈME PARTIE

LA *FORCE* ANIMALE

Que la matière existe ; que les substances qui la composent ne puissent, dans certaines conditions, s'unir entre elles que pour se détruire et donner naissance à des corps nouveaux ; que le *germe,* cette imperceptible et complète expression de toutes les transformations opérées dans une espèce, s'approprie le milieu dans lequel il est plongé, l'associe à sa vie et le plie à toutes les exigences du type qu'il doit réaliser ;... voilà, certes, de bien impénétrables mystères ! mais ceux que nous n'avons fait qu'effleurer dans le livre précédent n'ont-ils pas plus encore de quoi nous confondre ?

Cette même matière, introduite dans un appareil plus complexe, soumise à une élaboration supérieure, acquiert

une propriété plus haute; elle en vient à *sentir* qu'elle vit; et à cette propriété se joint cette faculté merveilleuse que nous avons aussi indiquée : la matière animée et sensible s'étend et se contracte au gré d'un agent intermédiaire qui réside dans le même être, et ce double mouvement d'extension et de contraction, communiqué à certaines parties résistantes de l'organisme et amplifié par elles, donne à tout cet organisme le pouvoir de changer de lieu, de se mouvoir à la surface de la terre!

Ainsi, dans tout un règne, la vie organique a un prolongement inutile à elle-même, c'est la création et l'entretien des substances particulières dont sont composés les rouages compliqués de la vie *animale*.

La vie organique, bien qu'ignorant ses besoins, possède toujours les moyens de les manifester; dans la plante, elle traduit l'état maladif des organes par des signes extérieurs de langueur et de dépérissement; mais quand elle est revêtue de la forme animale, c'est son appareil sensible et moteur qu'elle informe de ses moindres besoins par les sensations qu'elle lui fait éprouver; cet appareil réagit à son tour sous l'impulsion de la volonté et, — phénomène aussi simple que prompt, aussi sûr qu'énergique, — c'est par le même chemin,

mais en sens inverse, que se transmettent les informations et que reviennent les ordres, comme fait, dans l'industrie moderne, un fil électrique qui n'a pas plutôt porté un renseignement qu'il ramène l'injonction qui en est la conséquence. Seulement, pour l'organisme, tous les chemins ouverts à la sensation ne le sont pas en retour à la volonté ; celle-ci ne peut envoyer ses ordres que là où son intervention irraisonnée ne peut porter un trouble indiscret.

Je ne me propose pas de décrire, après tant de traités spéciaux, les merveilles de *l'appareil animal* : ces muscles contractiles dont la molle élasticité peut, sous l'empire d'un sentiment violent, acquérir l'inflexible rigidité d'un métal; ces nerfs partout présents, partout actifs, dont les mystérieux tressaillements distribuent, sur tous es points de la surface du corps et dans ses plus intimes profondeurs, la conscience de la vie, comme les artères y distribuent la vie elle-même; cet encéphale enfin, masse insensible et pourtant centre unique de tout l'être, d'où part la volonté et qui se prête aux immatérielles fonctions de l'intelligence !

C'est cet appareil, dont la fonction générale se nomme *innervation*, qui constitue, à proprement parler, *l'individualité* de l'être matériel; supposez-le absent, la vie n'offre

plus qu'un assemblage de fonctions organiques que rien ne rassemble, dont rien ne fait plus un tout homogène et un. Et ce n'est point ici une simple hypothèse, car la nature semble avoir pris le soin de nous montrer par de fréquents exemples de paralysie, — congéniale ou accidentelle, partielle ou totale, — par la suppression de la sensation ou par celle du mouvement, de combien de manières l'individualité matérielle peut être atteinte ou complétement annihilée, — afin sans doute qu'il nous devînt facile d'apercevoir les rapports frappants, la parfaite analogie que présentent les conditions d'extinction et de durée dans ces deux *individualités* pourtant si distinctes : celle à laquelle la matière est nécessaire, et *celle qui peut s'en rendre indépendante.*

J'aurai fort à revenir plus tard sur ce rapprochement important. Je n'ai pas d'ailleurs, je le répète, à insister ici sur des détails d'anatomie ou de physiologie ; ma thèse est toute psychologique, et je ne recueille sur mon chemin que les lumières dont j'ai besoin pour m'éclairer et me conduire au but. Or, cette partie de ma thèse ne réclame que deux démonstrations, à savoir : Premièrement, que rien ne saurait être plus favorable que les dispositions de l'appareil que je viens d'esquisser à la création et à l'exercice de l'une des deux *forces* que j'ai

supposées dans l'être; et en second lieu, que la vie animale détermine pour tous les êtres qui en sont doués une condition très-heureuse, à une seule et capitale exception près;—et l'on doit pressentir que l'espèce dont la très-grande majorité a jusqu'à présent formé cette exception, c'est *l'espèce humaine.*

CHAPITRE PREMIER

ÉTUDE SUR NATURE

Avant de chercher à se faire une idée abstraite de la vie animale, il convient de l'étudier dans sa personnification la plus exacte, c'est-à-dire dans un être qui n'offre encore aucune manifestation de la vie intellectuelle. Toutes les espèces présentent un tel état dans les heures ou les jours qui suivent immédiatement la naissance de l'individu; il est plus persistant dans l'espèce humaine que dans toute autre; et c'est dans cette espèce aussi qu'il est permis d'en observer l'expression la plus complète, dans les cas peu fréquents où le développement de l'intelligence n'a pas accompagné, chez un adulte, le développement de la sensation (1).

(1) On se souvient de la réserve que j'ai faite (p. 66) à l'égard d'un

Observez l'idiotisme à ce degré extrême où rien ne détermine et ne régit la faculté de se mouvoir. — Tant qu'aucune impression de l'intérieur ou du dehors ne vient exciter, chez un pauvre idiot, l'exercice de son animalité, c'est une masse inerte; il semble que vous n'avez devant vous qu'une forme particulière donnée à la vie organique qui fonctionne, sous cette enveloppe, au même degré que dans un végétal. Son œil est terne, et rien n'attire son regard; les sons frappent son oreille, mais, s'il les perçoit, il n'y prend pas garde; ses membres, parfois agités de mouvements automatiques, ne tardent pas à rentrer dans le repos. — Mais, qu'il vienne à se produire une sensation agréable en quelque partie sensible de cet être; que, par exemple, on introduise un mets savoureux entre ses lèvres béantes..., alors je ne sais qu'elle lueur s'allume dans ce regard tout à l'heure

---

cas de ce genre; et je juge à peine utile de répéter que dans un tel être la non-manifestation d'une seconde *force* n'implique pas son absence; car celle que nous allons y étudier serait évidemment condamnée à la même inertie, si les besoins peu interrompus de l'organisme ne la tenaient en éveil. Il est évident d'ailleurs,—et on le verra bien clairement plus tard,—que, si le mécanisme de l'intelligence exerce sur l'être immatériel une influence destructrice ou conservatrice, *selon la manière dont il fonctionne*, il ne peut détruire *un germe préexistant — là où il ne fonctionne pas*.

éteint; certains sons joyeux sortent de sa bouche; les muscles de sa face grimacent un sourire de bonheur stupide; tout son corps tressaille de mouvements désordonnés. Il broie d'abord avidement tout ce que l'on met sous sa dent; mais le plaisir et l'expression de ce plaisir sont de courte durée, et la bouche se refuse bientôt elle-même à donner passage à de nouveaux aliments. Pourtant, si l'on a donné à l'idiot l'habitude de conserver auprès de lui les restes de son repas, il pourra montrer, en couvant d'un regard hébété cette nourriture qui pour le moment ne procure à son palais aucune jouissance, que conserver c'est encore jouir, mais d'une autre façon. — Cette avare tendance à conserver s'étend plus ou moins à tous les autres objets dont la présence constante est devenue pour l'idiot une habitude, ou, comme on dit, une seconde nature. Il n'est pas rare de voir sa prédilection déterminée par l'éclat et la couleur de ces objets; vous pourrez faire naître en lui les signes d'une joie grotesque, en l'affublant d'oripeaux brillants. — Mais quelque vifs que soient ces plaisirs, ils sont presque toujours rapides; la vie animale ne tarde pas à retomber dans son sommeil, et les seules fonctions qui ne s'interrompent pas sont celles de la vie organique.

Le moyen le plus efficace pour donner lieu à une sen-

sation vive est d'imposer une privation prolongée qui ramène un besoin énergique. Laissez s'écouler quelques heures; puis présentez à la vue, à l'odorat, ou même seulement à l'ouïe de l'idiot, l'objet visible, odorant ou sonore qui a excité naguère sa sensation; avant que cette sensation se produise de nouveau, vous observerez dans ses yeux, sur sa face, dans tout son corps, la répétition machinale de tous les phénomènes qu'elle avait provoqués. Ce qu'il exprime ainsi, c'est le *désir*, prélude de la jouissance, plus vif et plus emporté qu'elle, pour peu qu'il tarde à être satisfait, et plus capable aussi de rendre durable l'éveil de la vie animale.

A la suite de ces observations peut se placer une série inverse : c'est celle des impressions douloureuses et pénibles. Si l'on tente de déposséder l'idiot des aliments qu'on a mis pour lui en réserve à la portée de sa vue, ou de quelques-uns des objets qui, l'entourant constamment, ont fini par faire en quelque sorte partie de son existence; si on le dépouille, par exemple, de quelque pièce privilégiée de son accoutrement, on verra naître aussitôt en lui les signes d'une colère sourde ou violente. Cette colère revêtira tous les caractères d'une jalousie hargneuse et quelquefois féroce, si l'on feint de jouir devant lui du plaisir qu'on lui enlève, si l'on insulte à sa

faim en mangeant sous ses yeux, si l'on se pare du clinquant qui excitait tout à l'heure en lui les grossières démonstrations d'une joie vaniteuse. Tout cela se traduit sur ses traits, et dans ses mouvements, par des expressions diverses.

Ces expressions vont encore se modifier si l'on vient à lui infliger une correction. Sa colère domptée fera place à un autre sentiment; ses lèvres livreront passage à des sons plaintifs; de ses yeux jailliront des larmes; toute son attitude exprimera la douleur et la supplication. — Et, de même que l'image du plaisir a suffi pour déterminer en lui la reproduction des gestes et des mouvements qu'excite le plaisir lui-même, de même la menace du châtiment suffira pour ramener les gémissements et les pleurs; — car la douleur a, comme le plaisir, son prélude qui ici se nomme la *crainte*. Ces préludes ou pressentiments sont nécessaires pour livrer à l'intelligence, quand elle peut fonctionner, l'*idée* d'atteindre le plaisir et d'éviter la douleur.

Mais, en l'absence de l'intelligence, la vie animale est purement passive, et se borne à la simple manifestation extérieure de ses sensations. Pour qu'elle devienne active, il lui faut un mobile d'action. Sans doute le désir et la crainte constituent l'un et l'autre une prédisposition à

vouloir, et c'est pour cela qu'en ce sens nous les nommons *volitions;* mais, pour que ces volitions se traduisent en actes, il faut que l'intelligence ait d'avance déterminé ces actes. Un mouvement n'est réellement volontaire que lorsque, au-dessus du mécanisme qui l'exécute, il y a un autre mécanisme qui l'ordonne et qui, avant de l'ordonner, en a plus ou moins calculé les chances et prévu le résultat.

En résumé, à en juger par les caractères de l'animalité passive que nous venons d'étudier dans l'idiot, l'état initial de la machine animée est le repos, ou l'absence de toute force agissante. L'animal ne sort de ce repos que lorsque le plaisir ou la souffrance, ou la simple image de l'une ou de l'autre, excite dans son appareil nerveux certains frémissements locaux ou généraux. Les nécessités de la vie organique, à défaut de causes extérieures, produisent la souffrance; un ébranlement, une impulsion en résultent, et voici dès lors une *force* en mesure d'agir; mais, tant que la vie animale n'est que passive, elle se borne, ai-je dit, à fournir à l'individu le sentiment de cette force, et les moyens d'exprimer au dehors sa tension intérieure; quant au *point d'application* qu'il faudrait donner à cette force pour la rendre efficace, elle ne le lui fournit pas. — L'idiot, bien inférieur en ce sens

au type général de l'animalité, a bien en sa possession le complément matériel de la machine, mais l'intermédiaire qui doit le faire fonctionner lui manque; il peut mouvoir ses mains, ses pieds, ses jambes; mais il ne sait pas *vouloir*, c'est-à-dire diriger ses mouvements dans un but déterminé. —Il *sent* et *pressent* la douleur et le plaisir, mais il n'a nullement (1) l'*idée* de porter son corps là où est le plaisir et où n'est pas la douleur, ou de se servir de ses membres pour éloigner l'une et rapprocher l'autre. La sensation contient l'idée en germe, mais ce germe reste stérile faute de conditions d'éclosion. — Restituez l'intelligence à cet appareil et tout va changer : l'*idée* introduite par la sensation dans le mécanisme intellectuel y sera élaborée, et en sortira sous la forme d'une détermination suivie plus ou moins immédiatement d'un ordre donné à la machine mobile. Nous voici tout à fait dans le domaine de la mécanique; car, en décomposant le phénomène, nous trouvons : — la production d'une force, — son application à un ressort commandant un système plus ou moins compliqué, — et la réaction de

(1) La nature nous montre-t-elle jamais une absence aussi complète de l'intelligence? — Il se peut que non; mais qu'importe que le tableau que je présente ici soit imaginaire ou réel, pourvu qu'il m'aide à préciser nettement les diverses fonctions de l'être?

ce ressort amenant un résultat; c'est-à-dire: — la sensation, — l'acte intellectuel, — la volonté et le mouvement.

C'est là, n'est-il pas vrai? l'expression complète d'un appareil vital en fonctions; rien n'y manque, et le procédé employé par la nature, pour obtenir cette nouvelle expression de la vie, est aussi simple qu'évident. Or, avant d'aller plus loin, faisons encore une courte digression, et remarquons une chose: c'est que la matière pourrait n'être pas absolument nécessaire à l'intégrité de cet appareil; et pour cela, que faudrait-il? Il faudrait simplement,—le mécanisme immatériel de l'intelligence restant d'ailleurs le même,—que l'*action* et la *réaction* que nous venons d'indiquer s'exerçassent hors des conditions décrites ci-dessus, c'est-à-dire que *ce ne fût pas la matière* qui éprouvât la sensation, transmît la volonté et exécutât le mouvement (car nous n'avons vu jusqu'ici d'autre siége que la matière à toutes ces modifications de l'être).—Il faudrait donc, si la nature,—dans un autre appareil vital,—restait fidèle au procédé dont nous venons de découvrir le secret, qu'elle fournît aux sensations et aux mouvements de l'être un siége et une sphère d'action indépendants de la matière à laquelle il peut se trouver temporairement uni; qu'elle eût préparé d'*au-*

tres plaisirs et d'*autres douleurs* que ceux que cette matière peut sentir, et par suite d'autres ressources offertes à l'intelligence pour *mouvoir l'être et le façonner au moyen de la volonté*. S'il arrivait alors que tout cela déterminât un ensemble mécanique inverse du premier, il devrait en résulter un état tout différent de l'être, pour lequel la matière deviendrait aussi *inutile* qu'elle est indispensable ici.

Bornons-nous à noter ceci en passant, et, pour ne pas anticiper davantage sur la suite de cette démonstration, revenons à la *force* qui a pour siége la matière ; nous l'avons vue seulement en fonctions, il nous reste à déterminer son caractère général et sa direction constante. Ici, j'aurai à insister sur quelques détails déjà indiqués plus haut.



CHAPITRE II

CARACTÈRE ET DIRECTION DE LA FORCE ANIMALE

Comme c'est dans la sensation que réside uniquement la *force* que nous avons à définir, cette définition doit être précédée d'un dénombrement rapide, mais complet, des divers modes suivant lesquels s'exerce, dans l'animal, la propriété de sentir.

Nous avons dit que la vie organique était insensible par elle-même; elle ne l'est pas moins dans l'animal que dans la plante; seulement, lorsqu'elle est revêtue de l'appareil animal, ses fonctions s'accomplissent dans un plus ou moins grand nombre de cavités intérieures, sur les parois desquelles s'étalent les extrémités de nerfs qui reçoivent le nom particulier de *sympathiques*, parce qu'ils ne transmettent que la sensation, et qui ont pour

but d'informer le centre nerveux des modifications anormales que peuvent subir les diverses parties de l'organisme avec lesquelles ils sont en contact.—Nous avons vu que de la souffrance qui en résulte naît l'ébranlement initial qui, à défaut d'autre impression, provoque le jeu de toute la machine. C'est à ce fait général que se borne la sensation *intérieure*, en tout ce qui touche la vie organique proprement dite. Pour tout ce qui concerne les fonctions dont l'ensemble constitue ce qu'on nomme, depuis Bichat, la *vie animale*, l'appareil nerveux devient moteur en même temps que sensible, et son expression la plus parfaite nous est fournie par l'embranchement tout entier des *vertébrés*, dont la structure est trop connue pour que j'aie besoin de la décrire.

La sensation *extérieure* s'étend à toute la surface du corps et constitue ce que l'on nomme le *tact*. Elle doit évidemment présenter d'autant moins de prise aux impressions venant du dehors, que cette surface est mieux protégée par les téguments insensibles qui la recouvrent. Or, comme ces impressions,—celles du froid en particulier,—sont susceptibles, quand elles atteignent un certain degré d'intensité, de produire une très-vive douleur et même de déterminer la mort du corps, on voit que nul animal n'est à cet égard dans une condition aussi

désavantageuse que celui dont la surface est, non-seulement nue, mais d'une finesse et d'une impressionnabilité extrêmes. Parmi les animaux inférieurs, la nudité est généralement préservée par l'état tiède et doux de la température, durant la saison qui suffit à une courte existence, ou par l'abri que donne une demeure souterraine. Dans d'autres cas,—dans celui par exemple des espèces emplumées qui usent plus, pour se mouvoir, du vol que de la marche,—une nudité temporaire est indispensable, parce qu'elle confine les petits au nid pendant tout le temps dont les tendons et les muscles de leurs ailes ont besoin pour se fortifier.—Le seul mammifère actuel chez lequel la nudité n'acquière jamais de défense naturelle, c'est-à-dire l'homme, rachète en partie ce désavantage par l'exquise sensibilité du tact dans l'extrémité de ses membres antérieurs.—La perfection du toucher, unie à la plus admirable structure, met ainsi, dans ce cas, à la disposition de l'intelligence, l'instrument le plus propre à façonner d'exceptionnelles ressources pour d'exceptionnels besoins.

Ces deux ordres de sensations constituent ce que l'on peut nommer la sensibilité générale; mais c'est là que se montre le moins le merveilleux parti que la nature a su tirer de cette organisation nerveuse, si simple dans

son principe et si variée dans ses effets.—Pour certains emplois particuliers, la sensibilité se localise et enrichit l'être de propriétés et de facultés toutes nouvelles.—Aux extrémités d'un petit nombre de nerfs spéciaux se trouvent placés les appareils auxquels se donne plus particulièrement le nom de *sens*, et sur lesquels se reproduisent toutes les modifications du milieu qui environne l'animal. Au fond de l'un de ces appareils est placé un miroir sur la très-petite surface duquel une réfraction minutieusement calculée dessine, avec une inimitable précision, tous les jeux de la lumière, tous les détails plus ou moins changeants de l'horizon qu'il embrasse;—au milieu d'un autre est tendue une membrane qui répercute et traduit par un frémissement distinct chacune des ondulations sonores qui se propagent dans l'air, quelque multipliées et simultanées qu'elles soient;—sur le tissu humide et délicat d'un autre, les aromes les plus subtils laissent la trace de leurs légers contacts.—Est-ce là tout? Non, en vérité; car, qu'importerait à l'animal cette sorte d'identification incessante avec un milieu qui n'est pas lui, puisqu'à chacun de ces sens n'est pas attaché un plaisir?—Pour que ce plaisir existât, il faudrait que l'être fût sensible à des faits extérieurs qui n'ont pas de rapport direct avec lui-même; *nous verrons que cela*

peut arriver en effet, mais ce n'est pas ici le cas; rappelons-nous qu'il ne s'agit ici que des sensations dont la matière est le siége ou l'occasion. Toute matière lubrifiée, vibrante ou polie, peut retenir au passage une émanation, une ondulation, un reflet,—propriétés dénuées d'intérêt pour elle si elle n'en jouit pas.—Aussi, voyez un animal au repos : les sens que nous venons de décrire, la vue, l'ouïe, l'odorat, subissent chez lui les impressions que chacun d'eux est chargé de traduire, mais seulement comme le ferait une matière insensible.... Tout à coup vous reconnaissez à des signes non équivoques qu'un intérêt évidemment très-vif vient de naître pour chacun de ces sens.... Pourquoi cela? qu'est-ce qui peut expliquer ce changement subit?—C'est que, en d'autres parties du même système nerveux, sont localisés *deux autres sens*, deux maîtres impérieux, dont les premiers ne sont que les ministres dociles, et que sans doute l'un de ces deux sens vient de ressentir un désir qu'il ordonne de satisfaire.—Et d'où procède le pouvoir absolu de ces deux sens?—De ce que, s'ils ne perçoivent rien au dehors, s'ils ne produisent de communication qu'avec ce qui est amené directement à leur contact, ce contact suffit pour produire des sensations intimes et profondes, dont le renouvellement, favorisé par des intervalles de douce

détente des muscles inactifs, *constitue à lui seul le genre de bonheur que la nature a libéralement distribué dans tout le règne animal.*

En aucun cas peut-être ne se montre, d'une manière plus frappante qu'en celui-ci, cette constante économie de moyens toujours si féconde en effets que nous avons eu déjà tant d'occasions d'admirer. Ici, ce sont les conditions de la conservation qui s'identifient avec celles du bonheur; la nature ayant disposé ses bienfaits et ses desseins de telle sorte que les satisfactions données à ces deux sens garantissent, par l'un la conservation de l'individu, par l'autre la conservation de l'espèce. Sous quel charme plus puissant la suprême prévoyance pouvait-elle dissimuler sa *loi?* A quelle plus infaillible *force* pouvait-elle avoir recours pour contraindre un organisme *à retenir sur lui cette vie qu'il doit y éteindre après l'avoir propagée!*

Étudions de près cette force, et cherchons à la définir en termes précis. Je réclame ici la plus sérieuse attention.

Dès que les sollicitations périodiques de l'un des deux sens qui commandent en maîtres à tous les autres ont tiré l'animal de sa paresseuse quiétude, la réaction nerveuse que la volonté détermine met aussitôt en œuvre autant de facultés puissantes qu'il possédait, l'instant

auparavant, de propriétés inactives : l'œil qui ne faisait que voir, va regarder ; l'oreille qui ne faisait qu'entendre, écoutera ; les narines flaireront ; ces sens vont attirer et retenir sur un seul coin de l'espace la fidèle représentation,—non plus de tous les phénomènes qui s'y produisent,—mais seulement de ceux qui ont une signification exclusivement relative à l'être qui les perçoit ; ils feront discerner à cet être les éléments assimilables à la vie qui l'anime, ils l'aideront à diriger ses membres ou son corps tout entier, par la voie la plus sûre, vers ceux de ces éléments qu'il croit pouvoir atteindre et absorber. En déplaçant son corps, cet être ne déplace pas le siége de sa vie, qui est toujours ce corps lui-même. La plus ou moins grande amplitude de ses désirs, le va-et-vient des opérations de son intelligence, les efforts plus ou moins prolongés de sa volonté, pourront le transporter en apparence hors de l'étroit espace où il est contenu ; mais sa pensée restera toujours attachée par d'indissolubles liens à ce corps dont les intérêts divers sont le seul mobile qu'elle connaisse ; toute série de mouvements et d'actes,—que la matière en soit ou non directement l'agent,—ramènera toujours l'être, avec tout ce dont il a pu s'accroître, aux limites qu'il ne peut jamais définitivement franchir, au *centre unique de sa vie.*—Donc,—

que ce soient les sens, les membres ou la pensée qui agissent,—c'est toujours un transport de la circonférence au centre qui s'opère ; ce phénomène commence et termine toutes les évolutions de l'activité animale ; ce mode de l'être se concentre et se limite sur l'appareil matériel qui manifeste ses effets, et la *force* unique à laquelle cet appareil obéit est une force *centripète*, une *force de concentration*.

Cette loi, qui satisfait complétement à *la première partie* de mon hypothèse fondamentale, peut s'exprimer en termes moins scientifiques, mais non moins exacts ; et c'est à dessein que je vais lui donner cette seconde expression, afin d'en faire ressortir un autre point de vue et une autre dénomination dont nous aurons à nous servir plus fréquemment.

L'animal *s'aime et n'aime que lui* ; — cela doit être nécessairement ; car, sans cet amour de *soi* qui constitue l'identité de la personne animale, sans ce *consensus* de tous les sentiments en un seul sentiment souverain qui sert de règle unique, on ne saurait comprendre comment pourrait être rempli le but que s'est proposé la nature en créant l'individualité indépendante du sol terrestre, en détachant un organisme de tout milieu capable par lui-même d'y entretenir la vie. Qui s'in-

quiéterait de cet entretien, si l'individu n'en avait le souci instinctif et incessant? Je dis « instinctif; » car, dans ce cas, ce souci est loin d'être raisonné; l'animal ne se dit point : « Ma vie dépend de telles ou telles nécessités auxquelles je dois pourvoir, sous peine de périr. » Il ne sait rien de tout cela et n'a pas à s'en préoccuper; mais il connaît le contentement très-vif qu'il ressent lorsqu'il accomplit tel ou tel acte; s'il s'en abstient, c'est qu'il redoute la colère d'un compétiteur plus fort et mieux armé que lui, et quel autre sentiment que celui de la crainte pourrait lui imposer le sacrifice de son plaisir? — Tout ce qui l'entoure n'a pour lui que deux sens très-distincts, d'où naissent deux intérêts opposés très-puissants : à quelque degré de l'échelle animale qu'il se trouve placé, il ne voit au-dessous de lui que ce dont il peut jouir, et au-dessus que ce à quoi il peut lui-même servir de jouissance; il se renferme donc, avec une tendre sollicitude, si je puis ainsi parler, dans son monde à lui, dans ce MOI tout personnel, dont il s'efforce de rapprocher tout ce qui le flatte et lui plaît, et d'écarter tout ce qui peut lui nuire; rien n'existe à ses yeux, dans le reste du monde, hormis ces plaisirs qu'il savoure avec délices et ces dangers par lesquels se traduisent pour lui, sans

qu'il ait besoin de le comprendre, *les plaisirs attribués à d'autres.* Or, comme il est pourvu de moyens de préservation dont la crainte sert à lui enseigner l'emploi et que la prévoyante nature a d'avance appropriés au genre de dangers qu'il doit courir, il peut vivre un certain temps sans en être victime, et tant que dure sa vie, elle ne se compose que d'une continuelle succession de plaisirs qu'interrompent en les avivant quelques moments de crainte salutaire.

On voit que, quels que soient les termes employés pour exprimer *la grande loi* qui régit le monde animal, le but évident a été de faire du don de la vie un bienfait, puisque, pour l'être qui sent, ce don a pour résultat le bonheur. Mais la condition *imposée* à ce bonheur, que nous avons formulée plus haut sous le nom d'une *force mécanique,* doit, à ce nouveau point de vue, prendre un autre nom exprimant le même fait : nous devons l'appeler *égoïsme.*

Ce genre de bonheur, qui caractérise nettement l'un des deux rôles assignés à la terre, puisqu'elle nous en fournit l'expression complète, est-il le seul que recherchent sans exception toutes les espèces répandues sur le globe? Et d'abord, parmi ces espèces, *en est-il une* qui, *dans la période géologique actuelle,* réunisse, pour réaliser

ce bonheur, moins de conditions favorables que toutes les autres? — C'est ce dernier point que nous allons d'abord éclaircir, en étudiant successivement les deux mobiles de l'animalité, c'est-à-dire le *plaisir* et la *crainte*.

CHAPITRE III.

LE PLAISIR.

Les hommes qui considèrent la douce oisiveté, une chère appropriée au goût individuel et la satisfaction sans entraves des lascives ardeurs du sang, comme les éléments essentiels du bonheur, doivent, pour être conséquents, jeter sur les autres animaux un regard d'envie, s'ils ne possèdent pas ces biens; car il n'est pas d'animal pour qui la vie tout entière ne se réduise à ces trois fonctions : dormir, manger ce qu'il préfère, et goûter le plaisir charnel. — Il est vrai que ce regard d'envie peut se changer en un sourire de dédain chez l'homme favorisé par le sort qui a pu porter ces jouissances à un degré d'intensité et de perfection que l'animal ne pourra jamais atteindre. Mais cette supériortté, fût-elle exempte

de mécomptes et de revers, est le partage d'un si petit nombre, que je crois pouvoir établir, sans crainte d'être démenti, que l'espèce humaine, dans sa généralité, jouit moins qu'aucune autre des conditions du bonheur ainsi compris. Il suffit, pour s'en convaincre, d'examiner l'une après l'autre ces conditions; c'est ce que je vais faire, et j'aurai soin d'y ajouter plus tard, pour tenir la balance égale, celles dont l'homme a cherché à embellir son sort, en les empruntant à l'état de société. — Étudions d'abord le plaisir sous lequel la nature sérieuse a caché son attentive sollicitude pour la conservation de l'individu.

L'individu, dans le règne dont l'homme fait partie en tant qu'animal, est intéressé à sa conservation par le plaisir qu'il éprouve à manger. Que lui importe les utiles transformations que les aliments vont subir dans son organisme, et les effets réparateurs que cet organisme en ressentira! — Ce qui lui importe, c'est que ces aliments passent par l'appareil dans lequel est localisé le sens du *goût*. Ce sens a des exigences diverses, suivant les espèces. Les unes n'apprécient que les saveurs que leur fournissent les substances végétales; d'autres ne trouvent qu'aux chairs animales une succulence suffisante; d'autres enfin s'accommodent également, dans leur avidité

gloutonne, de l'une et de l'autre nourriture. Il résulte de ces goûts divers, auxquels correspond la conformation de toutes les parties de l'organisme, de grandes différences dans les facilités offertes à l'animal pour satisfaire son désir. L'accroissement de jouissance amené par une privation plus ou moins longue compense, pour le carnivore, la fréquence et le facile accès du plaisir dont jouissent les autres espèces. Il en résulte aussi des mœurs très-différentes. L'herbivore, entouré d'aliments qui ne lui opposent pas de résistance et ne fuient jamais devant lui, a généralement des mœurs plus paisibles et plus douces, et moins de moyens de défense et d'attaque, que le carnivore obligé de guetter et de poursuivre sa proie. Aussi est-ce de la griffe aiguë de quelque bête carnassière que d'ordinaire l'herbivore reçoit la mort ; — mort violente mais prompte, telle que la justice humaine a appris de la nature à l'infliger ; fin exempte des regrets de l'impuissance et des tristesses du déclin ; terme subit d'une vie toute pleine de plaisirs, qui ne cessent que pour grossir le nombre des plaisirs d'un autre. — Une mort pareille attend le meurtrier, lorsqu'il rencontrera un rival plus fort et mieux armé que lui.

Que l'on se représente l'homme prenant place, *sous sa dernière forme*, et au rang que lui assignaient sa faiblesse

et la nature de ses goûts, sur l'arène ouverte à cette lutte de mangeurs. Les désavantages de sa position seront manifestes à tous les points de vue, sans même qu'il soit besoin de faire observer que la constitution toute particulière du derme et de l'épiderme qui distingue cette espèce et expose sans défense toute la surface du corps à de cuisantes lésions la rend la moins propre de toutes aux luttes qui font couler le sang. Jusqu'à la révolution du globe qui a amené des conditions vitales si défavorables à l'organisation de l'homme (1), déjà passé à l'état de bipède, mais antérieurement déchu sans doute de la vigueur, de l'agilité et des ressources naturelles qu'il possédait sous une autre forme, — il est à croire qu'il avait pu, *grâce à ces armes de pierre qu'il savait grossièrement façonner*, reprendre un rang modeste dans ce banquet immense que la nature offrait alors, sans distinction précise, à toutes les races animales ; — triste mangeur du reste, puisque déjà, semble-t-il, ses dents affaiblies ne pouvaient déchirer la chair qu'après l'avoir amollie par le feu ! — Mais que fût-ce, après sa dernière déchéance physique, celle qui l'amena à la chétive complexion qui le distingue aujourd'hui ! Combien

(1) Voir le texte et les notes des pages 44 et 45.

de temps dut-il cacher sa précaire existence, pour échapper aux grands carnassiers attardés dans les mêmes climats, avant d'oser leur disputer pied à pied son domaine! Une seule chose peut nous donner la mesure de la puissance de ses efforts, c'est la souveraineté qu'ils sont parvenus à lui conquérir..., souveraineté de nom et qui semble dérisoire! car l'accroissement de son pouvoir sur les autres espèces a rapidement amené dans la sienne l'accroissement du nombre, et c'est maintenant à ses semblables qu'il doit disputer les ressources arrachées à la nature avare par le *travail* assidu d'où dépend sa vie de chaque jour.

Le TRAVAIL!... mouvement ou contention pénible des muscles, ou de la pensée..., fait nouveau dans la création..., nécessité inexorable que le monde ignorait avant la domination de l'espèce qui l'a inaugurée... Car on ne peut donner le nom de travail à l'attrayant exercice que connaissent et pratiquent seul les animaux qui se repaissent de la chair des autres, — à la *chasse,* ce plaisir si vif pour tous les hommes qui s'y livrent, quoiqu'ils soient beaucoup moins bien doués pour le sentir que le plus humble des carnivores.

Un sens très-émoussé chez l'homme, — *l'odorat* (que j'hésitais tout à l'heure à classer parmi ceux que l'on

pourrait nommer *désintéressés*, parce que celui-ci ne l'est pas toujours)—atteint chez l'animal un tel degré de finesse, que nous ne pouvons le concevoir qu'en en voyant les effets. Son siége touche à celui du *goût*; aussi est-il en quelque sorte le pourvoyeur de ce sens; ses rapports avec lui sont si intimes qu'il participe à ses jouissances, et les avive d'autant plus qu'il est plus parfait. Par le fait seul de l'infériorité de son flair, l'homme peut juger de la distance qui le sépare des autres mangeurs dans l'appréciation des sucs savoureux. Ceux-ci jouissent par l'odorat avant de jouir par le goût; le plaisir accompagnant la peine, les encouragements ne cessent de renouveler l'ardeur au travail,—si nous conservons ce nom à cette activité pleine d'attrait. Et pour qui, dans ce cas, sont les fruits du travail? —Pour celui qui a ressenti les joies émouvantes que procurent exceptionnellement ici le mouvement excessif et la fatigue; la jouissance a donc divers degrés, et c'est l'*égoïsme* qui les savoure tous. Maintenant comparez à ce travail le travail ordinaire de l'homme :

Par une apparente ironie du sort, ce n'est presque jamais *pour lui* qu'il exécute la rude tâche qu'il a choisie ou qui lui est assignée dans le grand atelier humain, le mécanisme du travail social étant organisé de telle

sorte que tous ses rouages, en dépit d'eux-mêmes, sont solidaires les uns des autres et se prêtent une mutuelle assistance; en sorte que le travail, qui a tous les caractères d'une loi au moins provisoire, puisque,— libre ou non, — il est encore pour la très-grande majorité de l'espèce d'une nécessité absolue, le travail, dis-je, semble avoir *pour but et pour effet de détourner l'homme de sa personne.* On pressent sans doute que j'aurai à revenir sur cette importante considération. Mais rentrons dans notre sujet.

Pour le très-petit nombre d'hommes qui échappent à la condition commune, la nature à d'autres rigueurs. Il est vrai que ceux-ci ont tout le loisir de *concentrer* leur pensée sur eux-mêmes, puisque la nécessité du travail ne vient pas les en détourner; et il n'est pas douteux qu'ils trouvent dans cette concentration un très-grand plaisir, car nous avons vu qu'elle était la condition même du bonheur animal; on observe toutefois que ce perpétuel sujet finit par lasser la pensée et engendre un état pénible que l'on nomme l'*ennui*, c'est-à-dire la cessation ou l'insuffisance de toute force agissant sur le mécanisme intellectuel, et, par suite, l'inertie ou l'indolence de celui-ci.—Les plaisirs de la table, bien qu'amoindris par l'habitude du repos, sont une ressource contre

cette torpeur de l'esprit; mais si ce n'est au dehors, c'est alors au dedans que la nature met obstacle aux gourmandes convoitises. L'homme ne peut pas, comme certains animaux, manger presque sans cesse; et il sait rarement, comme d'autres, s'arrêter à temps quand la nécessité ne l'y oblige pas. L'importune étroitesse de son estomac n'admet qu'une faible quantité de nourriture; il doit attendre, ou risquer d'affaiblir la jouissance par la suppression du désir, et, s'il la prolonge, d'y voir bientôt succéder le dégoût. C'est là, du reste, un jeu dangereux qui ne peut durer longtemps sans amener la maladie, et son triste cortége, et l'abstinence, cette maussade suivante de l'excès. — Il lui reste encore une ressource entièrement inconnue à l'animal; il a su diversifier beaucoup la puissance et les effets d'une classe assez nombreuse de substances, le plus souvent liquides, qu'il nomme *excitants* et qu'il destine à réveiller ses sens émoussés et son ardeur pour le plaisir. Ces expédients, qui semblent bien faits pour restituer à l'homme la condition commune à l'animalité, puisqu'ils ont également pour but de la soustraire à l'un et à l'autre des deux jougs qui pèsent exclusivement sur lui, — l'ennui et le travail, — manquent ou dépassent souvent le but proposé et déterminent un résultat contraire. L'oubli,

qui ne devait atteindre que le chagrin, s'étend bientôt à toutes choses; les sens se troublent, les forces s'abattent, la volonté n'a plus d'empire sur les mouvements; le plus souvent un malaise insupportable en résulte, et le poids de la vie, bien loin d'être diminué, n'en a fait que s'accroître. Que l'emploi de cet expédient si peu efficace devienne une habitude, et, de passagers qu'ils étaient, ses effets deviendront chroniques; alors l'homme, insensible au plaisir et dépossédé de l'intelligence, descendra au-dessous de la condition animale, et se rangera parmi les organismes qu'anime seulement la vie végétative.

La nature, s'intéressant beaucoup plus à la conservation des espèces qu'à celle des individus, a dû proportionner à l'importance du résultat l'intensité du plaisir dont elle l'a fait dépendre. Aussi a-t-elle eu le soin de rendre seulement périodiques et non constants chez tous les animaux, excepté chez l'homme, des entraînements qui pourraient devenir funestes s'ils ravissaient trop longtemps à la nourriture ses séductions nécessaires.—Pour l'animal que dominent les désirs dont, à son insu, la satifaction doit amener sa reproduction, tout ce qui n'est pas le but même de ses désirs disparaît à ses yeux ou devient un obstacle détesté qu'il écarte avec rage. Mal-

heur à l'imprudent, trop faible pour imposer sa loi, qui se mettrait entre la femelle et le mâle attiré vers elle par l'ardente soif du plaisir !—Tirée de son calme ordinaire par la surexcitation subite d'un sens longtemps endormi chez elle, mais sûre alors de son pouvoir attractif, la femelle peut, s'il lui plaît, dissimuler son impatience, et feindre même de fuir, non sans modérer toutefois la rapidité de sa course..., le mâle averti la suit de près; l'œil en feu, le nez au vent,—aspirant à pleins naseaux de subtiles émanations, il s'élance, il court, il bondit; — l'approche du plaisir étreint sa gorge, son souffle en sort haletant et semblable à un râle, à peine si le tremblement qui agite ses membres lui permet de saisir et d'enlacer la femelle qu'il vient d'atteindre.... Celle-ci se plaît à opposer une résistance d'abord facile, mais dont les forces supérieures de l'agresseur ne tardent pas à triompher.—Venez maintenant sans crainte, rivaux naguère importuns; le mâle apaisé va manger ou dormir, et peut-être la femelle inassouvie fuira moins vite cette fois.

S'il nous est permis d'analyser ce phénomène, nous verrons que les deux acteurs qui y ont un rôle se trouvent dans des conditions bien différentes. La constante préoccupation du *moi*,—état normal et nécessaire de la

personne animale, — n'abandonne pas un instant la femelle; la nature a tout fait pour que, pendant les moments assez courts et plus ou moins distants les uns des autres où le désir la sollicite, ce désir ne pût manquer d'être satisfait; sans qu'elle eût d'autre souci que de donner accès à ceux par qui il doit l'être.—L'égoïsme du mâle est loin d'être aussi bien sauvegardé; il n'est pas rare de voir, parmi les solliciteurs de faveurs capricieusement accordées ou réservées aux plus forts, les rivaux évincés tomber dans une tristesse morne et perdre de vue tout autre intérêt, au point que, si la séduction exercée sur eux n'avait pas une durée aussi courte, le plaisir qui garantit leur propre conservation serait insuffisant pour les y rappeler. Il est vrai que c'est seulement ici la chair qui provoque et attire la chair, et que c'est toujours l'égoïsme qui sacrifie le désir de l'une de ses jouissances à celui de l'autre; mais le désir qui l'emporte plus ou moins longtemps, dans ce cas, est évidemment le moins personnel, et peut entraîner la non-satisfaction des deux. Il n'est donc pas douteux qu'au point de vue du bonheur animal, dont nous avons donné la loi, tout le désavantage est ici du côté du sexe mâle.

Maintenant, représentez-vous une espèce dans laquelle la séduction ne soit pas périodique mais constante, bien

que la froideur du tempérament préserve d'ordinaire, en ce sens, le sexe qui l'exerce des entraînements irréfléchis,—et vous verrez le désavantage que nous venons de signaler s'accroître, pour le sexe mâle, dans une incontestable et très-notable proportion,—ne fût-ce que par sa durée qui n'a plus de limites.—Tant que l'attrait exercé serait seulement charnel, ce ne serait, comme dans le cas précédent, que l'égoïsme que l'on verrait en jeu, lui seul aurait à souffrir, et ses intérêts seuls seraient ailleurs sacrifiés.—Mais,—si cet attrait cessait d'être charnel...; si, ne partant pas de la personne animale chez celle qui l'exerce, il ne s'adressait pas non plus à la personne animale chez celui qui le subit?... Je dois pour le moment me borner à poser cette question dont je n'ai sans doute pas besoin de faire remarquer l'importance.

Le but de la nature aurait été incomplétement atteint si, après avoir pourvu aux conditions qui assurent la procréation des êtres, elle n'avait pas veillé d'avance à la préservation et à l'éducation des nouveaux venus, dans la mesure convenable à leur faiblesse plus ou moins prolongée et à leurs incapacités diverses. Ici encore elle a été fidèle à son procédé ordinaire, et c'est encore ici

un plaisir très-vif, dominant tous les autres et, cette fois, presque exclusivement particulier à la femelle qui lui garantit l'exécution de ses volontés.

Quelle est cette voix grondeuse qui sort tout à coup près de vous d'un coin inaperçu? Approchez-vous avec précaution, vous allez jouir d'un intéressant spectacle.— Vous avez devant vous une mère allaitant ses petits.— Depuis bien des jours elle est là, hérissée, amaigrie, oublieuse des amours et des festins. Un seul sentiment la remplit tout entière, c'est le bonheur d'avoir vu sortir de son sein des petits qui lui ressemblent, et de tirer de ce sein ce qui les fait grossir. Gardez-vous de lui ravir son trésor, si vous ne voulez voir cette douce créature se changer en une implacable et bondissante furie. Dans quelques jours, ce danger n'existera plus pour le visiteur imprudent, car le moment n'est pas loin où ces ingrates idoles du culte le plus tendre quitteront brusquement leur adoratrice exténuée.—Qu'en adviendra-t-il pour celle-ci? Aucun trouble, aucun chagrin.—La nature a atteint son but; après avoir assuré la conservation des petits, elle n'en a plus d'autre à poursuivre que la conservation de la mère; il n'y a plus là qu'une bête avide de nourriture qui retourne en hâte aux plaisirs trop longtemps négligés.—Qu'elle rencontre plus tard

ses petits, elle ne les reconnaîtra plus, et si, à la saison prochaine, ils ont atteint l'âge des voluptueux ébats, la mère lascive pourra se livrer aux caresses du fils.

Le désavantage temporaire, au point de vue de l'égoïsme, passe ici tout entier du côté de la femelle, et dans une proportion incomparablement plus forte; il touche presque à la dépossession du *moi* animal. Il est vrai que c'est encore là assurément un phénomène de *concentration,* où se montre clairement la présence de la *force* qui le détermine : la mère *attire* à *elle* ses petits; c'est de son propre plaisir qu'elle s'occupe et se délecte; ce plaisir, qui fait oublier tous les autres, est d'assez courte durée pour laisser à ceux-ci tout le temps de reprendre leur empire....—Sans doute,—mais, ce plaisir n'est plus charnel; la personne animale y est encore en jeu, mais non la chair; c'est sur d'autres qu'elle que la pensée de la mère tend incessamment à se porter; enfin, il est impossible de ne pas voir, dans ce phénomène, *une personnalité sur le point d'échapper à elle-même,* et l'on conçoit qu'*un pas de plus* suffirait à compromettre, pour le sexe qui est ici seul en cause, *toute l'économie de la nature animale.*

Nous allons à l'instant tirer de ce fait une conséquence capitale, mais ici doit s'intercaler une observation non moins importante.

Il importe de remarquer que le rapprochement des sexes, et l'éducation donnée par la mère, amènent l'un et l'autre un fait nouveau : c'est le *langage*. Tant que l'animal n'a que sa gloutonnerie à satisfaire,—c'est-à-dire tant qu'il reste dans la situation normale et presque constante,—toute manière d'exprimer sa pensée lui est entièrement inutile; aussi est-il le plus souvent muet. Mais, dès que les amours ou les soins maternels le mettent en rapport avec d'autres êtres de son espèce, il a recours au geste et surtout *à la voix* pour entrer en communication avec eux. Ce langage doit être évidemment aussi simple et aussi peu varié que les besoins qui lui donnent naissance, mais il ne reste jamais au-dessous de ces besoins; autant de sentiments énergiques à exprimer, autant de sons distincts, et il faut observer que c'est le sentiment qui tend le plus à *déposséder* l'animal de son égoïsme, qui fournit aussi au langage ses plus nombreuses expressions.—Ceci nous ramène à notre sujet.

Pour que cette *dépossession* menaçât de devenir complète, pour que la *loi* qui régit tout le règne animal courût le risque d'être transgressée, que faudrait-il?

Il faudrait qu'il se rencontrât une espèce où les nécessités du premier âge exigeassent *tout à coup* des soins plus prolongés, plus multipliés et plus attentifs; où les

dangers de maladie et de mort fussent pour le nouvel être une constante menace; où sa plainte acquît une fréquence, une énergie, un éclat capables de remuer profondément toutes les fibres sensibles de la mère. Il faudrait surtout que, dans cette espèce, la durée d'une gestation nouvelle fût moindre que celle de l'incapacité totale et du misérable état du premier-né, de telle sorte que le temps pût manquer à la mère pour rentrer dans la possession d'elle-même, et qu'une longue période de sa vie pût être employée par elle à ne plus s'appartenir.

Concevez maintenant qu'une telle situation s'appesantisse sur une espèce brusquement transformée par des conditions extérieures défavorables, — déchue de ses forces physiques, — dépouillée peu à peu de sa chaude enveloppe, — devenue inhabile à user des ressources que lui facilitait antérieurement une organisation plus conforme à ses besoins. — Concevez que, durant une certaine période, chaque naissance nouvelle présente, dans l'état du jeune être arrivant à la vie, une aggravation progressive de cette déchéance... A quelle élévation, à quelle puissance ne montera pas tout à coup le sentiment maternel? Quels prodiges ne sera-t-il pas capable d'enfanter? A quels irrésistibles accents n'aura-

t-il pas recours pour implorer l'aide, le secours, les moyens de salut que la nature refuse?

Admettez alors que cette espèce est la même que celle où nous nous représentions tout à l'heure le sexe mâle menacé dans son égoïsme par l'incessante séduction que l'autre sexe exerce sur lui... et dites si ce n'est pas là une situation parfaitement nette, entièrement nouvelle et spéciale, où l'on sent également *la violation de la loi animale* et L'INAUGURATION D'UNE AUTRE LOI. Dites aussi si le langage animal sera maintenant à la hauteur de tels besoins et de tels sentiments, et si ces impérieuses nécessités ne vont pas contraindre les deux premiers membres de ce groupe, — composé du père, de la mère et de l'enfant, — à *multiplier, dans une incomparable mesure, leurs ressources expressives et à transmettre un langage enrichi à celui qui leur a fourni l'occasion de l'enrichir?*

(Il convient de faire observer que, ne traitant ici que de la sensation, nous ne pouvons indiquer qu'une transformation s'opérant sur la propriété de sentir; mais il est clair que cette transformation ne saurait être suffisante et contenir en germe toutes les conséquences qu'elle doit entraîner, si elle ne s'étend à la pensée elle-même ou plutôt à son *mode*. Or, c'est là une question

essentiellement intellectuelle que nous ne pouvons aborder ici. C'est dire que nous aurons amplement à revenir ailleurs sur une telle situation.)

Donc, voici un groupe qui peut être en dehors de toutes les lois que nous avons formulées jusqu'ici, puisque l'égoïsme peut en être entièrement absent. Ne nous hâtons pas cependant d'en tirer une conséquence trop absolue. Car nous voyons se former, dans un assez grand nombre d'espèces, des groupes à peu près semblables qui persistent après le départ des petits et se réduisent alors à deux membres, un mâle et une femelle; et qu'avons-nous à y constater? — Tout simplement l'association de deux égoïsmes unissant leurs efforts, dans l'intérêt de leur conservation et de leurs plaisirs, pour assurer le succès de leurs ruses et déjouer celles de leurs ennemis. Une subordination peut s'y montrer sans préjudice pour l'intérêt commun, et le commandement appartient au plus fort ou au plus rusé des deux. Une telle association se rencontre fréquemment même dans l'espèce dont nous venons de décrire les caractères exceptionnels, et nous aurons à compléter notre tableau des tendances animales qui, dans cette espèce, sont particulières à chaque sexe, après que nous aurons étudié le surcroît d'énergie que l'état

de société peut donner à la force de *concentration*.

Nous avons auparavant à examiner le second mobile de l'animalité, c'est-à-dire la *crainte*.

CHAPITRE IV.

LA CRAINTE.

Nous avons déjà fait entendre que la crainte était non moins nécessaire que le plaisir pour assurer la conservation et déterminer l'activité de l'individu; et nous avons défini la crainte : le pressentiment de la douleur. Or, l'animal peut-il *pressentir* la douleur, s'il ne l'a pas antérieurement *sentie?* On conçoit qu'il le puisse, mais à une seule condition, c'est que ce pressentiment soit l'une des propriétés ou des prédispositions qui lui ont été transmises par ses ascendants avec la vie qui anime son mécanisme organique. Mais c'est seulement reculer la question; car, ne faut-il pas que ses ascendants aient eux-mêmes senti la douleur pour qu'ils aient pu lui transmettre le pressentiment qu'ils en ont acquis

— et, en ce qui concerne les générations futures, n'est-il pas évident que la prédisposition finirait par s'éteindre et que la transmission en deviendrait impossible, si l'expérience directe de la douleur, si bénigne qu'elle soit, n'était pas renouvelable par chaque génération? — La conclusion rigoureuse, c'est que *l'aptitude à la douleur*, étant destinée à entretenir dans chaque espèce la propagation du pressentiment nécessaire à la conservation individuelle, est, pour les espèces, ce que la crainte est pour l'individu, c'est-à-dire la condition *sine quâ non* de leur conservation.

Nous voici en possession de tous les traits fondamentaux et nécessaires du type animal, et nous pouvons maintenant lui donner sa formule définitive : ce type, dans son expression générale, est doué d'une égale aptitude au plaisir et à la douleur, et—pour fuir l'une et poursuivre l'autre—du pressentiment des deux, la crainte et le désir. Mais, d'un tel type, on conçoit qu'il puisse ressortir *deux conditions très-différentes* ou, pour mieux dire, inverses, si la totalité ou du moins la plus grande partie de l'existence individuelle est caractérisée, *d'un côté* : par le sentiment du bonheur, né de la possession du plaisir, et accompagné seulement de la crainte ou du pressentiment de la douleur; — *de l'autre* : par le senti-

ment du malheur, né de l'expérience directe de la souffrance, et accompagné seulement du désir ou *du pressentiment d'une condition meilleure.*

Ces deux aspects d'un même type sont précisément ceux qui semblent distinguer entre elles la généralité des espèces animales et la généralité de l'espèce humaine. — Ce qui achèverait de caractériser la différence, entre les deux conditions, ce serait que l'instant de la mort, au lieu d'être une rapide souffrance comme il l'est pour la plupart des animaux, pût devenir pour l'homme un plaisir. Mais rien ne nous indique jusqu'ici que cette différence puisse exister, et nous n'avons pas à en tenir compte dans le parallèle que nous allons établir, au point de vue de la douleur et de la crainte, entre la condition de l'homme et celle de l'animal.

Sur le point d'aborder le triste chapitre des douleurs humaines, —j'hésite; et cette partie de ma tâche me paraît presque inutile. De tous les sujets, n'est-ce pas le plus familier à tout homme avancé quelque peu dans la vie? s'il n'a pas lui-même payé son douloureux tribut, n'est-il pas entouré de voix gémissantes qui, de toutes parts, accusent la nature? Il est vrai que le plus souvent, si les générations remontaient à la cause de leurs maux, elles auraient à en demander compte aux excès de leurs

devancières; mais, en sont-elles moins misérables, et moins dignes de pitié? L'homme en sent-il moins la souffrance étreindre sa chair sous ses ongles cruels? Voilà donc ce qui nous aurait été donné à aimer de toutes les forces de notre être : un pauvre corps fragile, exposé à tous les dangers, soumis à toutes les influences malsaines, prêtant l'aveugle jeu de ses organes à l'élaboration des germes morbides non moins docilement qu'à celle des éléments de la santé! — un instinct sûr éloigne l'animal de ce qui pourrait porter le trouble dans son corps toujours sain; cette utile sauvegarde est aujourd'hui refusée à l'homme. — Il a dû conquérir péniblement (et avec quelle lenteur et quelles hésitations!) le savoir qui, dans son espèce, remplace si imparfaitement l'instinct. — Ce savoir précieux, cet art patient et chercheur, — dont les progrès modernes sont pourtant si décisifs qu'ils ne tendent à rien de moins qu'à supprimer la douleur (1), si la modération des générations futures lui vient en aide, — a-t-il pu jusqu'ici réussir à prévenir les maux qu'il cherche à soulager? — Interrogez ceux qui le pratiquent; ils vous diront ce que cette admirable machine, qu'aucune autre n'égale en beauté de formes, en

(1) Au moyen des agents anesthésiques entre autres.

sensibilité de tact et en facultés dominatrices et progressives, peut devenir encore aujourd'hui, dans les ardeurs de la fièvre, sous l'influence de désordres apparents ou cachés, et sous le souffle impur des fléaux destructeurs. Si elle y échappe, que trouve-t-elle le plus souvent hors du seuil funeste de la douleur? est-ce le plaisir? — non, c'est l'ordinaire privation de tout ce qui le procure :

En est-ce assez pour inspirer à l'homme le PRESSENTIMENT D'UNE CONDITION MEILLEURE ?

Le parallèle que j'ai entrepris pèche ici par le défaut du point de comparaison. A part les quelques animaux qu'il s'est soumis, et dont j'aurai à parler bientôt, l'homme n'a pas de rivaux sur le triste terrain de la douleur; rentrons donc sur le terrain commun, qui est celui de la *crainte*.

J'ai dit ailleurs que la crainte tenait, dans la vie de l'animal, une bien moindre place que le plaisir. La nature en effet aurait manqué son but, si elle avait à toute heure imposé aux créatures dont elle voulait le bonheur une contrainte qui l'aurait empoisonné. Aussi, — même sans excepter les terreurs que peut inspirer à une catégorie fort restreinte l'intervention destructive de l'homme que le progrès des mœurs adoucit, — vous ne

pourrez méconnaître, en soumettant la question à une sorte de calcul mathématique, que — le nombre des individus composant chaque espèce, la durée moyenne de leur vie, les moyens de défense qui leur sont donnés, la nature variable de leurs besoins et de leurs appétits, — tout cela paraît être équilibré dans la mesure convenable pour réduire le rôle que joue la crainte à celui d'un utile stimulant de l'activité de l'intelligence et du corps. Les dangers qui menacent un animal quelconque sont bornés, et il en est bien peu qu'il ne connaisse et ne puisse prévoir; il sait quels sont ses ennemis; il est spécialement pourvu de tout ce qui lui permet de leur échapper; et son propre instinct lui enseigne d'avance les ruses instinctives qui, chez d'autres, constituent les dangers généraux qu'il a à courir. D'ailleurs, — encore une fois, — comment l'instinct qui n'est qu'une prédisposition transmise pourrait-il se propager, si chaque génération ne se trouvait en face des causes de terreur qui entretiennent cet instinct, si chaque animal n'avait pas à développer, outre les ressources générales que l'instinct confère à son espèce, les ressources particulières qu'il trouve dans sa propre intelligence pour diversifier ses ruses défensives suivant les cas spéciaux et imprévus?

Plus on étudie l'ensemble et les détails du monde ani-

mal, moins on peut se lasser d'admirer son imposante et minutieuse harmonie. — Que l'on cherche à en construire imaginairement un autre; qu'on y introduise une modification quelconque; qu'on y supprime par exemple la mort violente, l'aptitude à la douleur, les effets de la crainte;... et rien ne reliera plus entre elles les innombrables parties de ce vaste ensemble, l'unité sera dissoute, l'édifice entier croulera.— Une seule espèce échappe aujourd'hui à cette harmonie, dont elle a pu faire partie intégrante, mais qui sans elle n'en serait pas moins complète; et pour que l'existence de cette espèce soit compréhensible, *ce n'est plus à ce plan qu'il faut la rattacher, c'est à un* PLAN SUPÉRIEUR.

Considérons encore l'homme aux premiers jours de notre période géologique. Tout ce qui lui est inconnu (1) lui paraît recéler un danger, dissimuler un piége... et que connaît-il dans ce monde nouveau? — rien, si ce n'est sa faiblesse et son impuissance. Il se voit entouré de forces

(1) Ceci a évidemment besoin, au point de vue intellectuel, des éclaircissements qui ne peuvent être donnés que dans la *troisième partie*. Mais, en traitant de la crainte, nous ne pouvons nous dispenser d'indiquer ici ses effets particuliers sur l'intelligence nouvellement émancipée.

terribles dont il n'aperçoit pas les moteurs. Chacun de ses pas est suspendu par l'appréhension du mystère. En même temps une transformation radicale, — déjà antérieurement ébauchée sans doute, et que nous aurons à étudier de plus près, — s'achève et le marque d'un sceau distinctif. *L'instinct*, qui jusque-là avait continué à servir de guide à son espèce bien plus encore que l'intelligence, lui fait presque absolument défaut... Il le cherche, et le sent se troubler et s'obscurcir dans ce milieu qui n'est plus en rapport avec les conditions de son être. En lui se rompt peu à peu la chaîne du passé ; la plus efficace sauvegarde de la sécurité animale lui échappe, une nouvelle carrière commence pour cette créature abandonnée : c'est celle de *l'intelligence enfin libre*, mais débutant par l'ignorance absolue, et par l'effroi de tout ce qu'elle ignore. Combien de temps, et sous combien de formes, le triste joug de la crainte va-t-il peser sur elle !

Il est vrai que tout d'abord se présente à l'homme une ressource mieux faite qu'aucune autre pour l'enhardir, et rendre à ses facultés un moins timide essor. Ses aînés sur la terre l'avaient déjà connue (1) et le sentiment même

(1) Ce qui en fait foi, c'est l'accumulation des armes antédiluviennes dans un même lieu.

de sa faiblesse devait de nouveau le pousser à y avoir recours. — Cette ressource n'étant pas particulière à son espèce demande à être exprimée en termes généraux, afin de donner lieu d'abord à l'examen de l'aptitude très-remarquable qui en résulte.

La mesure préservatrice la plus naturelle,—celle qu'un degré intellectuel même médiocre enseigne à quelques animaux qui se sentent individuellement impuissants à se soustraire aux dangers généraux qui menacent leur espèce,— est d'opposer à ces dangers la force du nombre, en réunissant et en combinant les efforts de la résistance. La nature peut-elle montrer plus clairement le soin qu'elle a pris de ne jamais laisser la crainte dépasser la mesure qui peut se concilier avec le bonheur de l'animal? — Là où l'individu ne trouve pas dans ses propres forces une garantie suffisante, le complément lui en est fourni par l'aide de ses semblables; en même temps, il est lui-même une unité dans le faisceau, il reçoit et il rend; c'est toujours, il est vrai, le souci exclusif des intérêts de sa personne qui dirige ses actes; mais, à son insu, cette direction fait ici converger les résultats de tous ces actes vers l'intérêt commun. — Il y a là sans doute un écueil latent pour l'égoïsme, et l'on pourrait d'avance affirmer qu'il en doit exister une moindre dose

dans les individus appartenant à de telles espèces; c'est ce qu'on peut y reconnaître en effet. Il faut remarquer que si, dans ce cas exceptionnel, la dose d'égoïsme est moindre, c'est que son indispensable office y est aussi légèrement amoindri. Le plan général, pour être un peu modifié dans ce cas, n'en subsiste pas moins dans toute la rigueur de ses combinaisons. Ne peut-on pas même concevoir, — disons-le en passant, — que, grâce à une communauté d'efforts assez harmonieusement dirigés pour garantir à l'intérêt individuel toute la sécurité dont il a besoin, l'égoïsme privé doive cesser d'être nécessaire, puisque son utilité décroît évidemment en raison de l'efficacité croissante des efforts communs qui tendent à y suppléer? Mais il est clair qu'il faudrait pour cela que cette communauté exerçât sur le milieu dans lequel elle fonctionne une souveraineté si indépendante et si absolue qu'elle pût s'en approprier toutes les forces, et s'étendre à tous les risques qu'une garantie collective a le pouvoir d'annuler.

Quoi qu'il en soit (car il ne convient pas de montrer trop clairement le but avant même d'avoir désigné sous son nom le point de départ), tout ce que je veux établir ici, c'est que le sentiment de la faiblesse relative a pour résultat de conférer à l'animal un nouvel instinct, celui

de la conservation par la réciprocité des services, c'est-à-dire *la sociabilité.*

Il est bien évident qu'aucune espèce ne devait céder plus docilement à cette tendance et user avec plus d'empressement de ce moyen de salut que l'espèce à laquelle la déchéance subite de ses forces et un degré déjà supérieur d'intelligence rendaient une telle ressource le plus manifestement utile. Je me bornerai ici à cette indication et je passerai tout de suite à l'une des conséquences de la sociabilité dont l'homme devait tirer plus tard, à l'égard de sa propre espèce et de quelques autres, un si important parti. — C'est, du reste, le seul trait qui manque encore à notre exposé des effets généraux de la *force de concentration* dans l'animalité ; ce qui suivra devra être plus spécialement relatif à l'homme.

La réunion des efforts implique le sacrifice, — raisonné ou non, — de l'indépendance individuelle, au moins en ce qui concerne le but particulier de ces efforts. Or comme, — à quelques exceptions près dont nous aurons bientôt à tirer de nouveaux enseignements, — le but unique que se proposent les animaux vivant en société ne cesse pas d'être la préservation de l'individu, l'effort est continu et doit nécessairement constituer l'habitude de la *non-indépendance.* Toute habitude

entretenue dans une espèce par la continuité du même phénomène se transmettant aux générations suivantes à l'état de prédisposition, — nous devons constater dans les individus appartenant aux espèces sociables une prédisposition, une aptitude spéciale, et nous l'y constatons en effet : c'est l'*aptitude à la domestication*, forme particulière de la dépendance.

Qu'un tel individu rencontre une protection plus ou moins puissante à l'abri de laquelle il puisse manger à son aise, il n'hésitera pas à céder aux appâts qui la lui font pressentir et à renoncer pour elle à l'existence, moins abondante en jouissances assurées, que lui donnent au dehors les conditions de sociabilité propres à son espèce. Il finira même par consentir à l'exécution de quelque tâche en rapport avec ses instincts, s'il voit ses essais toujours suivis d'une récompense. Le grossier rapprochement qui se produira dès lors dans son intelligence, — si elle est assez développée, — entre cette *cause* et cet *effet* pourra donner à son égoïsme des formes nouvelles. Il sera capable de devenir empressé et flatteur, il saura par quels services s'achètent les faveurs du maître, il sera hargneux pour tout autre, — caressant humble et soumis pour lui. Il ira jusqu'à s'en faire le lieutenant pour tenir en respect une domesticité infé-

rieure. — Que dis-je? il pourra pousser le calcul jusqu'à s'abstenir d'une tentante amorce pour conserver ses droits futurs à une bienveillance dont il connaît le prix. Enfin, peut-être en viendra-t-il à une dépendance si absolue et si exclusive, qu'il ne connaîtra plus de plaisirs que ceux que lui accorde quotidiennement la même main et que, le jour où cette main ne lui sera plus tendue, il ne saura rien accepter d'une autre.

La domesticité peut donc adoucir sensiblement la rudesse animale et mettre utilement à profit, en ce sens, la moindre dose d'égoïsme qui distingue les espèces sociables. — Mais il faut remarquer qu'elle tend toujours en définitive à tourner à l'avantage de l'égoïsme lui-même (et cela, qu'on ait soin d'y prendre garde, aussi bien chez celui qui exerce le pouvoir que chez celui qui s'y soumet), — car, si elle augmente la portée de l'intelligence en lui créant de nouvelles occasions de s'exercer et en introduisant en elle des calculs que la vie indépendante n'inspire pas, tout cela est bien évidemment du domaine de l'intérêt personnel. — Dans le cas que nous venons de décrire et où l'on est tenté de voir une sorte d'amour désintéressé pour un bienfaiteur, la docilité de l'animal ne procède que d'une personnalité mieux avisée qu'une autre, et détournée des voies ordi-

naires de l'égoïsme par l'appât de récompenses qui ne s'adressent pas toutes aux sens et déterminent des sensations d'un autre ordre. — C'est de là que vient l'illusion. — Lorsqu'on voit la nature animale présenter une apparente exception à la règle générale, on ne la reconnaît plus et on la croit modifiée, sans s'apercevoir que sa sphère intellectuelle est seule agrandie (1).

Que le maître soit impitoyable et cruel, qu'il dresse son fidèle serviteur à poursuivre ses vengeances sur ses ennemis et l'on verra ce même être dont on vient de louer la douceur pousser jusqu'au délire le goût du carnage et de l'extermination. Quelle excellente aubaine, en effet! — plus de contrainte, plus de pénible abstention; c'est la modération qui serait ici coupable; plus il y aura de sang versé, plus le maître sera charmé; c'est le sang de ses ennemis.

Que le maître soit absent et qu'il ait confié le bâton qui châtie à des ministres de sa volonté indulgents pour

---

(1) Rappelons ici ce que nous avions déjà pressentir (chapitre 1er de la première partie, page 11) : « Dans l'ordre immatériel comme dans l'ordre matériel, sur tous les confins qui séparent deux expressions — deux dégrés successifs — de l'être, les *limites* sont toujours très-difficiles à saisir. »

les fautes qui n'atteignent pas leur propre pouvoir, et n'exigeant, pour les absoudre, que l'humble attitude qui en implore le pardon; l'animal deviendra rampant et prendra tous les dehors du coupable contrit et corrigé; mais à peine le pardon obtenu, il se hâtera de se mettre dans le cas d'avoir à en obtenir un autre.

On voit que c'est toujours la *récompense* ou le *châtiment* qui produit l'effet désiré sur l'animal en qui la sociabilité propre à son espèce a mis le germe de la domesticité. Ce ne peut être en effet que par deux côtés que la nature animale se montre accessible; autant elle a de mobiles, autant la domestication peut employer de procédés généraux; quand celle-ci *n'adoucit ou n'énerve pas par le plaisir, elle dompte ou stupéfie par la crainte.* Aux rares exceptions près dont nous venons de présenter les principaux résultats, ce dernier procédé—*la crainte*—est celui auquel elle a généralement recours, à moins que l'animal ne soit si dépourvu d'intelligence et de forces utilisables que sa fonction domestique se borne à se laisser engraisser. — Mais, dès qu'il s'agit d'imposer à un serviteur un emploi étranger à ses tendances et à ses instincts,—comme son intelligence incapable d'en pénétrer le sens n'a pas à y intervenir, — la domestication doit plutôt se proposer d'éteindre que de développer cette

intelligence, afin de l'amener à ne plus comprendre autre chose que les avantages de l'obéissance passive. — Une fois ce résultat atteint, la menace du châtiment est à peine nécessaire pour le ramener à ses exercices et à ses pratiques quotidiennes qu'il accomplit machinalement et sans zèle, mais avec la perspective agréable de la pâture qui l'attend, et cette vague consolation pour l'égoïsme inerte qui lui reste, que la stricte exécution de sa tâche l'exempte de tout autre souci.

Le tableau que je viens de présenter sous deux points de vue différents me dispense de tout détail particulier à l'égard de *la domestication exercée par l'homme sur l'homme*, puisque bien évidemment je n'aurais qu'à reproduire *les mêmes faits*, à montrer, sans y rien changer, *les mêmes procédés et les mêmes résultats* (1). — En ce qui concerne les espèces animales, il me reste seulement à dire que, pour la plupart de celles qui sont depuis longtemps soumises, ce n'est plus, à proprement parler, une simple aptitude qui se transmet avec la vie, — c'est comme un sceau de dégradation mentale qui plus tard se traduit par une habituelle somnolence voisine de

(1) J'engage le lecteur à relire les pages qui précèdent, en en appliquant le sens à l'homme.

l'insensibilité, et qui a ce précieux avantage qu'elle laisse à peine subsister chez ces espèces la propriété de sentir les maux exceptionnels qui incombent à leur condition d'ailleurs si insouciante et si heureuse, et le coup rapide qui y détermine la mort.

J'ai déjà dit que la mort ne pouvait être considérée comme un mal pour la brute qui la reçoit violente et prompte. La mort n'est un mal, et un mal affreux, que pour celui qui peut la prévoir et la pressentir. — Qu'il vive à l'état sauvage ou domestique, l'animal ignore que sa vie finira ; il rencontre le cadavre de son frère, il le flaire, le croit endormi, et passe sans plus s'en soucier. L'espoir illimité du plaisir ne cesse pour lui qu'au moment qui met à sa vie un terme inattendu. — Hélas ! c'est là le trait le plus douloureux de la triste condition humaine : *l'homme seul prévoit sa mort.* Insouciantes créatures, qui voyez en lui un ennemi ou un maître, vous ignorez à quel prix il achète cette souveraineté féconde en douleurs et en alarmes. Oui, qu'il use humblement ou tyranniquement de son empire ; qu'il sache vous emprunter le secret de votre bonheur, ou qu'il gémisse sous des maux que vous ne connaissez pas ; — il sait d'avance que ce bonheur finira, ou qu'il n'aura passé sur la terre que pour y souffrir.

Ainsi, à toutes les terreurs au travers desquelles l'homme dirige sa marche hésitante, il faut ajouter cette odieuse crainte de la mort qui, parmi les hôtes insouciants qui partagent son domaine, semble marquer son espèce d'un signe fatal. — Et, chose étrange! ce n'est pas seulement parmi ceux qui ont tout à perdre en perdant la vie que la prévision de la mort jette son obsédante inquiétude; si parfois au contraire un bras impatient hâte une mort trop lente à venir, c'est dans les rangs des heureux qu'on le voit se lever; car le poids de la vie, — nous l'avons dit ailleurs, — s'augmente souvent plus de l'abus que de la privation des plaisirs. — Voyez ce malheureux qu'un âpre labeur courbe incessamment vers la terre; sa vie tout entière est un continuel exercice de ses muscles; à peine ses forces d'enfant lui ont-elles permis de saisir un instrument de travail, il ne le quitte plus jusqu'à ce que la mort le fasse tomber de ses mains. Demandez à celui-là s'il tient à la vie, et il vous répondra avec un sourire où vous pourrez découvrir un espoir : « Mieux vaut souffrir que mourir. » — Ah! c'est que la vie est une si grande chose que, notre chair ne la sentît-elle que par les cuisants appels que la douleur fait à notre volonté impuissante, cette douleur elle-même paraît un bienfait quand on la compare aux affres pres-

senties de la mort. — Tout notre être, tout ce que nous avons de vivant en nous se révolte à la pensée qu'un instant suffit pour réduire tout cela à l'inerte insensibilité du sol que nous foulons. Quoi! de cette poitrine d'où s'échappe en triomphe ce mot « je vis, » il ne sortira bientôt pas même un souffle!... Je souffre, il est vrai, mais la douleur me dit que *je suis*, et quand ma chair ne me parlera pas, ne *serai-je* donc plus?

O nature! serait-ce donc là le dernier de tes longs enfantements? — Tu as lentement pétri de tes mains prévoyantes une admirable statue; tu as épuisé toutes les ressources de ton art pour lui donner, au dehors la beauté, au dedans les plus merveilleux ressorts de l'intelligence... puis tu lui aurais dit : « Garde-toi de croire à la durée de cette vie que je mets en toi; ce n'est qu'un prêt de quelques heures. Tu vas apparaître sur la terre parmi d'autres animaux moins parfaits et plus heureux; tu auras le temps toutefois d'aspirer à pleine poitrine le simple bonheur — par toi seul compris — d'être et de te dire que tu es; mais, sache que ta vie ne doit durer qu'un jour. Une nuit sans fin t'attend au bout de la journée. Que cette journée soit sereine et brillante, ou sombre et battue par l'orage; que tu regrettes de périr, ou que tu me reproches de t'avoir fait vivre... la terre qui

te met au jour ce matin s'ouvrira ce soir pour t'engloutir à jamais. »

Il serait juste, ô nature, que tu n'eusses pas accordé une plus longue durée de la vie à ceux qui, comme les animaux, devaient l'enfermer dans le cercle étroit de leur égoïsme; et le pressentiment de la mort devait suffire pour y joindre d'avance le châtiment, en y introduisant l'amertume.

Mais ceux dont la vie a été un sacrifice; ceux qui, pendant tout le temps qu'a duré leur séjour sur la terre, ont en quelque sorte tiré cette vie de leur corps pour la jeter en offrande à d'autres... ce corps la rappellera-t-il à lui, au moment de sa mort, pour l'y *anéantir?*

CHAPITRE V.

INFLUENCE DU MILIEU SOCIAL SUR LA FORCE DE CONCENTRATION.

Un seul intérêt a déterminé la formation primitive des sociétés animales que nous avons étudiées jusqu'ici, c'est celui de la conservation individuelle protégée par la réunion d'efforts égoïstes qui convergent, sans aucun mérite personnel, vers le but commun. — Mais certaines espèces, placées bien au-dessous de celles sur lesquelles s'est particulièrement fixée jusqu'à présent notre attention, nous montrent une organisation sociale beaucoup plus complexe, où nous sommes forcés de reconnaître la plupart des caractères de la société humaine, puisque nous y voyons des fonctions diverses et déterminées se répartir entre les individus. Et ce qu'il y a ici de remar-

quable et de contraire en apparence aux tendances de l'animalité, c'est que, dans les sociétés de ce genre, l'harmonie la plus parfaite ne cesse jamais de régler les rapports sociaux, sans que rien semble devoir retenir dans les fonctions inférieures les individus moins favorisés qui les exercent. — L'*ordre* si varié et si intéressant des *hyménoptères* présente de frappants exemples de semblables organisations.

On se tromperait fort si l'on croyait que ces étranges organisations résultent d'un instinct de sociabilité si bien fixé dans l'espèce qu'il peut se passer du plaisir individuel qui doit l'y entretenir, et que cet instinct suffit pour localiser les fonctions et substituer le dévouement aveugle au souci de l'intérêt personnel. Comment, d'ailleurs, comprendre une prédisposition native, une tendance nécessairement identique, se traduisant, parmi les membres d'une même génération, par des actes tout différents? Les procédés de la nature peuvent quelquefois être obscurs, mais ils ne sont jamais contradictoires, et pour se contenter d'une telle explication, il faut avoir bien peu pénétré dans les minutieux détails de son œuvre, avoir bien peu saisi l'art infaillible et simple qu'elle met à assurer l'exécution de ses desseins. — Là où elle crée l'inégalité des rangs sociaux, elle commence

par détruire, parmi les membres de la société qui doivent occuper tel ou tel rang, toute raison d'être pour la tendance égoïste qui pourrait leur en faire convoiter un autre. — Et comment s'y prend-elle ? — de la manière la plus simple : en réunissant sur la fonction que l'individu doit remplir tous les plaisirs qu'il peut connaître, c'est-à-dire en le rendant incapable de soupçonner même l'existence des jouissances particulières aux autres fonctions.

Croit-on, par exemple, que c'est par dévouement aux intérêts de leur république, ou en vertu de quelque automatisme collectif, que, parmi les industrieuses abeilles, les *cirières* se chargent spécialement de tout ce qui concerne la construction, et les *nourrices* de la friande éducation des larves? — Pense-t-on que les unes et les autres, par désintéressement instinctif, se privent de tout plaisir et de tout repos, au profit de leur reine et de ses rares adorateurs? — D'abord elles s'accordent un large butin personnel dans les sucs délicats qu'elles vont extraire du sein des fleurs; puis, il n'est pas douteux que les sécrétions et les excrétions qui en résultent, et dont la nature différente détermine les fonctions de chaque groupe, sont accompagnées dans chacun de ces groupes de jouissances individuelles d'un genre particu-

lier. — Quant aux pensées d'amour qui pourraient les distraire de leur tâche et les disposer à la jalousie, d'où leur viendraient-elles? — Toutes les ouvrières sont *neutres*. Cette absence de sexe supprime d'un seul coup tout entraînement individuel nuisible à la besogne générale. — Les soins maternels qu'une seule femelle féconde ne pourrait fournir à l'incapacité prolongée de ses vingt-cinq ou trente mille larves, deviennent l'attrayant travail d'un nombre presque égal d'ouvrières empressées à en jouir pour elles-mêmes. Et ce difficile problème, — qu'a-t-il fallu à la nature pour le résoudre? un simple arrêt dans le développement de l'animal.

Observe-t-on une fourmilière? — c'est encore le même prócédé, la même suppression du siége de certains plaisirs, la même appropriation des autres aux fonctions sociales, le même niveau d'heureuse et active égalité au-dessous du trône, — avec des nuances et des complications diverses suivant les différentes *variétés*. Quelquefois, dans la même patrie, des monarchies fédératives vivent unies sans luttes et sans confusion; et quelquefois aussi, — comme si la nature avait voulu offrir à l'attention des sociétés humaines l'ordre social sous toutes les formes de gouvernement, — des oligarchies à esclaves présentent le spectacle d'un bonheur égal en haut et en

bas. Certaines variétés de fourmis, dont la conformation ne se prête pas sans doute aux charmes ordinaires de l'éducation, se réunissent en groupes nombreux pour aller ravir ses œufs à quelque communauté d'une autre variété; — les voleuses apportent ces œufs auprès des leurs; les volées alarmées accourent, et bientôt, heureuses de multiplier leurs plaisirs en agrandissant la tâche qui les leur procure, elles confondent dans la même sollicitude la progéniture de leur tribu et celle de la tribu paresseuse.

Dans la société humaine, rien de semblable. Tous les hommes apportent en naissant les mêmes besoins, les mêmes goûts, la même avidité pour les mêmes plaisirs, et jusqu'ici la terre est loin de prodiguer à tous ces appétits en lutte les satisfactions qui les apaiseraient. — Un tel rapprochement est bien fait pour montrer combien est profonde l'illusion des rêveurs généreux ou naïfs qui, dans leurs utopies de bonheur terrestre, ont abouti, sans s'en douter peut-être, à proposer à l'humanité l'irréalisable copie des sociétés d'insectes, — oubliant qu'ils n'avaient pas, comme la nature (1), le pouvoir de suppri-

(1) Nous avons vu aussi (page 78) que, lorsque l'animal, sous sa dernière forme, n'avait à s'occuper que de sa reproduction, il ne possédait ni l'appareil digestif, ni, par conséquent, le *sens du goût*.

mer les passions en supprimant leur siége. *A ne prendre que la nature animale de l'homme*, tout projet d'harmonisation des forces sociales est donc fatalement frappé d'impuissance par l'homogénéité même de ces forces et l'impossibilité d'en condamner quelques-unes à l'inaction au profit de celles qui resteraient seules en œuvre. Aussi, ne peut-on méconnaître une logique irréfutable chez ceux qui, se bornant à ce point de vue et las de chercher une solution impossible, ont fini par conclure que l'état social n'était pas fait pour l'homme et que l'état sauvage lui convenait mieux. Mais, il en est de la vie de la société comme de celle de l'individu; une force de cohésion invincible empêche le corps social de se décomposer, de briser les liens qui en font un être collectif, quelque douloureux que soient parfois ces liens; de même qu'un invincible amour de la vie retient le bras du malheureux accablé de misères qui, d'un seul mouvement, pourrait y mettre fin. — L'homme a manifestement besoin de la société de ses semblables, ne fût-ce, quand il les maudit, que pour être sûr qu'il est entendu d'eux. C'est que, parmi tous les plaisirs que l'on est libre de goûter ou dont on ne perd jamais l'espérance, les plus appréciés sont sans contredit ceux qui ont pour témoins les autres hommes; et notre nature

animale a su tirer de cet attrait inhérent à l'état social une très-grande diversité de jouissances, mais elle s'est imposé par contre une non moins grande diversité de douleurs.

Il ne s'agit plus ici des plaisirs auxquels le corps est directement intéressé par les sensuelles et voluptueuses impressions qu'en ressent sa chair, — non pas que de ceux-ci l'homme fasse jamais aisément le sacrifice, — mais certains appétits développés par l'état social acquièrent le plus souvent une telle exigence qu'ils deviennent tout à fait dominants et qu'il faut bien alors, quelque importuné qu'on soit par les appels des sens, que ceux-ci finissent par céder le pas. Aussi tout égoïsme bien entendu n'hésite pas à se préoccuper beaucoup moins des besoins isolés et des réclamations secrètes du corps que de la figure qu'il fait dans le monde. A ce nouveau point de vue, le corps proprement dit, bien que restant toujours le siége intime de l'individualité, disparaît quelquefois pour faire place à une sorte d'effigie plus apparente et souvent inexacte qu'on nomme le *personnage*. Mirer l'éclat de ce personnage dans les yeux éblouis des autres hommes, — telle est la jouissance suprême de l'égoïsme. Nous avons vu le germe inné de cette jouissance dans le plaisir instinctif qu'éprouve l'idiot, —

homme encore malgré son abaissement, — à se voir revêtu de couleurs brillantes.

Un tel phénomène est inévitable, et la raison en est simple. Ce n'est là que l'un des effets que doit nécessairement produire *la force de concentration* agissant dans un milieu quelconque et attirant *de la circonférence vers le centre sensible tout ce qui le flatte et lui plaît.* On conçoit que la sphère ainsi agrandie de cette force doive donner lieu à deux ordres de sensations exactement inverses, dont l'intensité s'accroît en raison du rayon de cette sphère, —sensations d'autant plus douces que l'attraction réussit mieux à produire son effet, et d'autant plus pénibles et amères que l'attraction est plus combattue ou paralysée par d'autres centres attractifs.

On pressent peut-être que ces mêmes sphères sociales dont le rayon peut indéfiniment grandir jusqu'à ce que la dernière embrasse l'humanité tout entière, ces limites de l'attraction entre lesquelles nous ne voyons agir ici que la force dirigée de leur face intérieure à leur centre, — peuvent par un phénomène contraire fournir à ce même centre l'occasion de développer l'action d'une *force toute différente;* si bien qu'il en faudra conclure que le milieu social n'est pas moins favorable à l'une qu'à l'autre

de ces deux forces. — Ce simple aperçu doit suffire pour éviter tout malentendu dans l'exposé rapide des vices sociaux qui va suivre, et pour scinder nettement notre sujet. Nous n'avons à examiner pour le moment que les cas où l'intelligenee de l'individu ne reconnaît d'autre règle que l'intérêt de cet individu. Si le même acte peut être déterminé chez un homme par l'intérêt personnel, chez un autre par un intérêt différent ;—si le même pouvoir peut donner pour but à celui qui le possède son propre avantage, ou l'avantage de ceux sur lesquels il l'exerce ; — si ce que conservent, regrettent, ou préparent les serviteurs d'un pouvoir présent, passé, ou futur, peut être, aux yeux des uns des faveurs pour eux-mêmes, aux yeux des autres un principe salutaire ;—en un mot, si la même position sociale est, pour tel individu, l'occasion de développer son égoïsme, pour tel autre l'occasion d'en triompher ; — c'est ce que nous n'avons pas à distinguer ici, car nous serions arrêté à chaque pas par quelque restriction à faire. Toute la question est de savoir, dans un cas particulier quelconque, si le phénomène que présente la personne humaine est bien *un phénomène d'attraction dont le centre unique est cette personne elle-même,* non moins affectée — mais d'une manière très-différente — par l'avortement que par la production de l'effet. De cette

façon, pas plus pour celui qui envisagera avec nous la question d'un point de vue général que pour celui qui voudrait la particulariser en se prenant lui-même pour sujet d'étude, il ne saurait y avoir d'ambiguïté possible.

. . . .

. . . .

. . . .

J'étais résolu à aborder de front tous les vices que l'état social favorise, tous les crimes que ces vices engendrent, et mon *criterium* devait m'être fort utile pour poursuivre l'égoïsme dans tous ses retranchements..... Hélas! j'ai commencé cette tâche trop facile; mais le succès, loin de m'encourager, me décourage et m'arrête en chemin. — Je me suis senti à l'aise et aiguillonné par une admiration croissante, tant que je n'ai étudié que les animaux sans en distinguer l'homme; car l'animal n'a pas de vices; il se borne à obéir à la nature qui a fait, de sa cruelle ardeur à s'assouvir et de sa lâche couardise devant un plus fort, les conditions mêmes d'un bonheur— *innocent puisqu'il est fatal*. Mais ce qui fait de l'homme un spectacle affligeant pour celui qui se donne la triste mission de dévoiler ses honteuses misères, c'est la comparaison sans cesse présente à l'esprit de l'investigateur,

entre l'humble degré vital auquel tant de malheureux abusés et coupables consentent à se réduire et l'ampleur de vie que dès ce monde ils seraient libres de donner à leur être. Tel est le sentiment douloureux qui me décide à supprimer tout entier le long acte d'accusation que j'aurais pu difficilement me résoudre à mener à sa fin (1). Assez d'autres d'ailleurs ont déjà présenté à la société humaine le fidèle reflet de ses petitesses, de ses laideurs et de ses hontes. — Chacun d'ordinaire y observe avec complaisance la dégradation de ses semblables, et n'y reconnaît pas la sienne. Je conserve néanmoins l'espoir que le nouveau point de vue que je propose pourra donner plus de clairvoyance à ceux qui consentiront à s'y placer; je ne prétends qu'à cela; et si j'y réussis, qu'importe que ce soit par moi ou par d'autres qu'ait été présenté le miroir accusateur devant lequel sera tentée l'épreuve? Quelques lignes me suffiront maintenant pour la préparer.

---

(1) Le sentiment que j'exprime ici,— c'est-à-dire, cette *pitié* profonde qui anime le moraliste à l'égard des malheureuses *victimes* du *vice et de l'erreur*,— est de ceux dont l'étude trouvera sa place dans la *quatrième partie;* et cette étude me donnera alors l'occasion de revenir sur les manifestations de la *force animale*, que je ne signale pas assez clairement dans ce chapitre.

Deux mots, gros tous les deux, l'un d'enflure malsaine l'autre d'âcre venin, peuvent servir à stigmatiser un degré quelconque de l'échelle des vices : *vanité,* pour qui regarde au-dessous de lui; *envie,* pour qui regarde au-dessus. C'est l'analogue exact de la hiérarchie où j'ai déjà échelonné, parmi les espèces animales, les diverses catégories de mangeurs; et les sentiments opposés que fait naître l'action—libre ou entravée—de la *force animale* s'y montrent avec autant d'évidence, plus d'intensité peut-être, et surtout plus de durée. Bien plus encore que l'échelle des espèces animales, celle où se superposent ainsi les nombreuses personnifications des vices humains présente des jouissances d'autant plus restreintes, et des rangs d'autant plus serrés, que les échelons sont placés à une moindre hauteur; car la vanité satisfaite gonfle bien moins de cœurs que l'envie impuissante n'en torture. La somme des douleurs que le milieu social inflige à l'égoïsme est donc incomparablement plus grande que celle des plaisirs qu'il lui peut donner; en sorte que *la société semble se liguer avec la nature* pour rendre plus inégal encore le partage des jouissances animales entre la brute et l'homme, et que tous les douloureux mécomptes de l'égoïsme lui viennent des entraves que l'une et l'autre opposent à la volonté de l'individu, quelques efforts qu'il

fasse pour augmenter en lui la puissance de cette *force de concentration* qui assure le bonheur de l'animal, et qui n'assure pas le sien.—Que l'évidence de cette double opposition ne détermine-t-elle d'aussi énergiques efforts à favoriser l'action d'une autre *force*, toute particulière à l'être humain, à laquelle la nature et la société, — bien loin d'y mettre obstacle,—peuvent prêter une aide d'autant plus puissante que la condition sociale de l'individu qui la possède est moins élevée ;—force féconde aussi en sentiments extrêmes, mais dont la volonté suffit pour adoucir les tourments, comme elle peut en accroître les délices !

CHAPITRE VI.

LE PÔLE ANIMAL DE L'HOMME.

J'ai hâte de quitter un terrain qui m'est devenu odieux depuis que je considère mon espèce misérablement obstinée à y disputer aux autres créatures le genre de bonheur qui n'est pas fait pour elle, et qu'elle y peut si difficilement trouver. Je m'y sens, du reste, trop disposé à m'affranchir de cette réserve si nécessaire aux démonstrations mathématiques, — de cette méthode mesurée et froide, attentive à éviter tout paralogisme et à se garantir des sentiments qui nuisent à la rigueur et à l'enchaînement des déductions. Mais avant d'abandonner ce sujet, je dois, — pour rentrer dans le domaine

de la mécanique, — signaler l'un des aimants entre lesquels oscille celui des deux éléments sociaux auquel ont été plus spécialement attribuées les fonctions intellectuelles dont l'étude suivra celle-ci.

Pour l'espèce humaine seule, la nature, abdiquant en apparence son pouvoir souverain, s'est bornée à distribuer entre les sexes les *tendances* qui devaient assurer l'exécution *d'une nouvelle loi*, — aux risques et périls de l'individu, à quelque sexe qu'il appartînt, qui ne s'en appliquerait pas le bénéfice. Mais trop souvent, en dépit de ces bienveillantes dispositions, le sexe, que des tendances plus énergiques entraînent vers une sphère supérieure à celle de l'animalité et auquel le doux empire qu'il exerce confère l'heureuse et noble fonction de *guide*, prend vicieusement à tâche d'outrer le genre de séductions le plus propre à le retenir lui-même, et l'autre sexe avec lui, sur l'ingrat terrain de jouissances — incontestablement animales,— quelles que soient les apparences qui lui en dissimulent le caractère. Cette déplorable anomalie, signe ordinaire des époques de transition ou de décadence, et dont notre temps et notre civilisation fournissent de si frappants exemples, m'amène à compléter l'esquisse des traits distinctifs qui donnent à chaque sexe sa physionomie particulière. J'ai déjà va-

guement ébauché cette esquisse (1), mais je ne pouvais l'achever avant d'avoir indiqué les modifications que le milieu social détermine et multiplie parmi les effets de la *force animale*. Je vais donc encore une fois parler son langage à l'égoïsme et lui signaler ses écueils.

Dans chaque espèce, l'individu ou plutôt la *personne* animale présente des traits généraux déterminés et identiques. — Sans faire exception à cette règle, l'espèce humaine manifeste beaucoup plus qu'aucune autre des variétés individuelles nombreuses et accentuées; et ce mot d'*égoïsme*, qui dans la langue paraît avoir une acception très-nette, s'applique au contraire à des faits très-différents entre eux. Car l'égoïsme est l'amour que l'individu porte à sa personne, et deux personnes caractérisées par des tendances diverses, par des goûts quelquefois opposés, ne peuvent évidemment pratiquer de la même manière l'amour que chacune d'elles ressent pour elle-même. — Rien n'est donc plus variable que l'égoïsme dans ses formes et ses déterminations, et l'on n'aura rien dit de précis en accusant sa présence dans un individu, tant qu'on n'en aura pas défini les exigences personnelles.

---

(1) Voyez pages 123 et suivantes.

C'est surtout entre les deux sexes que se montrent d'essentielles différences. Elles sont si tranchées que, sans tenir compte des nuances individuelles, on peut définir assez exactement tous les traits généraux qui distinguent l'égoïsme de l'*homme* de l'égoïsme de la *femme*. Ce qu'il importe d'abord de considérer pour arriver à la définition de ces deux types, ce sont les différences organiques. Nous en avons déjà signalé les conséquences générales, et il ne nous reste que peu de mots à en dire.

L'homme est fort; la femme est faible. — De cette première différence très-nettement caractérisée doivent naître inévitablement des tendances diverses; car nous avons vu que, l'instinct de sociabilité, le sacrifice de l'indépendance, l'aptitude à la domestication et une moindre dose d'égoïsme, toutes choses découlant les unes des autres, résultaient toutes en principe d'une condition première : le sentiment de la faiblesse relative. Donc, tout d'abord, à ne considérer les deux types qu'à ce point de vue, la personnalité doit tendre à s'effacer un peu plus dans le type féminin que dans l'autre; l'égoïsme de la femme est désarmé en un point qui l'expose à de fréquentes brèches et commence à altérer en elle les conditions normales du bonheur animal proprement

dit. — C'est à cette différence qu'il faut attribuer par contre la tendance manifeste de l'individu appartenant au sexe le plus fort à s'isoler dans le sentiment d'une supériorité qui assure mieux son indépendance et qui se traduit par un penchant farouche et antisocial à poursuivre, dans toutes les voies, un but tout personnel.

Mais nous avons vu aussi qu'une combustion organique plus énergique dispose l'homme adulte, beaucoup plus que la femme, à ressentir les ardents aiguillons de la chair, Ici, en fait de conditions égoïstes, la femme regagne l'avantage que sa faiblesse lui fait perdre d'un autre côté; sa personnalité est beaucoup mieux protégée en ce point que celle de l'homme, et comme chez celui-ci ce point est éminemment vulnérable, comme l'homme est encore plus entraîné vers la femme par l'amour du plaisir que la femme n'est entraînée vers l'homme par le besoin qu'elle a de son aide, on pourrait dire que l'égoïsme, — bien qu'encore retenu ici dans la sphère animale par son caractère charnel, — est en somme moins accentué dans le type qui subit à l'égard de l'autre le plus puissant entraînement.—Et ce qui semble, par contre encore, donner à cette assertion une confirmation frappante, c'est l'emportement que, dans tous les états sociaux, depuis le plus sauvage jusqu'aux plus civi-

lisés, la femme met à satisfaire son goût effréné pour les étroites, mesquines et toutes personnelles jouissances de ce genre d'égoïsme que l'on nomme la *vanité*.

Mais, par un autre côté de son être, la femme voit son égoïsme exposé sans défense aux atteintes que la nature a tout particulièrement dirigées contre son sexe. Cet écueil redoutable qui, après avoir menacé de mettre en pièces le dernier rempart du *moi* animal, lui permet rarement, dans l'espèce humaine, de réparer son désastre, mais le *transforme* en lui révélant un bonheur nouveau, — nous l'avons vu, — c'est la *maternité*.

Il ne faut donc pas hésiter à conclure ceci : que, — la condition faite par la nature aux deux sexes, dans l'espèce la plus sociable de toutes, exposant l'égoïsme de la femme beaucoup plus encore que celui de l'homme aux atteintes du dehors, — *la femme est de tous les êtres celui dont la vie animale est normalement la plus incomplète*.

Toutefois, n'oublions pas une restriction importante : que la femme ne soit pas mère, ou que son égoïsme ait résisté à l'effet dissolvant de la maternité, et alors il n'y a plus de raison pour qu'elle ne conserve pas sur l'homme tout l'avantage, toute la supériorité animale que lui confère une personnalité mieux protégée.

Certaines femmes le comprennent bien, et en cela elles montrent la connaissance instinctive qu'elles possèdent des conditions sur lesquelles la nature a fondé le bonheur de la brute. — Ces femmes, que les civilisations avides de jouissances aiguës élèvent quelquefois à une position brillante, savent combien il est essentiel, dans l'intérêt des autres plaisirs, de supprimer le plaisir d'être mère. Qu'importe, à leurs yeux, qu'un tel sacrifice dont elles se condamnent à ignorer le prix, les classe, dans l'échelle même des plaisirs, au-dessous de la femelle? — Nous venons d'indiquer le terrain beaucoup plus solide sur lequel, à l'égard des autres créatures de leur sexe, elles rachètent largement cette infériorité; il est facile de voir, en effet, que par ce sacrifice elles placent leur égoïsme dans la position la plus inattaquable et assurent à leur personne une supériorité animale capable de défier toute comparaison. — L'être qu'il faut plaindre alors, c'est l'homme que la violence de ses désirs, ou je ne sais quelle stupide vanité, met sous le joug de telles femmes, car la partie cesse évidemment d'être égale (1).

---

(1) Il est clair que je ne parle pas des cas où une promiscuité avouée supprime tout lien particulier, rend à l'homme son indépen-

Les jouissances sur lesquelles la femme concentre alors toute la puissance de sa volonté n'ont plus rien qui l'expose à d'intempestifs entraînements. A peine a-t-elle besoin d'aller au-devant d'une aide qui s'empresse de la prévenir. Elle ne connaît plus aucune des nécessités de la vie, ses superfluités seules excitent ses convoitises aussitôt satisfaites que manifestées. Son existence doucement bercée entre les longs repos de la mollesse oisive et les recherches délicates de la sensualité, a pour s'accidenter les chatouillements sans cesse excités par une vanité vigilante. Une seule étude la tire de sa bestiale ignorance et captive toute son attention, c'est celle de l'arène, ouverte surtout à son sexe, où d'autres vanités, —souvent moins viles et plus dignes de pitié, — lui disputent l'inestimable prix du faux éclat, de la poussière et du bruit. Se voit-elle un instant distancée... il arrive parfois alors que la prudence lui échappe; de son char devenu trop modeste à ses yeux on voit tomber sur sa suite attentive un de ces sourires qui exercent sur l'or une

---

dance et l'affranchit des chagrins jaloux. La fidélité, au moins apparente, à un protecteur bien choisi, est d'une observation trop facile aux habiles calculatrices que j'ai en vue, pour qu'elles commettent aisément la faute de lui donner des rivaux au delà de la mesure destinée à tenir sa passion en éveil.

magnétique influence, et ce protée docile rehausse aussitôt, sous la forme désirée, l'éclat qu'une rivale avait menacé d'une éclipse. — Beaucoup se laissent absorber tout entières par cette exclusive sollicitude et voient un jour leur char de triomphe se heurter honteusement aux premières barrières de la vieillesse. Mais il en est d'autres mieux avisées qui savent quitter à temps le théâtre coûteux de leur succès ; plus que jamais alors elles s'appliquent à entretenir l'abondante source qui pourrait les prolonger encore ; mais elles ont soin d'en détourner les flots précieux dans de solides réservoirs qu'elles sont assurées de trouver pleins le jour où elles auront cessé d'être belles.

Certes, de tous les bonheurs que l'égoïsme caresse dans ses rêves, le plus piteux, semble-t-il, est celui que peut donner à un homme le plaisir vaniteux de se croire possesseur d'un de ces êtres insatiables et froids. C'est pourtant sur ce bonheur que la foule arrête des regards animés par l'envie... — Que son vœu se réalise ; qu'arrive enfin pour tous le règne, préparé avec tant de zèle, du métal dont se gorge le séduisant vampire qui vient d'être décrit... et rien n'empêchera l'espèce humaine de rentrer et de s'éteindre parmi les rangs heureux de l'animalité.

TROISIÈME PARTIE

LE MÉCANISME INTELLECTUEL

Le mécanisme matériel, que nous avons étudié dans la *première partie* de ce livre, nous a présenté trois caractères principaux :—des prédispositions matérielles contenues en puissance dans un germe qui résume les modifications successives que l'organisme a subies dans toute la série des ascendants directs dont ce germe est issu ;—l'absorption de substances alimentaires destinées à développer les organes et à entretenir leurs fonctions ;—et enfin un ensemble dont la forme générale reste fixe malgré la mobilité des éléments matériels qui concourent à sa vie.

Le mécanisme immatériel que nous allons étudier à tous ses degrés, dans le règne animal, nous présentera

trois caractères généraux exactement analogues à ceux que nous venons de rappeler :—un germe immatériel, dernier terme des modifications que l'aspect immatériel de la vie a subies dans toute la série des ascendants;—l'absorption d'impressions servant au développement de ce germe et à l'entretien des fonctions intellectuelles; —et enfin une sorte de forme permanente conservée à l'ensemble du mécanisme, malgré la mobilité des impressions qui s'y succèdent et le mettent en activité.

Nous montrerons ainsi qu'en tout animal l'intelligence est, comme l'organisme, un laboratoire muni d'avance d'éléments prêts à entrer en combinaison avec les éléments nouveaux qui lui viennent du dedans ou du dehors. Avant de s'introduire dans ce laboratoire, les éléments destinés à y subir des transformations diverses ne sont que des images, des impressions, des désirs ou des craintes; à peine admis par l'intelligence, ils deviennent des *idées*, et, de la combinaison de ces idées entre elles ou avec les emprunts faits au fonds inné ou acquis, naissent des idées nouvelles.

Il importe d'observer que, pour ce mécanisme comme pour l'autre, le mouvement facultatif est, suivant les espèces et les individus, contenu dans des limites très-diverses. Aussi, est-ce sur la proportion relative des *pro-*

priétés et des *facultés*, dans les fonctions immatérielles de l'être, que l'étude comparative des espèces animales se fonde pour établir entre elles une hiérarchie des intelligences. On donne alors le nom d'*instinct* à la propriété aveugle et en quelque sorte passive qui n'est que le développement fatal, dans des circonstances normales, des prédispositions innées; et l'on réserve le nom d'*intelligence* pour les facultés que fait naître et qu'accroît plus ou moins, chez tout animal, une modification introduite dans les habitudes individuelles par une anomalie suffisamment prolongée ou par l'*éducation*.

Partout où il y a *intelligence* proprement dite, sa principale opération consiste à peser, en quelque sorte, les idées dans les balances plus ou moins exactes qu'elle possède, opération qui détermine une inclinaison de tel ou tel côté, et à sa suite la production plus ou moins immédiate d'un acte quelconque. Avant cette opération, et suivant le plus ou moins haut degré de perfection de son mécanisme, l'intelligence a pu multiplier ses essais de combinaison; elle a pu varier les composants, augmenter ou diminuer leur nombre et leurs proportions, et en former—comme le fait l'organisme dans ses opérations chimiques—des composés qui semblent différer entièrement entre eux malgré l'identité originaire de leur com-

position.—C'est, dans l'ordre immatériel, la reproduction exacte des phénomènes que présentent les substances *isomères* et *homologues*.

La nature reproduit donc ici immatériellement avec une frappante exactitude les procédés élémentaires que nous l'avons vue jusqu'ici employer en tout appareil doué de vie : la *circulation*, la *combinaison*, la *transformation*, la *fixation*.

S'ensuivra-t-il que partout où nous aurons constaté la présence d'un tel appareil, nous devrons y reconnaître un être réel, un *individu* immatériel doué d'une vie propre, indépendante, durable après la dissolution du milieu matériel qui lui sert de support?—Assurément non; et la persistance d'une vie immatérielle qui n'a tiré son alimentation et sa raison d'être que des intérêts de la personne animale ne se comprendrait pas mieux que la persistance de la vie végétative de la plante, après qu'on a supprimé le milieu qui lui fournit son alimentation matérielle. Mais il peut se faire que ce mécanisme soit, dans certains cas, susceptible d'acquérir des intérêts particuliers, distincts de ceux de la personne animale, et isolés de cette personne par une intervention tout immatérielle de la volonté; alors apparaîtrait une individualité indépendante de son milieu et exactement analogue à

celle qui distingue l'organisme mobile de l'organisme attaché au sol.—L'étude qui va suivre laissera fréquemment pressentir que des cas de ce genre peuvent se présenter dans l'espèce humaine, et notre *dernière partie* sera consacrée à leur examen spécial.

Avant de procéder à la décomposition du mécanisme immatériel et au dénombrement de ses parties, nous avons à faire en quelque sorte sa *genèse,* comme nous l'avons faite pour le mécanisme organique. Mais ici quelques mots nous suffiront.

Qu'on veuille donc bien revenir un instant avec moi sur le passé de notre globe, et chercher à se représenter — grandissant parallèlement, durant toute la série des périodes géologiques,—ces deux faits distincts : le développement organique et le développement intellectuel (1).— Les mêmes secousses et les mêmes repos de la nature déterminent et fixent, sur l'ensemble des êtres et dans le double sens du développement, des expressions diverses mais de plus en plus élevées du phénomène de la vie. Chaque nouvelle étape sépare de plus en plus, dans l'as-

(1) Afin que le lecteur puisse plus aisément saisir le sens de cette exposition rapide, je l'engage à se reporter au chapitre III de la *première partie*, et particulièrement aux pages 58, 59 et 60.

semblage particulier des deux éléments qui constituent chaque type animal, les fonctions immatérielles des fonctions matérielles; chaque période géologique dessine ainsi avec une netteté croissante les deux mécanismes, obligeant l'un,—l'intelligence,—à modifier son activité, et, par conséquent, à accroître sa portée, sa puissance et ses ressources, en face des difficultés créées pour l'autre par un nouvel ensemble de conditions physiques et chimiques et de relations entre les êtres (1).—Parmi les groupes dont la réunion forme des catégories soumises aux mêmes modifications par des caractères communs, des différences se produisent en raison des déchéances relatives et diverses que subit l'organisme de chacun d'eux, et que l'intelligence doit atténuer en diversifiant les fonctions équivalentes qu'elle y substitue. —C'est ainsi que les rangs organiques et intellectuels s'intervertissent, et que les hiérarchies se renversent.—Dans chaque *embranchement*, dans chaque *classe*, dans chaque *ordre*, dans chaque *genre*, toute révolution nouvelle amène un patriciat nouveau; enfin, de la dernière de ces révolutions du globe surgit tout à coup une intelligence longtemps confondue parmi les plus humbles,

(1) Voir page 18.

et destinée non-seulement à asseoir sa domination sur la terre entière, mais à ne pas se contenter de la noble activité qu'elle y peut déployer, et à se donner, par la nature même de cette activité, le pouvoir de la transporter sur un plus haut théâtre.

Cette transition intellectuelle, qui a donné naissance au *règne humain*, ne saurait être décrite avant la description, en termes généraux, du mécanisme qu'elle a modifié. Nous adoptons franchement ce parti, sans trop nous soucier des empiètements et des redites auxquels il nous exposera, parce qu'il nous permettra ensuite de poursuivre sans interruption l'étude du développement humain, depuis ses origines jusqu'à nos jours, et d'en formuler la *loi*.

CHAPITRE PREMIER

DÉFINITION ET DÉCOMPOSITION DU MÉCANISME.
SES CONDITIONS D'ÉQUILIBRE DANS L'HOMME.
DIFFÉRENTS ORDRES DE DIRECTION PROVIDENTIELLE.

Les sources principales auxquelles l'intelligence s'alimente, souvent sans sa participation directe ou volontaire, sont ces appareils merveilleux que nous avons décrits, et par lesquels la vie individuelle est mise en rapport avec le monde extérieur; ce sont les *sens*. Chacun d'eux a pour ainsi dire deux faces : l'une—tournée vers le dehors—qui reçoit des impressions, l'autre—tournée vers le siége intellectuel—qui transmet à celui-ci ces impressions sous forme d'idées. Parmi ces sens, il en est qui constituent, pour l'être qui en est doué, une sorte d'*ubiquité* dans l'espace : l'individu est présent à la fois

sur toute l'étendue que sa vue peut embrasser; l'ouïe transporte aussi en quelque sorte la personne sur tous les points d'où partent les bruits qu'elle perçoit; il en est de même, mais avec une bien moindre portée, pour l'odorat. De plus, ces mêmes sens établissent une sorte d'*identité d'être* passagère entre un plus ou moins grand nombre d'individus par l'identité de leurs perceptions. On conçoit que cette identification est d'autant mieux caractérisée que l'intérêt excité par une perception sensoriale est plus dépendant du sens qui reçoit l'impression, et moins en rapport avec les sensations animales de l'individu. L'intérêt de la conservation individuelle est le seul auquel se rattache cette identification pour les animaux réunis en troupe; elle peut avoir un tout autre caractère pour les hommes dont tous les regards se portent à la fois sur le même spectacle, dont toutes les oreilles écoutent la même parole ou sont frappées par la même harmonie; si l'impression est puissante et dégagée de tout appel fait à d'autres sensations personnelles, les individualités isolées peuvent en quelque sorte disparaître, tant chacune d'elle est peu en cause, et faire place à un *être collectif absorbé par une seule sensation.*—Les impressions produites par les saveurs sont, au contraire, toutes locales, toutes individuelles; elles ne donnent à l'être

ni extension au dehors, ni moyens de se confondre avec d'autres. Celles qui résultent du rapprochement des sexes, pour être moins personnelles,—en raison de ce rapprochement même,—n'en sont pas mains isolées et limitées. Aussi peut-on donner le nom de *sens égoïstes* à ceux-ci ; tandis que l'ouïe et la vue méritent éminemment le nom de *sens désintéressés* et *sympathiques*. — Nous n'avons sans doute pas besoin d'insister sur ce point pour faire entendre que, de la subordination des uns ou de celle des autres doivent résulter deux directions,—deux courants d'idées entièrement opposées : l'un des courants est tout extérieur, l'autre tout au dedans de la personne animale ; celui-ci n'a que la matière pour raison d'être, pour siége et pour limite ; le premier n'en est dépendant que par le siége insensible de la perception. Il est évident que l'un de ces deux courants s'établit d'autant plus aisément que la volonté intervient avec plus d'énergie et d'efficacité dans l'exercice des appareils sensoriaux, et qu'elle rapproche ou éloigne davantage les sens désintéressés et sympathiques de ce qui excite les sensations des autres, ou qu'elle les tient plus loin ou plus près de ce qui peut exciter les sensations immatérielles dont ils sont eux-mêmes l'occasion.

Par les impressions qu'elle perçoit à l'aide de certains

sens, l'intelligence jouit donc de la propriété et de la faculté de se prolonger dans l'espace. — Par deux de ses rouages propres qui n'ont plus rien de matériel, quoique l'état normal ou anormal de l'organe cérébral exerce sur eux une influence réelle, elle possède en outre deux moyens de se prolonger dans le temps,—en arrière seulement par l'un, qui est la *mémoire*, et dans tous les sens à la fois par l'autre, qui est l'*imagination*.

La *mémoire* est le dépôt où se conservent les idées, c'est elle qui, — si je puis dire, — donne à l'intelligence sa forme, son volume, son tissu; on conçoit qu'elle doive constituer à l'être immatériel une individualité d'autant plus nette que sa substance est plus étrangère aux impressions fournies par la personne animale; car c'est elle qui tient à la disposition des rouages actifs de l'intelligence les idées déjà fixées que ceux-ci ont besoin de rendre à la circulation, ou de combiner avec d'autres; et rien n'est plus propre à produire des différences essentielles dans les résultats de ces combinaisons que le caractère égoïste ou non des idées que la mémoire y ramène. — Chez l'individu, à quelque espèce qu'il appartienne, dont toutes les impressions passées ont été empruntées au corps proprement dit, c'est-à-dire aux seules sensations

de la chair, le dépôt qui les conserve est fort réduit, mais par cela même très-facile à explorer; et l'intelligence y trouve sans peine des idées clairement ordonnées, peu différentes les unes des autres, et qui, par conséquent, ne peuvent se prêter qu'à un petit nombre d'effets. C'est pour cela que chez tous les animaux, et en général chez tous les individus que dirigent seulement les impressions charnelles, l'opération intellectuelle est très-limitée, mais très-sûre. Elle n'admet que le degré de faillibilité que comporte une mémoire plus ou moins fidèle. Mais une telle mémoire, annexe nécessaire à la personne animale pour lui fournir le principe de déterminations auxquelles le corps seul est intéressé, — est évidemment impropre à toute autre destination.

L'*éducation*, dans toutes les espèces, a pour but de constituer à la mémoire du jeune être un premier fonds aisément assimilable à ses prédispositions innées, qu'il puisse accroître par lui-même, dès qu'il aura atteint l'âge de l'indépendance, et dans lequel il trouve alors tout préparés les éléments de la vie qui lui est propre. — De quelle nature est cette *vie?* — Quels sont ses intérêts? — Quelles ressources acquises peuvent favoriser son entretien et son développement? — et par conséquent quels sont les éléments dont il faut doter la mémoire, pour

qu'elle puisse, quand l'élève devenu indépendant les lui demandera, ne lui fournir que les principes les plus propres à incliner dans le sens prévu ses déterminations et ses actes? — Telles sont les questions que résout toute éducation instinctive, et que doit se poser toute éducation raisonnée. S'agit-il d'une vie qui doit finir avec le corps? Les idées dont il faut d'avance pourvoir l'intelligence doivent être toutes relatives à l'individu; car il importe avant tout que sa mémoire conserve et reproduise au besoin, dans tous les cas qui se présenteront plus tard, l'image des principaux moyens de préservation et de jouissance que les intérêts spéciaux du corps réclament dans chaque espèce : « Porter toujours et partout autour de soi des regards défiants; s'approprier tout ce qui peut procurer un plaisir, en tenant compte du danger que présente cette appropriation; écarter par la violence tout rival faible, se cacher et ruser devant un rival fort; défendre avec un soin farouche toute pâture acquise, en quelque abondance qu'elle soit; » voilà les idées que la bête introduit par ses exemples dans la mémoire de ses petits. Ce qu'elle leur montre, elle le doit à son expérience personnelle; et la mémoire du jeune être profite ainsi d'un passé limité à la génération qui le précède. Que lui faut-il de plus, pour savoir

embellir et défendre une vie toute semblable par ses accidents et sa durée à celle des parents qui la lui ont transmise? — Pour atteindre le même but, l'éducation humaine n'aurait rien à changer à ces préceptes et à ces exemples, si sa tâche n'était compliquée par la prévision des obstacles que, pour notre espèce seulement, la nature oppose à ce genre de bonheur. Que de complications plus grandes encore si, voulant mettre aussi l'élève en mesure de goûter les plaisirs particuliers que le milieu social peut procurer à son égoïsme, elle entreprend de munir d'avance sa mémoire de tous les moyens qu'il devra employer pour que sa personnalité triomphe des obstacles nouveaux que la société mettra sous ses pas!

Mais si, choisissant une autre voie pour assurer le bonheur, l'éducation se propose de fournir à la mémoire de l'élève des éléments propres à lui faire mener sur la terre une vie qui n'y doit pas finir, il est clair qu'elle aura d'autant plus de chances de succès que ses procédés seront plus opposés à ceux que nous venons de faire entrevoir. Il est bon d'observer d'abord que cette nouvelle tâche est singulièrement facilitée par un milieu social constitué de telle sorte que le travail individuel y garantit en général au corps ce qui est nécessaire à ses besoins, sans que l'intelligence ait à en faire sa préoccupation

exclusive et directe. Il importe seulement que les idées jetées dans la mémoire de l'enfant, loin de le détourner de ce travail, l'y disposent au contraire en se groupant avec ordre autour de l'idée principale qui doit favoriser ou déterminer en lui une aptitude particulière. A supposer que cette *vie*, dont il s'agit de mettre son intelligence à même de développer les germes, ait d'autant plus de persistance et de vigueur que la personnalité animale aura été plus effacée durant sa période terrestre, il en ressort clairement que les éléments les plus convenables à introduire dans la mémoire sont *les plus impersonnels*. Or, l'espèce humaine est la seule qui permette de déposer, dans la mémoire naissante dont l'éducation doit constituer le fonds, des éléments de ce genre. Dans cette espèce, ce n'est pas seulement de l'expérience d'une génération que la mémoire de l'élève peut recevoir les idées qui la forment et l'emplissent, c'est de l'expérience de toutes les générations qui l'ont précédé, en quelque temps et en quelque lieu qu'elles aient vécu ; elle peut s'approprier les résultats du travail de toutes les intelligences, et se faire à elle-même un trésor égal au trésor entier des connaissances humaines. Parmi cet amas d'idées combien en est-il qui aient un rapport direct avec la personne de l'élève ?—Aucune. Et comment ce riche dépôt dans lequel

il doit puiser les éléments de ses déterminations futures pourrait-il aisément se prêter à d'égoïstes combinaisons, si l'on a pris soin de développer en même temps en lui un *force* opposée à celle qui peut mettre toutes ses facultés au service exclusif de ses intérêts personnels? Les entraînements de l'égoïsme sont donc ainsi prévenus,—dans une mesure que le système adopté par l'éducation doit puissamment déterminer,—par la constitution même que cette éducation peut donner à l'être immatériel dont elle accroît la substance première. L'âge de l'indépendance arrivé pour l'élève, il y a lieu d'espérer qu'il ne voudra pas condamner à l'inutilité et au dépérissement cette précieuse partie de lui-même; qu'il trouvera des charmes à la cultiver et à l'accroître encore; qu'il craindra d'y introduire un élément *étranger* en en ouvrant l'accès à d'égoïstes impressions; qu'il se plaira surtout, en souvenir de ceux qui ont formé sa mémoire, à conserver intact le dépôt particulier d'impressions salutaires qui se nomme *reconnaissance*;—et comme dans ce cas, plus encore qu'en tout autre, l'objet qui provoquera le cours habituel de ses idées ne peut leur donner qu'une *direction extérieure*, aucun intermédiaire matériel, aucun obstacle personnel, en tout ce qui dépend de sa mémoire, n'en devra gêner la libre et saine circulation.

A ne considérer l'*imagination* qu'au point de vue des intérêts purement matériels, elle n'est à la rigueur qu'un double emploi,—soit que l'on compare ses attributions à celles des sens qu'elle remplace tous à la vérité, mais dont l'exercice spécial et direct se montre plus sûr et peut la rendre inutile, — soit qu'on doive la confondre avec la mémoire lorsqu'elle se borne à rappeler, au moyen d'images redevenues présentes, des impressions antérieurement ressenties par le corps. — Aussi, à moins d'un développement anormal dû à l'éducation donnée par l'homme, l'imagination proprement dite joue-t-elle un rôle presque nul chez l'animal. Elle ne place jamais devant sa vision intérieure que sa propre apparence savourant un plaisir ou menacée d'un danger, et entourée d'images représentant les circonstances qui ont amené l'un des deux ; une légère transposition parmi ces images, la substitution des circonstances qui ont accompagné un cas particulier à celles qui en ont accompagné un autre, — telles sont les seules ressources qui peuvent lui venir de son imagination ; il ne peut rien supposer, rien inventer au delà. En ce sens, l'imagination de l'homme égoïste l'emporte de beaucoup sur celle de l'animal ; et c'est ici surtout qu'il faut remarquer de quel énorme avantage il est pour lui, dans sa recherche ardente du

plaisir, de faire partie d'une espèce en qui des conditions toutes spéciales de libre mobilité ont accru, dans une si magnifique mesure, la portée de cette précieuse faculté de l'intelligence. Mais si, au lieu d'être réduit, comme l'animal, à la combinaison de circonstances appartenant toutes à son passé, l'égoïste est libre de se représenter des circonstances entièrement nouvelles figurant à ses yeux des plaisirs ou des dangers qui éveillent en lui des désirs et des craintes qu'il n'avait jamais ressentis, ces circonstances sont toujours groupées, dans l'image qui les reproduit, autour de ce centre unique qui lui est commun avec l'animal, à savoir — sa personne. Comme les circonstances qui peuvent intéresser cette personne présentent toujours, en raison de l'unité du but, un frappant caractère d'uniformité, on conçoit que les opérations égoïstes de l'imagination, si compliquées qu'elles soient, ne peuvent que ramener inévitablement *le même courant d'idées* aboutissant toujours au siége actuel et matériel de la vie, à quelque distance qu'on en transporte fictivement l'image.

Le rôle et la portée de l'imagination sont bien différents, si elle n'a pas à multiplier les faces de l'intérêt personnel. D'abord, en ce nouvel office, elle conquiert pleinement une haute valeur propre qui ne la condamne

plus à faire double emploi soit avec les sens, soit avec la mémoire; car elle se passe également de tout secours actuel et de tous souvenirs d'impressions étrangères à son immatérielle substance; elle peut donc, plus qu'aucun autre rouage, créer au mécanisme dont elle fait partie une activité indépendante de tout intermédiaire matériel. Elle remplace, avons-nous dit, tous les sens, et supprime, par conséquent, le dernier lien qui subordonnait les opérations de l'intelligence aux impressions perçues à l'aide d'un appareil spécial dépendant de l'organisme. Elle remplit à son gré les fonctions de la vue et de l'ouïe; par elle l'être immatériel transporte et fixe sa faculté de voir et d'entendre, — par delà les temps et les espaces, — sur l'image abstraite à laquelle elle sait donner une réalité fictive. Rien ne limite, rien ne contient cet élan de l'être; rien ne le ramène à son point de départ, s'il lui plaît de multiplier et de prolonger ses absences; il peut s'ébattre à l'aise dans le vaste domaine au sein duquel il porte avec lui la vague lumière qui lui suffit; et si, dans ce champ déjà exploré, l'éducation a placé pour la *mémoire* quelques jalons consacrés et solides, l'*imagination*, pour combler les vides, en plante hardiment de nouveaux. Elle fait pour l'avenir, avec une moindre autorité, mais non sans une utilité réelle,

ce que la mémoire fait pour le passé; elle complète à sa manière l'unité de temps concentrée dans le présent, c'est-à-dire l'ubiquité de l'être; elle présente au regard jeté parmi les siècles futurs une image moins nette, mais analogue à celle qui, pour le regard porté en arrière, prend le nom d'*histoire*. La mémoire livre à l'intelligence les faits réalisés, l'imagination en poursuit au loin les conséquences. C'est à cette condition seulement que l'espèce peut se montrer progressive. Si une audacieuse faculté ne prêtait à l'activité humaine des aspects nouveaux, sans se soucier toujours de leur impossibilité immédiate et pratique; si rien ne l'arrachait au réel pour la jeter dans l'inconnu, cette activité se verrait incessamment entravée par les bornes, — si lentes à s'écarter, — des connaissances acquises. Il ne saurait y avoir de progrès intellectuel si l'être n'était doué du pouvoir de dépasser, de précéder la connaissance dans toutes ses voies, de bâtir dans l'insaisissable, de créer hors de la matière les types que la matière devra réaliser.

Bien plus encore que les sens, l'imagination peut ouvrir à l'être immatériel les sources vives d'où s'échappent à flots les idées qui doivent alimenter et renouveler sa substance. Ne semble-t-il pas que, dans le mécanisme intellectuel, elle remplit exactement l'office capital qui,

dans le mécanisme organique, est attribué à la *respiration?*—Qu'il est rare et rapidement vicié l'élément qu'elle aspire, quand elle s'enferme sous cette cloche pneumatique dont la personne animale fixe autour d'elle les inextensibles parois! Qu'il est inépuisable et vivifiant, quand elle n'a que l'éternité et l'immensité pour limites!...

Ai-je besoin de montrer combien, sous l'influence d'une *force* capable de déterminer son essor, l'imagination,—de tous les attributs d'un être le plus actif et le plus vital,—doit puissamment contribuer à constituer à cet être une *vie* impatiente d'échapper à ces conditions matérielles qu'elle dédaigne dès qu'elles ne peuvent plus l'enchaîner?

Mais, en raison même de l'étendue de ses domaines,—en raison de la richesse du butin qu'elle peut saisir dans ce milieu inaccessible à la perception directe qui se nomme l'*idéal*, elle ne manquerait pas d'amener, au sein de la substance qu'elle alimente et renouvelle, une circulation fougueuse et désordonnée, si rien n'arrêtait au passage sa surabondante séve, si une autre propriété de l'intelligence ne lui faisait subir, avant de la fixer, d'utiles et indispensables transformations.

Voici le nœud vital, le *cœur*, si je puis dire, de l'être immatériel; c'est le *jugement*. C'est à cet arbitre souve-

rain que toutes les parties du mécanisme viennent, au moyen d'une première circulation, apporter leur tribut d'idées : les sens, leurs impressions mobiles ; la mémoire, les éléments détachés de sa substance ; l'imagination enfin, ses confuses aspirations. Parmi toutes ses idées, le jugement doit d'abord opérer un triage et un choix, écarter l'élément simple ou déjà composé qui lui paraît inutile ou funeste, admettre celui qu'il croit assimilable, puis tenter les combinaisons possibles, et en apprécier les effets ; mettre ensuite en circulation dans l'être intellectuel les idées transformées qui doivent y trouver place, puis enfin, par une opération distincte et qui suppose une impulsion, déterminer la *volonté* à s'exercer dans tel ou tel sens, à produire tel ou tel mouvement. — Les détails successifs de ce travail se nomment *raisonnements ;* leurs résultats acquis, irrévocablement fixés et convertis en une sorte de jurisprudence individuelle, se nomment la RAISON.

Plus les intérêts de l'être sont divers, plus l'opération que nous venons de décrire est complexe, non pas tant en raison du nombre des idées soumises à l'examen du jugement, que de la difficulté qu'il trouve à les approprier à chacun de ces intérêts.

Si un intérêt général et bien caractérisé domine tous

les autres, si le jugement ne *peut* ou ne *veut* consulter que celui-là, — il est clair que l'opération se simplifie extrêmement. Voyez l'animal; son jugement ne possède qu'une seule formule; car, toute idée ne peut avoir pour lui que deux aspects : elle ne représente jamais que les degrés différents du danger que son corps peut courir ou du plaisir qu'il peut goûter : comparer le danger au plaisir, le désavantage au profit, et se déterminer, dans tous les cas possibles, selon celui des deux qui l'emporte; telle est son inévitable conclusion. — Nous avons déjà eu l'occasion de faire entendre que l'homme qui consulte uniquement les sensations de sa chair ne peut exercer son jugement que de la même manière; la seule différence est dans le résuttat, que la condition humaine rend beaucoup plus incertain. — Mais ce n'est là, dans notre espèce, qu'un des côtés de l'égoïsme, et ses autres intérêts, — qu'il n'entend pas négliger, — peuvent le solliciter avec une non moins grande énergie. Auquel de ses deux plus puissants mobiles doit-il d'abord donner la préférence? Est-ce à la chair? est-ce à la vanité? Si c'est de ce dernier côté que penche la balance, lequel des moyens de se satisfaire est le plus sûr, le plus prompt, le plus brillant? — Mais ce n'est pas tout; et il faudrait parcourir toute la gamme des passions et des vices, et

mettre en leur présence les difficultés sans nombre auxquelles ils ont à se heurter, si l'on voulait se faire une idée exacte de l'habileté, de la souplesse, de la ténacité qu'il faut à l'égoïste pour se frayer son chemin; s'il y parvient, c'est assurément à la vigilance et à l'activité de son jugement qu'il le doit; mais quelle rude tâche il lui impose ! — Une considération d'un autre genre, mais qu'il peut être appelé à concilier avec les intérêts déjà si nombreux que nous venons d'indiquer, est de nature à introduire une complication bien plus grande encore dans ses opérations : l'égoïste peut croire à une autre vie pleine d'affreux châtiments ou de magnifiques récompenses, suivant la sentence portée par un autre *juge* que lui-même. — Comme le bonheur ne se présente pas à ses yeux sous d'autres traits que ceux qui, dans sa vie actuelle, ont pour lui tant de charmes, il désire avant tout prolonger cette vie le plus possible, et, s'il était consulté, il ne demanderait après elle que la pleine réalisation, dans un autre monde, des vœux qu'il a tant de peine à remplir dans celui-ci. Mais, ce qui le préoccupe encore plus que la récompense, c'est le châtiment, — dont il a peur, et qu'il a le plus grand intérêt à éviter. On lui indique des moyens précis, des pratiques déterminées à l'aide desquelles il pourra, non-seulement

désarmer les rigueurs qu'il redoute, mais s'assurer des faveurs qu'il ne peut apprécier. Ces moyens sont pénibles et ces pratiques fastidieuses, mais l'enjeu a tant de prix! C'est ce *moi*, c'est cette personne si chère, son constant souci, son idole unique. Ne doit-il pas sacrifier quelques-uns de ses intérêts, hélas! passagers, à ses intérêts éternels? — Et d'ailleurs combien d'ingénieux accommodements n'entrevoit-il pas! — C'est sur ce terrain hasardeux qu'il place l'arbitre de ses déterminations, — son jugement. Peut-être, à force de savoir-faire, parviendra-t-il à tenir la balance entre tant d'intérêts, et à les satisfaire tous dans une mesure qui paraîtra se concilier avec l'*intérêt posthume*. Mais son rôle est hérissé de difficultés, et chaque cas nouveau amène un nouveau calcul. — On donne souvent à cette attribution spéciale du jugement le beau nom de *conscience;* faut-il s'étonner qu'un si petit nombre connaisse le repos?

Il est un moyen plus simple de satisfaire la véritable et noble conscience. Il consiste : à repousser fièrement toute considération relative à des châtiments et à des récompenses; à se représenter la vie de l'animal (auquel seul convient une telle discipline) comme le type exact de tout ce que la recherche du bonheur humain doit éviter, pour atteindre dignement son but; et enfin à impo-

ser pour règle suprême à son jugement cette simple formule d'hygiène appliquée à la *vie immatérielle* de l'être : « On affaiblit cette *vie* et on limite sa durée à celle du corps, quand on l'enferme dans le cercle des intérêts de la personne animale ;—on donne à cette vie la vigueur et l'individualité, pendant et après son union avec le corps, quand on consent à placer hors de ce cercle étroit son habituelle activité. »

Pour que le jugement devienne apte à se conformer à cette loi qu'il ne peut s'imposer à lui-même, il faut évidemment qu'il obéisse à l'impulsion donnée par une *force* inhérente à l'être, et que nous n'avons pas encore définie. L'étude de cette force nous montrera à combien de genres de vie, divers d'apparence et d'ampleur, correspond, avec une égale efficacité, ce vivifiant accroissement des dimensions de l'être immatériel.

Ainsi,—c'est ce qu'il importe ici de remarquer,—*par l'avénement, au-dessus des autres intérêts, d'un intérêt général qui se les subordonne tous,* le jugement de l'homme peut se trouver placé dans une situation inverse, mais exactement analogue à celle qui rend si faciles les opérations intellectuelles de l'animal. Toute conciliation impossible entre des intérêts contradictoires est d'avance

rejetée; car il n'y a pas d'accommodement à tenter avec ce *juge* dont l'unique tribunal est la conscience individuelle; sa sentence de vie ou de mort peut être longtemps différée; il importe même qu'elle reste douteuse, tant que dure le corps, afin que de cette incertitude naisse une constante et salutaire excitation au mieux; mais la mort du corps la rend définitive et sans appel, et ceux-là seuls la connaissent qui ont su faire de leur *liberté* l'instrument de leur salut.

Combien, en effet,— si l'on suppose accomplie la soumission du jugement humain à cette loi si simple dont les plus naïves et les plus hautes intelligences peuvent également comprendre le sens et apprécier la valeur,— se trouve amplifié et transformé l'exercice de ce complément de l'être, condition nécessaire de son unité, de son énergie vitale et de son indépendance : la VOLONTÉ!—Elle n'est plus astreinte à transmettre des ordres qui, ne concernant que la personne animale, devaient avoir recours à l'intermédiaire d'une *innervation* matérielle. C'est maintenant la substance même du mécanisme intellectuel qu'elle pénètre dans ses plus intimes profondeurs pour y porter partout le mouvement, le lien, la saine identité; elle régit à la fois tous ses rouages; elle établit dans leurs fonctions la régularité et l'harmonie; elle achève et con-

sacre, en un mot, par l'activité solidaire qu'elle crée, la parfaite intégrité, l'indépendance absolue de la vie immatérielle. — Contentons-nous ici de cette simple indication.

Il est rare que le mécanisme que nous venons de décrire fonctionne avec la régularité normale que nous avons supposée. De même que dans le mécanisme organique, il s'y manifeste de fréquents *désordres ;* mais, de même aussi, la vitalité n'en est pas pour cela essentiellement atteinte, s'il ne s'y mêle pas un principe destructeur de son homogénéité, qui en isole les parties et les empêche de former un appareil vital indépendant et complet ; et nous avons vu que l'égoïsme seul pouvait amener cette dissolution de l'être immatériel. Or, l'égoïsme peut n'avoir aucune part directe aux désordres dont nous voulons parler. Il faut observer seulement que, comme ils affaiblissent toujours l'intelligence en quelque point essentiel, ils doivent nécessairement diminuer la résistance qu'elle peut opposer aux entraînements de la *force animale.* Ces désordres naissent en général d'un défaut d'*équilibre* ou d'harmonie entre les différents rouages, soit par l'inertie ou le peu d'activité de quelques-uns d'entre eux, soit par la substitution de l'un dans les fonc-

tions qu'un autre peut seul régulièrement remplir. En voici des exemples :

La pauvreté du fonds impersonnel acquis par la mémoire se nomme l'*ignorance*. Cet état intellectuel ne constitue pas précisément un désordre tant que l'imagination se condamne à une égale médiocrité. Entre ces deux fonctions presque inertes, le jugement, contraint à opérer sur un très-petit nombre d'éléments, peut, s'il n'est point vicié par l'égoïsme, se montrer sain et vivace, malgré sa faible portée. Mais, hors de cette portée, son incompétence est complète; il doit accepter sans contrôle toute idée qui lui est communiquée. Il est vrai que cette disposition à une crédulité sans bornes peut elle-même lui être très-précieuse, s'il se soumet à une autorité digne de son respect et de sa confiance qui lui révèle une autre vie, et lui trace, pour l'atteindre, une ligne nette et droite dont il puisse difficilement s'écarter. Cette ligne, ou cette règle de conduite, prescrit en général la résignation aux maux de cette vie, l'abnégation personnelle, l'humilité, la soumission, la limitation des désirs à la sphère naturelle de l'activité; elle se résume par ce mot : le *devoir*.—Accomplir son devoir, et se diriger sans hâte, à travers des difficultés adoucies par l'espérance, vers le prix promis dans un autre monde à

l'obéissance et à la fidélité; voilà certes un grand allégement du fardeau quotidien, une excellente condition de bonheur calme, pur et très-réel; et l'on peut porter envie aux nations et aux siècles qui ont joui de ce bonheur. Mais il n'est pas donné à l'inquiète mobilité de l'intelligence humaine de s'en contenter toujours; et le voulût-elle qu'elle ne le peut pas, car une invincible *loi* fait décroître de siècle en siècle les trois conditions sur lesquelles ce bonheur repose: l'ignorance, la crédulité, l'obéissance.

Supposez que,—avant que la mémoire enrichie ait pu fournir un utile contre-poids à une intelligence soumise à ces trois conditions,—l'imagination y prenne tout à coup une activité démesurée; il en naîtra un inévitable désordre. Séduite par les tableaux colorés et précis qu'on lui présente des félicités d'une autre existence, et prêtant aux êtres qui y disposent de ses destinées des affections humaines, l'imagination s'efforcera de s'y transporter pour y donner place à ses fantastiques visions; elle s'enivrera de ces rêves passionnés, les personnifiera, et se plaira à leur supposer des sentiments correspondant aux siens. Abîmée dans cette contemplation unique, absorbée par cette effusion qu'elle croit réciproque, elle finira par ne plus appartenir à la terre, y dé-

daignant tout travail et tout devoir, maudissant et ne s'expliquant pas la triste chaîne qui l'y retient, et que, de la part même de l'objet de ses brûlants désirs, il lui est interdit de briser.—On donne à cette passion, qui peut être poussée jusqu'au délire, le nom de *mysticisme*. S'il ne peut être confondu avec l'égoïsme, il y touche de bien près, et présente avec lui de frappants rapports : il n'est pas moins infécond, il ne comprend pas mieux le sens et la grandeur de l'activité terrestre ; il ne se demande pas pourquoi,— si cette activité est sans but et peut être impunément convertie en une aspiration incessante et stérile,—elle est entrée dans les desseins du mystérieux auteur de la vie.

Passons maintenant à un excès contraire, mais beaucoup plus calme et moins dangereux ; je veux parler de cette richesse extrême de la mémoire que l'on nomme la *science*. Il ne peut plus être ici question d'obéissance ni de crédulité. Un tel état de l'intelligence n'admet plus que ce qui apporte avec soi ses preuves, et impose silence aux rêveries de l'imagination dès qu'elle veut sortir des voies positives. Or, toutes les autorités qui promettent une autre vie ne prouvent rien ; elles se contentent d'*affirmer*, et pour peu que la science s'applique à contrôler ces affirmations en portant son investigation hardie sur les

faits de la nature physique et humaine que ces autorités se donnent imprudemment pour appui, elle n'a pas de peine à en démontrer la fragilité ou l'erreur. — Détruire une affirmation, c'est être bien près de mettre une négation à sa place, et c'est ce que la science animée par la lutte ne manque pas de faire. Pour le savant lui-même, il peut n'y avoir par là, au point de vue d'une autre vie, un bien grave danger; car, tout en la niant, il peut l'atteindre, si les charmes que trouve son intelligence à poursuivre un travail tout impersonnel le soustraient aux vaines inspirations de l'égoïsme.

Mais les effets sont désastreux si la propagation des idées, au travers du milieu social, laisse parvenir les arrêts de la science jusqu'aux intelligences simples et ignorantes pour lesquelles la crédulité et l'obéissance étaient les seules garanties du bonheur. Les voici placées entre une affirmation et une négation qu'elles ne peuvent, — pas plus l'une que l'autre, — aucunement contrôler. Dès que le doute a dépouillé de son prestige l'affirmation consolante qui, portant la vue de l'homme sur une autre existence, la détournait des misères et des séductions malsaines de celle-ci, ces séductions reprennent tout leur empire. — Plus de douce paix, plus de soumission calme et résignée; le devoir devient un vain mot, le travail est

odieux, et non moins odieux que lui sont les hommes qui en paraissent affranchis; la créature humaine ne connaît plus que les appétits de l'animal; la haine et l'envie agitent sourdement les bases de l'édifice social, et le moindre choc peut le faire crouler. — Un remède serait applicable, en pareil cas, s'il était possible : ce serait de faire succéder le calme de la *science* dédaigneuse d'une autre vie, au calme de la *foi* qui en contenait la promesse assurée; ce serait d'ouvrir à toutes les intelligences l'accès de ce vaste sanctuaire qui prodigue à ses initiés d'abstraits et impersonnels plaisirs... Mais, — en appliquant la question au temps présent qui s'y prête plus qu'aucun autre,—qui ne voit que la constitution actuelle de la socié té,et l'absolue nécessité pour le plus grand nombre de ce travail du corps, absorbant et pénible, que le temps n'allége que lentement, condamnent pour de longs siècles encore ce remède à des difficultés pratiques qui doivent rendre presque insensibles les progrès de son efficacité ? — Et de tout cela ne faut-il pas conclure que le seul remède immédiatement possible est de rétablir sur de nouvelles bases *l'affirmation d'une autre vie?*

Pour se disposer à trouver ces bases, le meilleur moyen est de restituer au mécanisme intellectuel son équilibre

normal, — de rendre à chacun de ses rouages l'importance relative à laquelle il a droit,— et particulièrement d'appeler le *jugement* à se prononcer sur une question dont il est habituellement exclu.

Supposez qu'un intérêt très-puissant, — déterminé, par exemple, par la perte d'une personne aimée et par l'ardent désir de la rejoindre, — vienne à poser cette question devant une intelligence. Représentez-vous, dans cette intelligence, les sollicitations pressantes de l'*imagination*, qui voudrait opposer aux principes négatifs de l'impassible *mémoire* des principes contraires d'une égale valeur. Longtemps le *jugement* qu'elle appelle à son aide pourra se refuser à *opérer* sur des éléments qui ne paraissent pas ceux de la certitude. Rétablir des bases qu'il a contribué lui-même à abattre lui est impossible; car, *ce qui fait sa force, c'est qu'il n'est libre que dans une certaine mesure*. La substance immatérielle de l'être est soumise, comme celle qui obéit aux lois de la chimie organique, à des *règles fixes* qui imposent d'*infranchissables bornes* à son aptitude aux transformations. En vertu de ces lois, le jugement peut multiplier presque indéfiniment ses combinaisons, mais *il n'est pas libre de faire varier le résultat d'une combinaison donnée;* il ne peut déclarer faux ce qu'il

a reconnu vrai, ni vrai ce qu'il a reconnu faux. Cet ensemble de résultats abstraits qu'il a précédemment obtenus, et qui, dans le fonds inaliénable de l'intelligence prend le nom de *raison*, se refuse à toute concession complaisante, oppose à toute tentative d'altération une résistance passive que rien ne peut ébranler. Avons-nous besoin de dire que, de toutes les propriétés dont l'auteur de la vie a enrichi la substance immatérielle de l'être, celle-ci est la plus admirable et la plus précieuse, puisque c'est elle seule qui fixe et rend impérissables les conquêtes successives de l'intelligence humaine?

Que fera donc le jugement, asservi par ses propres lois, sollicité par l'imagination et conseillé par la mémoire? — Il s'efforcera de tenir, entre les deux facultés rivales, une balance si égale et d'une si parfaite précision, qu'aucune erreur, aucun oubli ne puissent se glisser dans ses impartiaux calculs. Ayant préparé un cadre dont la justesse et l'appropriation ne peuvent être démontrées qu'autant que toutes les idées, émanées des deux sources, trouveront à s'y grouper sans confusion, sans exception et sans vides, il entreprendra ce long travail d'assemblage qu'un seul détail omis ou contradictoire peut empêcher d'arriver à sa fin, et du succès duquel dépendent,—pour cette intelligence, le seul bonheur qu'elle

veuille connaître, — pour la société, le seul remède que réclament ses besoins actuels.

Supposez le succès, supposez que de ce travail sorte une affirmation que la science peut légitimer dans le passé, et que ses progrès ne peuvent que confirmer dans l'avenir. — Cette affirmation n'aura plus besoin, pour produire son effet social, des conditions que le temps détruit : l'ignorance, la crédulité, l'obéissance; la seule autorité sera ici la *raison* munie d'une formule intelligible pour tous. — Intéressé, pour l'utile agrandissement de son être, à se soustraire au joug de l'ignorance, l'homme, en tout ce qui concerne son sort futur, ne connaîtra d'autre obéissance que celle qu'il doit à la *force* salutaire qui est en lui, — celle qui ennoblit et contient la liberté de l'être par sa responsabilité devant la conscience.

Mais nous voici bien loin de notre point de départ. Nous venons de décrire la *liberté*, dans sa plus haute expression terrestre, et c'est à peine si jusque-là nous avions laissé entrevoir ses humbles origines. Nous n'avons pas même exprimé nettement son véritable caractère. — Avant d'étudier de plus près la transition qui a donné

naissance au *règne humain,* il convient de préciser enfin le trait unique qui constitue l'originalité de ce règne.

La seule différence qui distingue essentiellement l'homme des autres animaux, c'est que pour ceux-ci l'intelligence est nécessairement *esclave* du corps, et que pour lui seul elle *peut ne pas l'être.* Il importe de bien comprendre que c'est là le seul et véritable esclavage, qu'il n'a rien de commun avec celui que le corps peut lui-même subir, et que nul homme ne peut se dire et se sentir libre que lorsqu'il l'a brisé.

Cette émancipation, *à son origine*, est exactement analogue à celle qui fait passer la vie de son expression végétale à son expression animale. Jusque-là, le corps fournit de lui-même à l'intelligence tous les éléments qu'elle peut élaborer, comme le milieu matériel le fait pour la plante. Pour que l'intelligence échappe à cette vie végétative, il faut d'abord qu'elle en soit tirée à son insu. Ni le jugement ni la volonté ne peuvent de longtemps avoir une part directe à cette transition; et combien d'affranchissements partiels l'intelligence ne doit-elle pas favoriser et réaliser pour elle-même, avant d'être capable de discerner les véritables conditions de son indépendance! Chacun de ces affranchissements partiels a une origine semblable : avant d'être volontaire, il doit

être déterminé par une influence étrangère, sous laquelle il s'ébauche en quelque sorte machinalement; puis, à la période spontanée, inconsciente et plus ou moins dirigée, succède la période libre;—lente est la première, rapide et décisive est la seconde, mais celle-ci ne peut naître sans que l'autre l'ait préparée. Ce qu'il faut admirer, ce sont les innombrables formes que prend, entre les mains de l'homme, l'instrument de ses émancipations successives; et, par les effets que produit dans une sphère quelconque de son activité la *liberté* une fois conquise, on peut juger d'avance de ceux qu'elle devra produire quand son intervention seule aura à trancher, dans l'individu, la question de l'affranchissement définitif, — la question *de la vie ou de la mort de l'être immatériel.*—Il semble que le prévoyant auteur des conditions vitales que l'humanité devait progressivement traverser n'a voulu livrer qu'avec une extrême lenteur le terrain sur lequel aurait à s'exercer la libre initiative de l'homme, afin que la plénitude de ses forces et de ses ressources fût acquise le jour où il se saurait enfin *en possession de ses propres destinées.*

Quel que soit le but que le mécanisme intellectuel ait à atteindre, il doit donc être d'abord soumis, comme le mécanisme organique, à un système extérieur de *nutrition* à une sorte de régime imposé; car, quel est le but géné-

ral proposé sur la terre à l'intelligence? il n'est point différent en principe de celui que poursuit la nature. A ce nouveau point de vue, comme à tous les autres, la vie se réduit à une série de transformations; seulement ce n'est plus ici la nature qui va transformant toute chose avec ses infaillibles procédés;—c'est une force intermittente, hésitante, sans règle et sans mesure; et c'est pour lui donner ce qui lui manque qu'une direction extérieure ne cesse jamais de lui être plus ou moins nécessaire. La nature s'est, à certains égards, réservé ce soin; à certains autres, elle l'a abandonné à l'influence exercée par l'homme sur l'homme, — influence le plus souvent aveugle, mais corrigée et ramenée dans la bonne voie par l'expérience de ses erreurs et de ses fautes. De là les deux formes de discipline humaine que nous aurons bientôt à étudier, en revenant aux origines de l'espèce : l'une, fixe et invariable dans son principe et dans ses éléments, que pour cela même nous nommerons l'*ordre naturel*; l'autre mobile, diverse, transitoire et plus ou moins en rapport — à chaque époque et dans chaque centre de civilisation — avec la somme progressive des besoins qu'elle est appelée à satisfaire; nous nommerons celle-ci l'*ordre artificiel.*

Mais il faut d'abord préciser, en termes généraux et

succincts, le rôle que la nature s'est spécialement attribué dans la direction de l'homme, ou, ce qui revient au même, les conditions données et nécessaires : — de l'*activité*, — de l'*ordre*, — du *progrès* — et de la *sécurité*, dans toutes les voies ouvertes à l'intelligence.

Que faut-il à un agent libre pour que son activité externe et interne (1) ait sa raison d'être ? — Il faut que son milieu et lui-même soient *imparfaits ou perfectibles ;* en d'autres termes, il faut qu'il rencontre au dehors et au dedans de lui des obstacles à vaincre, et que, — dans une mesure qui est celle du degré de perfection attribué à chaque sphère d'activité, — ces obstacles puissent être successivement vaincus. La carrière active d'une espèce est limitée par le nombre et l'importance des obstacles qui lui sont donnés à vaincre. Le nombre des obstacles vaincus, à un moment donné, représente, en chaque carrière active, le progrès déjà accompli, le point où est parvenue la perfectibilité de l'espèce. La plus ou moins grande gravité des obstacles qui restent à vaincre constitue les différents degrés de ce que l'on nomme le *mal*.

---

(1) On conçoit que j'entends ici par activité *interne* celle de l'être immatériel agissant sur lui-même.

En général la plus grande difficulté que présentent les obstacles assez graves pour mériter le nom de mal consiste à déterminer et à définir leur cause. Toute ébauche de définition est un acheminement au remède ; la définition est-elle enfin trouvée;—l'obstacle ne paraît plus invincible, et le prétendu mal disparaît sous des efforts bien dirigés. Jusque-là ce mal a été utile, puisque, en tant qu'obstacle, il a été une condition temporaire d'activité, non-seulement en raison des efforts qu'il a fallu pour le vaincre, mais souvent parce qu'il a servi de dérivatif aux idées et aux entreprises, pour les pousser vers des points menacés sans cela de rester inexplorés.

Mais une condition essentielle, c'est que, parmi les obstacles que la nature oppose à l'activité, ou les simples phénomènes qu'elle présente à l'observation, il s'en trouve, en chaque voie, un certain nombre dont l'agent libre reconnaisse la persistance et l'invariable retour, dans des circonstances données ; car l'invariabilité d'un effet devient une force disponible par le renouvellement facultatif de sa cause occasionnelle ; et un tel obstacle, une fois bien défini et discipliné, peut servir de levier toujours sûr pour en soulever de nouveaux. De la découverte de ces limites infranchissables de l'activité, et de l'invariable reproduction des mêmes phénomènes, dépend, en toutes

choses, la *sécurité* dont l'agent libre éprouve avant tout l'impérieux besoin; car l'intelligence ne se sent confiante et hardie que lorsqu'elle possède la certitude d'aboutir à un résultat prévu, en déployant telles ou telles forces, dans telles ou telles circonstances. Elle donne le nom de LOIS à ces inappréciables sauvegardes de ses efforts passés, à ces bases assurées de ses entreprises futures. La sphère de l'activité s'élargit à mesure que s'accroît le nombre de ces garanties de la sécurité; et chacune d'elles vient progressivement diminuer le poids du joug originel : *la crainte de l'inconnu*. L'œuvre de la *science* est de mettre de plus en plus en lumière les liens qui rattachent ces lois à l'harmonie universelle, et de dissiper peu à peu les naïves illusions de l'ignorance, toujours prompte à en réclamer la suspension, quand un intérêt personnel en dépend.—Quand tombera donc enfin le voile à peine écarté qui, sur notre terre, cache encore la lumière à tant de regards? Quand l'homme comprendra-t-il, que si, dans l'ordre physique, la moindre de ses prières venait à être exaucée, elle ruinerait d'un seul coup la sécurité de l'intelligence, et la stabilité du monde?

Ce rapide exposé nous suffit pour apprécier le rôle que la nature s'est réservé dans la direction de l'activité libre: la condition de cette activité elle-même est *la présence*

d'obstacles à vaincre; la condition du progrès est la *lutte;* la condition de l'ordre est la *loi;* la condition de la sécurité est *la connaissance de la loi.*

Nous verrons que ces conditions ne sont point changées, qu'elles restent exactement les mêmes, quand la nature abandonne la direction de l'activité à l'influence de l'homme sur l'homme.—Là, elle n'intervient que par les *inégalités* qu'elle a d'avance établies entre les intelligences, — inégalités qui se reproduisent constamment et sans variation dans le cas que nous nommons pour cette raison l'*ordre naturel,*— et que nous allons étudier.

Comme ce sujet se confond avec la grande *transition* qui a donné naissance au règne humain, le lecteur nous excusera d'avoir retardé jusqu'ici l'examen de cette question capitale. Nous avons déjà dit, d'ailleurs, que ce retour en arrière, nous replaçant à l'origine des choses humaines, nous permettrait ensuite de suivre plus aisément et sans interruption le développement du *mécanisme* social, jusqu'à l'époque actuelle.

CHAPITRE II

L'ORDRE NATUREL.

Afin de donner à l'animal une figure plus nette et plus facile à saisir, nous l'avons jusqu'ici isolé de son milieu. Mais nous ne pourrions nous former une idée exacte des limites de son intelligence, si nous ne définissions les rapports de cette intelligence avec ce milieu; et, pour cela, il faut nous replacer à notre point de vue général, et revenir ensuite au grand fait géologique qui a donné naissance au *règne humain.*

Dans l'intelligence de l'animal, il y a, entre lui et ce qui l'entoure, identification complète. Tout ce qui appelle son intérêt hors de lui lui apparaît comme une simple modification de son être. Son *moi* se divise en deux parties, l'une intérieure qui est son individua-

lité même, l'autre extérieure qui est le milieu dans lequel il se meut et dont il est le centre; mais il ne distingue pas l'une de l'autre, il ne connaît pas le *non-moi*. Tout en lui est *subjectif*, car, comment l'image et l'impression produites *en lui-même* de tout ce qui se passe dans le cercle qu'embrassent sa vue et son ouïe pourraient-elles lui apprendre que ce cercle extérieur ne fait pas partie de sa propre existence? Il ne sépare pas, par exemple, la *cause* du danger qu'il vient à courir de l'impression pénible qu'il en ressent. Il met sur la même ligne les accidents extérieurs qui affectent ses sens et les accidents intérieurs qui affectent son organisme; le mal qu'il éprouve dans ce dernier cas n'est pas moins un ennemi pour lui que ceux qu'il rencontre au dehors, et n'attirerait pas moins sa colère s'il prenait une forme qui le lui rendît visible. Et, de même que l'organisme possède les moyens d'exprimer ses besoins au dedans du *moi* sensible, de même le *moi* sensible possède les moyens d'exprimer au dehors toutes les nuances de ses sensations, c'est-à-dire de mettre en communication, à l'aide d'un langage exactement proportionné à l'étendue de la fonction qu'il a à remplir, *l'être extérieur* avec l'être intérieur, — *le milieu* avec cette intelligence qui ne se distingue pas de lui.

Là est l'arrêt fatal imposé à l'intelligence de l'animal. Il ne comprend aucune existence indépendante de la sienne, aucun intérêt différent du sien; sa pensée est inerte pour tout ce qui ne touche pas sa personne et, par conséquent, ne peut s'exercer hors du cercle de ses intérêts. Si ce cercle s'agrandit, s'il vient à s'y présenter de nouveaux obstacles ou de nouvelles occasions de plaisir, son intelligence s'accroîtra en raison des notions qu'elle acquiert et des ressources qu'elle doit déployer; mais, étant donné un milieu stable, toute intelligence animale est condamnée à la stabilité.

Tout changerait aussitôt si un animal quelconque parvenait, — ne fût-ce que dans un seul cas, — à distinguer le *moi* du *non-moi*, et à fixer son attention sur celui-ci, indépendamment de toute considération *personnelle;* car dès lors une nouvelle faculté serait née en lui, — celle de *s'isoler* de l'objet qu'il observe, et de *s'absenter de lui-même* pour l'observer. Il pourrait regarder et écouter, sans y être excité par un sentiment relatif à lui-même; il connaîtrait une autre existence que la sienne, un autre intérêt que le sien, et, possédant une idée d'un autre ordre, il posséderait par là même UN AUTRE MODE DE PENSER. Il verrait tout à coup s'ouvrir devant lui un monde nouveau créé comme par enchan-

tement par la simple *combinaison* d'une seule idée *impersonnelle* avec les idées exclusivement personnelles qu'il possédait déjà. — Ce premier pas franchi, tout au dehors solliciterait son intelligence à mettre en œuvre la faculté dont elle vient de s'enrichir. Que dis-je? — il en viendrait à l'exercer sur lui-même, — à *dédoubler* sa pensée ; il ne se bornerait plus à être, à penser, à agir ; il *saurait* qu'il est, qu'il pense, qu'il agit; et, voyant que tout cela vient à cesser chez ses semblables, il en conclurait qu'il doit s'attendre au même sort. Il se placerait en quelque sorte hors de son être pour le mieux observer ; sa pensée, échappée à ce *moi* unique qui la retenait auparavant captive, s'interrogerait et se répondrait ; elle se créerait un langage intérieur aussi multiple qu'elle-même ; et si le besoin se faisait sentir de traduire au dehors ce langage, les moyens d'expression que possède le corps seraient là pour lui prêter leurs signes variés et leurs inflexions dociles.

Revenons maintenant à l'un de ces groupes que j'ai représenté (pages 127 et suiv.) dans la situation critique que lui a faite le renversement récent de toutes ses conditions vitales. —Un petit être chétif, nu et frissonnant se tord dans les convulsions de l'agonie. La *mère* se penche

sur lui, mêlant les cris de son désespoir à ceux que la douleur physique arrache au fruit de ses entrailles... Par moments, elle lève vers le *père*, debout auprès d'elle, des regards qui expriment le sentiment qui la déchire, et son geste désolé lui désigne l'*objet* qui provoque ce sentiment.

Nous pouvons suivre très-exactement la marche brisée du *courant d'idées* qui se produit : la jeune créature souffrante, agitée et poussant des cris aigus, est le point de départ de ce courant ; — il vient frapper l'intelligence de la mère qu'il traverse et dont il exalte la sensibitité, — il se peint sur sa face, dans ses cris, dans ses gestes, — puis il s'élance vers l'intelligence du père où il aboutit et *s'arrête*...

L'intelligence de cet être ne diffère encore de celle des autres animaux que par les dimensions plus larges du cercle tout personnel que ses ascendants ont créé à leur faculté de penser durant une période antérieure. — Son milieu bouleversé s'identifie encore avec cette intelligence; elle est encore toute subjective (1).—L'entraînement

(1) J'ai peut-être tort, ici et plus haut, d'employer ce mot; il ne se conçoit, en effet, que par l'opposition d'un *objectif* qui, ici, n'existe pas encore. Je ne sais même, — tant les deux points de vue

très-vif et tout particulier qu'éprouve cet être pour sa compagne n'a opéré jusque-là qu'un rapprochement entre les deux aspects de son *moi*, qu'il ne sait pas distinguer l'un de l'autre. — Mais voici, dans le siége de sa pensée, trois images qui se dessinent en traits frappants, sous l'apparence de *trois expressions différentes de la douleur :* sa douleur à lui, causée par sa sympathie pour la mère ; la douleur de celle-ci, causée par une autre sympathie ; et enfin, la douleur de l'*objet* qui est la source première de ce courant d'images et d'idées. La seconde de ces images, — la douleur de sa compagne, — peut encore s'identifier avec ses impressions à lui ; mais il semble que *la troisième image* doit tendre de plus en plus à se détacher de ses impressions, parce qu'elle est très-saisissante et qu'en même temps elle ne répond à rien qui lui soit personnel. Longtemps cette intelligence en travail peut se refuser à *comprendre* en autrui une douleur physique, — dont la mère a reçu de la nature la divination instinctive, — mais que rien ne révèle au

---

se confondent, — si la qualification d'*objective* appliquée ici à l'intelligence ne conviendrait pas mieux. Il me suffit de signaler cette hésitation que comprendront les lecteurs habitués au langage philosophique.

père, parce que son corps ne ressent pas le contre-coup des souffrances de l'être qui lui doit la vie, et qu'il ne peut connaître les liens qui l'unissent à cet être. — Pourtant, l'attention est vivement excitée, la compréhension est béante, l'effort est suprême... et paraît tout à fait à la hauteur de la tâche; car cette tâche, en quoi consiste-t-elle? — Uniquement en ceci : distinguer une *personne*, un *objet* différent du *sujet* pensant, dans cette image agitée et stridente. — La violente tension de l'intelligence n'y parviendra-t-elle pas?... Qu'elle y parvienne, et le grand phénomène que nous avons supposé plus haut est accompli !! — L'intelligence animale la plus élevée s'est enrichie d'une idée *impersonnelle*, elle a brisé ses entraves, elle *sait* que quelque chose *existe* (1) hors de son être en qui tout semblait exister jusque-là; et *cet élément nouveau de combinaison* va aussitôt modifier l'aspect de tous les éléments personnels soumis à son contact.

Voulez-vous pousser la conquête intellectuelle plus

---

(1) Un fait bien remarquable, c'est que l'une des racines sanscrites du verbe *être* se confond avec la désignation de la *troisième personne*, le pronom *il* ou *lui*. — Une autre correspond à l'idée de souffle.

loin, et vous représenter dans un seul tableau la production de l'idée inverse?—Supposez que la vie du malheureux petit être s'éteigne.—Ses cris ont cessé; la mère ne sent plus son léger souffle arriver jusqu'à elle; et son geste suspendu exprime ce que son instinct devine... Qu'entrevoit l'intelligence du père?—Que ce qui *existait* d'une certaine façon n'existe plus de même, ou a cessé d'exister.

Suivez maintenant les progrès de cette lueur qui vient de jeter un éclat subit et durable dans les ténèbres de cette intelligence; vous n'aurez pas de peine à en apercevoir la marche plus ou moins rapide.—La tendance à l'*identification* est longtemps persistante, et fournit au premier initié tous les procédés spontanés dont il se sert pour établir une ébauche de communication raisonnée entre lui et sa compagne. S'il vient à naître un nouveau fruit de leurs amours, leur entente aura déjà une base qui s'élargira en raison des besoins et de l'incapacité prolongée de cette faible créature appelant sans cesse leur secours; et l'intelligence légèrement dégrossie de la mère commencera à *observer* ces besoins, pour chercher tout autour d'elle, avec une inquiète curiosité, les moyens de les satisfaire.—Déjà les parents se sont distingués,—se sont *séparés* intellectuellement l'un de l'autre, et peu à

peu, les objets qui sont à leur portée ont acquis à leurs yeux une individualité propre. Mais combien de temps encore leur pensée, toute pénétrée d'impressions personnelles, ne devra-t-elle pas attribuer à ces objets une manière d'être et de sentir en tout pareille à la leur? — Qu'importe? — Le seul pas décisif que la pensée ait à faire dans sa nouvelle voie est celui qui l'amène *à se connaître elle-même;* car ce pas suffit pour l'affranchir. — Du jour où l'esprit, comme le corps, a acquis un *œil* pour se voir et assister à ses plus intimes mouvements, il se révèle, il se possède, *il peut se rendre indépendant des intérêts du corps*, — un nouveau règne commence, — L'HOMME EST NÉ.

Que de faits s'accumulent à la fois dans ce moment solennel! — Condamnée auparavant à rester stationnaire dans un milieu stable, l'intelligence humaine devient tout à coup progressive en dépit de la stabilité de son milieu; car, dès lors elle entreprend de le connaître, et elle ne doit plus s'arrêter qu'il ne soit entièrement connu. De plus, dès son éveil, elle crée de toutes pièces l'instrument au moyen duquel le progrès doit se perpétuer de générations en générations : la *parole*. Car, la forme spontanée que la pensée se donne dans le premier ascendant

de chaque race est celle qui servira de règle et de moule intellectuel à toute la chaîne ininterrompue de descendants qui va se dérouler à travers les siècles. Comme autant d'êtres vivants, les divers langages sont contenus en germe, avec tout leur développement futur, dans les touffus linéaments de cette *forme* qu'une circulation plus ou moins abondante et variée d'*éléments transitoires* devra plus tard façonner, assouplir, et trop souvent dégrader (1).

Par combien d'étonnements naïfs, de folles terreurs et de muettes interrogations, doit se signaler cette étrange aurore de la pensée *réfléchie* essayant ses forces! A quelles opérations brusques et heurtées doivent se prêter, — dans une intelligence adulte subitement transformée, — la *mémoire* de l'animal obscurcie, hésitante, mais présente encore, et cette jeune *imagination* vagabonde, effarouchée, toute de prime-sauts et de tendances à l'identi-

(1) Il n'est pas inutile de faire observer ici, que, en chaque langue, la *forme initiale* est le rudiment de la *grammaire*, et les *éléments transitoires* sont les *vocables* ou *mots*. Il arrive, pour chaque langue, une époque où, dans le sein des nations qui la parlent, il se produit un phénomène exactement analogue à celui que nous venons de décrire pour la pensée individuelle; c'est-à-dire une sorte de retour sur elle-même, l'analyse de ses procédés, et la consécration des règles instinctives qu'elle s'est données.

fication !—Une lutte, bien timide d'abord, s'engage entre la libre faculté qui se fait jour par brillants éclairs, et l'influence persistante d'un *instinct* de moins en moins sûr.—C'est sur cet instinct lui-même, sur ce pouvoir mystérieux auquel il semble encore obéir malgré lui, que doit surtout se porter l'examen inquiet et étonné de l'homme. Il se rappelle un temps où il ne savait pas résister à ce pouvoir... il compare la protection tutélaire sous laquelle il paraissait vivre alors, et cette liberté dangereuse que la crainte limite, en lui opposant des barrières d'autant plus étroites qu'elles sont plus vaguement tracées.—Pourquoi ces entraînements irréfléchis? Pourquoi cette direction que suit encore machinalement chacun de ses pas? Quel est cet ordre secret qui tantôt le pousse et tantôt le retient? Qui donc, par exemple, désigne à son choix tel fruit, et l'engage à laisser tel autre mûrir inutilement sur l'arbre qui le porte?...

S'il s'enhardit à enfreindre ces tacites défenses, le mal qu'il en ressent lui apporte un remords en même temps qu'une leçon. A chaque révolte nouvelle succède un enseignement douloureux. Qu'est-ce donc que la *douleur*, cette lumière subite, cette image effrayante qui, se dressant un jour hors de lui-même, a tout à coup ouvert les yeux à sa pensée? Qu'est-ce que la

mort qui la suit parfois?... Rien de semblable ne lui apparaît dans son existence passée.—Mais d'où vient que cette existence a été brisée tout à coup? Qu'est devenu ce séjour où, pour être heureux, il n'avait qu'à obéir au guide sûr, à la voix bienveillante qui lui parlait si clairement alors pour lui signaler tout danger? Pourquoi n'entend-il plus qu'indistinctement cette voix? Pourquoi ne peut-il plus converser avec elle?... Et qui donc lui parlait ainsi?—Quelque être semblable à lui, sans doute, mais beaucoup plus puissant.—Pourquoi *ce maître* qui le dirigeait et le protégeait autrefois l'a-t-il presque abandonné? Pourquoi se cache-t-il? Pourquoi l'a-t-il chassé du pays où sont inconnues la douleur et la mort?—C'est que lui, serviteur indocile, il a désobéi, et que le Maître irrité se venge.—Comment l'apaiser? Par quelles supplications, par quels sacrifices rappeler sa faveur?—Ah! sans doute, avant tout, il faut se montrer docile aux ordres muets qu'il daigne encore donner; il faut prêter une oreille attentive à cette faible voix, à cette précieuse conscience du bien et du mal qui finirait par s'éteindre s'il ne la tenait en éveil en la consultant sans cesse.

Mais il n'est pas seul à souffrir. Cette chère compagne avec laquelle il fut d'abord confondu et qu'il vit un jour se séparer de lui-même, — elle aussi elle a perdu son

guide et son protecteur, et son indulgence irréfléchie pour les êtres sans mémoire qui grandissent autour d'elle les rend sourds aux avis prudents qu'elle leur prodigue. Ils agissent sans règle et sans frein ; ils n'attendent pas que le mal les atteigne, ils vont au-devant de lui, ils se l'infligent entre eux, et déjà la terre s'est rougie du sang qu'ont fait couler leurs luttes insensées. Or, — au dedans de lui, — la voix du Maître crie qu'il a horreur de ce sang et qu'il maudit ceux qui le répandent. — Que fera le père, dans sa douleur, pour tenter d'écarter des êtres qui lui sont chers les dangers qui les menacent? — A quelle autorité aura-t-il recours pour les protéger contre eux-mêmes? — A l'autorité qui l'éclaire et parle à sa conscience; qui, terrible et clémente à la fois, s'irrite et pardonne, se voile et demeure présente, qui châtie la révolte et récompense la soumission. Et, comme il est d'abord seul à l'entendre, il se fera son intermédiaire et son ministre, il communiquera les ordres qu'il en reçoit, il se revêtira de sa puissance, il commandera et menacera en son nom, il traduira en effets sensibles ses récompenses et ses châtiments, et il déléguera à sa tendre et faible compagne la plus douce part de son autorité. Ainsi, les dangers de la liberté naissante seront atténués, pour ceux que la faiblesse du

corps et de l'esprit soumet à son pouvoir, par la tutélaire apparence de la protection qu'il a perdue (1).

Voici donc, dès l'origine, l'*ordre naturel* établi. Ses conditions essentielles ne varieront plus. Telles elles se perpétueront tant qu'il se succédera des générations

---

(1) Je me suis rapproché, — dans ce double aperçu de l'éveil de l'intelligence et de la constitution de l'autorité paternelle,—du récit le plus familier aux peuples de l'Occident. Les origines indo-européennes auraient pu m'en fournir un autre presque de tous points semblable. J'ai cherché, du reste, ici à les confondre par quelques traits communs. Je néglige, dans ce but, d'indiquer les deux initiations que la Bible suppose, et qui ne rendent que plus facile l'explication du résultat. Qu'importe, en effet, que la situation, ébauchée ici dans un seul couple, n'ait pu parvenir à se dessiner nettement qu'à l'aide de générations plus ou moins nombreuses commentant les traditions primitives et fortifiant l'effet des souvenirs immédiats? — Qui peut savoir si le temps qu'il a fallu pour amener l'intelligence humaine à tirer d'une telle situation toutes ses conséquences n'a pas été la durée même de la période qui a précédé le dernier déluge? —Qui peut dire s'il a suffi d'un seul cataclysme pour produire une émancipation subite et totale, et si ces grands naufrages ont même pu soustraire à l'animalité toutes leurs épaves humaines? — L'opinion contraire,—qui ne peut que confirmer mon interprétation fondamentale en lui donnant une base historique, — trouve un solide appui dans l'apparition de ces races bientôt éteintes de géants brutaux et féroces qui, au dire de la Bible et de toutes les autres traditions écrites, disputèrent les pays chauds aux premières migrations venues du Nord.

d'hommes sur la terre, quand l'égoïsme et les passions animales n'en altéreront pas les bases et n'en disperseront pas les éléments. La double autorité du père et de la mère, ainsi diversifiée par les différences que la nature y introduit, ne cessera plus de poursuivre, à l'égard des chers objets confiés à sa sollicitude, deux buts distincts et qu'elle seule peut d'abord instinctivement concilier; car elle doit sauvegarder à la fois deux intérêts : l'un actuel, immédiat, — celui de la *personne terrestre;* l'autre qu'elle se définit moins et dont elle peut même ignorer les conditions et l'avenir, — celui de la *personne immatérielle.* — Son peu de lumières, à l'égard de ce dernier rôle, pourra le lui faire partager avec des autorités qu'elle supposera mieux instruites, mais jamais elle ne consentira à l'abdiquer tout entier; les inspirations que la nature lui fournit seront toujours plus efficaces que toute influence étrangère, et il ne saurait plus y avoir d'absolue raison d'être pour celle-ci, du jour où le rôle dont il aura été bon jusque-là de lui confier une part n'aura plus, pour le père et la mère, *aucune obscurité.*

Comme nous ne pouvons traiter ici ce sujet capital qu'au point de vue purement intellectuel, nous devons

institution fixe et immuable aux invariables nécessités du premier âge dans chaque génération, elle rendît *progressif et mobile* le régime de liberté qui devait convenir aux époques successives et aux divers centres d'élaboration intellectuelle. Or, en ne créant pour l'âge adulte aucun frein déterminé, c'est-à-dire en laissant à la liberté générale son infaillible tendance à se développer inégalement, ne devait-elle pas permettre à la domination de quelques hommes de s'ériger en correctif, *approprié par sa fragilité même* aux dangers *décroissants* de la liberté des autres?

Ainsi, soit qu'elle intervienne médiatement dans la direction de l'individu par l'institution permanente et inébranlable de la famille, soit qu'elle renonce en apparence à toute intervention, il semble *à priori* qu'elle a dû, dans la société humaine, fonder à la fois l'ordre et le progrès sur ce principe unique : « Le rapport des diverses formes de l'*autorité* avec les divers états de l'*intelligence* tendra à se modifier, par l'action réciproque de l'une sur l'autre, de telle sorte que, dans la série des temps, *la quantité de liberté laissée à l'individu* soit en général, à un moment donné, *celle qui convient le mieux à la conservation de son être* AU DELA DE CETTE VIE ; » d'où il résulte que, par la force des choses, le degré de puissance

de l'intelligence directrice devra toujours être en raison inverse du degré de lumières de l'intelligence dirigée. C'est dire aussi que par là même les événements humains doivent être soumis à une sorte d'enchaînement *fatal* que peuvent toujours modifier des circonstances plus ou moins défavorables, mais dont la théorie peut être exposée abstraitement, sauf à recevoir des faits précis de l'histoire une confirmation *à posteriori*.

A cette *loi*, fondée sur la *liberté* même, correspondent théoriquement trois formes générales et successives du pouvoir : la première est *la réunion dans les mêmes mains de l'autorité temporelle et de l'autorité spirituelle*;—la seconde est *l'action séparée de ces deux autorités*;—et la troisième enfin est *l'appropriation de l'autorité temporelle seule à la libre sauvegarde individuelle des intérêts spirituels*.

Esquissons en quelques mots, en dehors de tout fait historique particulier, la succession normale,—le développement théorique — et les causes intrinsèques d'altération — de ces trois formes du pouvoir.

Aux premiers temps qui suivirent l'émancipation de la pensée, l'homme était encore trop près de sa condition primitive, et dut bientôt être trop loin de cette impuis-

sance à raisonner le mal qui constitue l'innocence (1), pour que l'éclat jeté par l'éveil de l'intelligence et la coopération de la nature à la fondation de l'ordre dans la famille pussent opposer un frein suffisant au débordement de l'égoïsme *réfléchi* et des passions brutales qui sont seules à en diversifier d'abord l'expression. Il est vrai que le sentiment de la faiblesse combattait aussi ces tendances en favorisant la sociabilité; mais, pour l'homme seulement,—en raison de la multiplicité et de l'étendue de ses besoins,—l'état social le plus rudimentaire implique une dure nécessité à laquelle la simplicité du but commun et les conditions d'existence fournies par la nature soustraient en général les sociétés animales; c'est la nécessité du *travail collectif et individuellement désintéressé*. — Imposer un travail que ne commande pas l'intérêt personnel, c'est remporter sur l'égoïsme d'autrui la plus grande et la plus difficile victoire qui, à l'origine d'une société, se puisse concevoir entre êtres de la même espèce. Or, il n'y avait ici que l'homme qui pût remporter cette victoire sur l'homme. — Là où les for-

(1) Un état particulier *d'innocence* a dû néanmoins persister, durant un certain nombre de générations, dans l'espèce humaine, afin d'y *fixer* ses nouvelles tendances; et ce que de vagues traditions ont fait nommer l'*âge d'or* prouve que cela a eu lieu en effet.

ces naturelles ne suffisent pas, il faut que l'artifice leur substitue le *prestige*, et le prestige le plus propre à briser la paresse innée de l'homme était déjà trouvé; c'était celui-là même que la nature avait si utilement fourni à l'autorité paternelle, et qui, réunissant dans les mêmes mains les rôles les plus divers, c'est-à-dire *le pouvoir temporel* et *le pouvoir spirituel* devait revêtir du plus redoutable et du plus sacré caractère les hommes assez habiles pour emprunter à d'invisibles puissances le joug de fer qui seul convenait alors à leurs semblables.—Comme il n'y a pas de limites fixes à l'étendue d'un tel pouvoir, et qu'il embrasse autant d'hommes que l'illusion produite par un seul peut en atteindre, on voit combien il doit être favorable aux premières agglomérations humaines, et combien, à l'aide des unes, il peut aisément subjuguer les autres et s'étendre sur de vastes régions.

A ne considérer ce régime qu'à son origine, il répond exactement au but que s'est proposé la nature à l'égard des individus pour qui toute liberté contient d'abord un danger personnel; car, — pour tous ceux qui ne participent pas au pouvoir par la communauté d'origine, par les nécessités de la guerre, par la faveur ou par un mode quelconque d'extension, — ce régime est ce que l'on

nomme *l'esclavage* ; or, l'esclavage est la négation de toute autre liberté que celle de la pensée ; encore cette liberté unique est-elle limitée, sous un tel régime, par l'alimentation d'idées fournie du dehors à l'intelligence. —Il ne saurait y avoir une discipline meilleure, pour forcer l'homme primitif, en dépit de ses tendances animales à l'oisiveté, à se révéler à lui-même les admirables ressources du travail et la multiplicité de ses fruits, et pour tenir en éveil par une excitation continue sa pensée menacée incessamment de retomber dans sa sphère antérieure. Mais la durée d'un tel régime est normalement la même que celle de son utilité ; et ceux qui les premiers en reconnaissent la fragilité, s'ils n'en sont complices, sont ceux que leur intelligence et leurs services ont rapprochés du pouvoir, sans avoir pu leur en conférer le prestige. Il peut arriver alors que, pour secouer le joug, ils se fassent une arme de la puissance subalterne qui leur a été déléguée ; ou bien, que la supériorité pratique qu'ils ont acquise porte ombrage au pouvoir, désireux de soustraire son prestige à l'examen ; ou enfin, que des circonstances particulières amènent les deux éléments de l'autorité à se rencontrer sur un terrain nouveau, sans s'y confondre.—Dès que l'une ou l'autre de ces voies peut s'ouvrir, l'autorité entre inévitablement

dans cette seconde phase que nous avons caractérisée par *l'action séparée des deux pouvoirs.* — Car la puissance *temporelle* de l'homme sur l'homme peut difficilement se passer de tout *reflet* mystérieux, tant qu'elle n'a pas pour base, parmi ses subordonnés, le besoin raisonné d'un gouvernement; et d'un autre côté, le prestige surhumain dont se revêt une institution *spirituelle* a trop fréquemment à reconnaître l'utilité des armes temporelles pour se fermer imprudemment tout recours à cette garantie de son efficacité.

De cette double considération résulte, pour les deux pouvoirs, la nécessité d'un *compromis* qui consiste à circonscrire plus ou moins nettement le champ de l'autorité de chacun, en cimentant l'alliance par la promesse d'un mutuel appui. Cet accord est précaire et contient le germe assuré d'une lutte qui doit amoindrir l'une par l'autre les deux fractions de l'autorité. Mais, c'est dans cet amoindrissement progressif que va se dessiner nettement *le plan mobile* dont nous avons formulé la loi, et c'est au sein de cette lutte, — pourvu qu'elle soit suffisamment prolongée et n'amène pas trop tôt l'absorption de l'un des éléments par l'autre, — que doit lentement grandir le double objet de la sollicitude de la nature, c'est-à-dire l'*intelligence* et la *liberté* de l'*individu* sollicité en sens

inverses par les deux intérêts si distincts que représentent les deux autorités alliées et rivales.

Dès lors, chaque unité politique et sociale deviendra un être collectif en qui apparaîtront clairement *les lois générales de la vie :* le pouvoir temporel en maintiendra la *forme* essentielle, et le pouvoir spiritnel, en en façonnant les *éléments transitoires*, c'est-à-dire les *individus*, y opérera au dedans les transformations successives qui en déterminent le développement.

Si le *patronage surhumain* qui confère au pouvoir spirituel toute sa force et au nom duquel il parle et agit, continuait à se réduire à celui que nous avons indiqué, l'infériorité de ce pouvoir serait manifeste, dans la lutte sourde qui va s'ouvrir, ne fût-ce qu'en raison de l'abandon qu'il a dû faire de tout procédé direct de répression temporelle. — Mais alors, c'est à l'une des conséquences immédiates de la condition humaine qu'il doit emprunter une force qu'aucune autre ne peut égaler. — Nous avons vu (p. 137) que l'expérience ou le simple spectacle des douleurs physiques particulières à l'homme suffisait amplement pour lui donner le pressentiment, et en quelque sorte la *révélation* d'une condition meilleure. De tous les sujets que l'imagination aborde et se plaît à parer,

— dès qu'elle peut prendre un suffisant essor, — celui-là est assurément le plus propre à solliciter son activité créatrice; et tous les moyens de communication que la pensée possède, — la parole et l'écriture surtout, — ont dû dès lors être employés pour traduire, sous une forme plus ou moins précise, ses inspirations et ses rêves. — Qu'une autorité spirituelle se fonde ou se reconstitue sur une de ses révélations, et qu'elle parvienne à montrer, par des preuves que l'intelligence vulgaire accepte alors sans contrôle, que la foi en sa mission et la mise en pratique de ses préceptes peuvent seules, au delà de la vie terrestre, assurer à l'individu une condition heureuse, et le préserver de châtiments terribles; elle retrouvera évidemment dans la puissante distribution de ces promesses et de ces menaces un large équivalent des moyens matériels qui lui font défaut; elle pourra même d'abord dominer le pouvoir contre lequel elle va lutter, de toute la hauteur qui élève les intérêts impérissables qu'elle représente au-dessus des intérêts passagers. Laissant à cet autre pouvoir le souci de fonder à son insu l'autorité impersonnelle de l'*État* sur les membres collectifs qui le composent, elle s'emparera de la vie privée par la solidarité qu'elle devra donner à tous les aspects humains et surhumains de sa doctrine, et les rapports étroits

qu'elle établira entre eux et les moindres actes de l'individu ; et ce qui, à ses yeux, justifiera tous ses moyens et dissimulera plus tard tous ses échecs, c'est l'imperturbable foi qu'elle aura elle-même en la réalité de sa mission.

Telle est la voie générale infailliblement ouverte, — dans les conditions de lutte que nous avons théoriquement décrites, — à une autorité spirituelle donnant son appui et sa foi à une révélation quelconque ; mais les diverses révélations peuvent exprimer de bien des manières différentes le genre de bonheur qui attend l'homme dans une autre vie, et la conduite à tenir ici-bas pour l'atteindre. De là, — en supposant la séparation des pouvoirs opérée sur plusieurs points du globe, — il doit résulter d'énormes différences dans la marche des diverses parties de l'humanité et dans l'*éducation progressive de la conscience individuelle.* — Il est évident qu'une doctrine aura d'autant plus d'avenir et répandra d'autant plus de bienfaits, qu'elle se rapprochera davantage des vues de la nature et qu'elle tendra plus efficacement, par ses principes et des moyens pratiques appropriés à la faiblesse longtemps prolongée de la créature humaine, à détruire l'égoïsme et à placer l'individu dans les conditions d'abord les plus propres à garantir la conservation

de son être immatériel. — Il n'est pas moins évident que si cette doctrine proclame *l'égalité de tous les hommes* devant le *juge* qui doit décider de leur sort futur, l'autorité spirituelle qui la professe y trouvera le plus énergique stimulant pour ramener graduellement l'inégalité à sa mesure naturelle, et pour dégager peu à peu la liberté individuelle des entraves qu'elle ne lui impose pas elle-même. Heureux les peuples à qui cette direction normale sera imposée! Ils laisseront bien loin derrière eux tous les autres. — Mais, ne semble-t-il pas que là, comme dans tout autre développement organique, le progrès doit prendre sur certains points une allure rapide et s'y élaborer isolément, pour rayonner ensuite sur les points restés dans l'ombre et s'assimiler, à un moment donné, les essais infructueux tentés en dehors du vrai chemin? La nature ne serait pas restée fidèle à son procédé général de développement si, même en abdiquant ici son empire, elle n'avait pas d'avance incliné les facultés humaines à suivre instinctivement ses exemples.

Pour comprendre la grande œuvre que prépare la lutte dont nous venons de décrire les éléments, les conditions et les procédés, il importe de se représenter avec exactitude la situation dont cette lutte doit inaugurer la transformation.

Un pas décisif est déjà fait; la primitive antipathie de l'homme pour le travail est vaincue et les nombreuses branches de sa féconde activité se partagent les forces individuelles et collectives, — les unes libres, les autres *esclaves*. — Il n'est pas difficile de concevoir à quel haut degré d'organisation un tel milieu social a pu se prêter, et par quel arrêt prolongé la civilisation qui en est issue, a dû favoriser les progrès partiels de l'intelligence; car, outre son utilité spéciale pour ceux-là mêmes qu'il courbe sous un joug d'abord salutaire, l'*esclavage*, en accomplissant à lui seul les rudes labeurs imposés aux sociétés naissantes, a l'avantage d'ajourner sans danger tout problème d'équilibre général, et de laisser à ceux qu'il n'atteint pas le loisir de tourner vers l'attrayant domaine de la pensée une activité qu'aucun stimulant étranger n'a besoin de tenir en haleine. — Utile étape intellectuelle! —Précieuses conquêtes de l'esprit qui pourront s'éclipser et disparaître, tant que les ténèbres nouvelles réclameront une autre lumière, mais qui retrouveront leur éclat le jour où la pensée affranchie sentira le besoin de raviver tous ses foyers! —Quelque brillante que soit une telle halte, ce n'est évidemment pas là le but que l'humanité peut se contenter d'atteindre, et la nature, — son impartiale directrice,—n'a pu vouloir que l'ordre reposât

toujours sur l'abdication forcée d'un certain nombre de ses membres; une terrible menace couve au fond de ce repos factice, et la solution donnée par l'esclavage à la difficulté primitive en a fait naître une autre plus grande encore : c'est la difficulté de maintenir le travail et d'augmenter pour l'individu sa vivifiante influence, en comblant l'abîme que l'esclavage a creusé entre les hommes.

Pour mesurer la grandeur de l'œuvre à accomplir, il faut la considérer en son entier; or, voici en quoi elle consiste : opérer d'abord cette construction longtemps réputée impossible d'une société sans esclaves; atteindre et détruire sous toutes ses formes l'asservissement de l'homme par l'homme; donner à la famille la consécration des bases fournies par la nature; faire du travail libre le vœu et le droit de l'individu; révéler à celui-ci sa valeur et sa dignité, et replacer enfin entre ses seules mains l'instrument qui peut l'affranchir de la mort.

Nous en avons dit assez de la lutte par laquelle doit s'ouvrir cette période nouvelle et du rôle capital et tout tracé que l'autorité spirituelle y doit d'abord remplir pour être dispensé de détails plus précis. Arrivons donc, sans autre transition, aux causes intrinsèques qui doivent de plus en plus altérer les rapports entre les deux pouvoirs.

Plus leurs rôles se dessinent; plus l'un cherche dans la pondération de ses éléments collectifs les moyens de se maintenir et de se fortifier, plus l'autre élève le niveau et perfectionne l'éducation de la conscience individuelle; — plus les divergences s'accusent, plus se multiplient les occasions de conflits. Comment pourraient-ils rester toujours dans leurs limites respectives, quand le but différent poursuivi par chacun et que son utilité justifie hautement, les sollicite incessamment à dépasser ces limites? Est-il possible que l'un accepte toujours la souveraineté de l'autre dans les attributions souvent confondues où les moyens particuliers dont il dispose lui paraissent les seuls efficaces, les seules propres à le sauvegarder lui-même? Que de collisions sans cesse imminentes! Que de tentations d'absolue indépendance d'un côté et d'empiétements de l'autre!—Que de dangers cependant pour ceux qu'organise et régénère leur double autorité, si leur désunion vient à s'opérer trop tôt!

De cette situation de plus en plus tendue peuvent résulter trois cas également féconds en enseignements et en conséquences : — ou bien, le pouvoir spirituel finira par l'emporter et, laissant à l'autre une autorité nominale, le soumettra en réalité à sa direction et dis-

posera à son gré de tous les ressorts politiques du gouvernement; — ou bien le pouvoir temporel rompra ouvertement avec tout pouvoir spirituel humain, lui substituera le *monument écrit* de la révélation sur laquelle celui-ci est appuyé, et entraînera ses subordonnés dans sa défection ; — ou enfin le pouvoir temporel ou politique se *subordonnera* les représentants de l'autorité spirituelle, les soumettra à son choix et limitera à son gré leur intervention dans les questions d'intérêt général. — En supposant trois théâtres distincts pour le développement de chacune de ces situations nouvelles, qu'en résultera-t-il au seul point de vue qui nous intéresse, — celui de l'*individu*?

Il ne faut pas oublier que, dans les conditions normales de la lutte que nous avons précédemment décrites, ce qui justifie les efforts de l'autorité spirituelle, c'est l'influence salutaire qu'elle exerce sur la conduite privée. C'est la somme de toutes ces influences isolées qui seule lui permet de maintenir sa puissance à la hauteur de celle qui agit sur les mêmes masses par des moyens généraux. Arrive-t-il que les actes du pouvoir temporel soient en désaccord avec ses préceptes? sans s'inquiéter de l'utilité politique de ces actes, elle les réprouve et pousse à la résistance les consciences qu'elle dirige. L'in-

térêt de l'individu sert ainsi, par son intermédiaire, d'utile contre-poids aux tendances erronées ou égoïstes du gouvernement temporel. Mais tout change lorsque, — dans le *premier* des trois cas que nous avons supposés, — l'autorité spirituelle devenue prépondérante s'empare de la direction des intérêts politiques d'une nation. C'est alors contre elle-même qu'elle entrerait en lutte, si elle continuait à favoriser l'indépendance des consciences. Entraînée par les nécessités souvent contradictoires de sa double tâche, elle laisse peu à peu se relâcher la rigueur de ses principes et attache, dans ses fonctions directrices une importance de plus en plus grande à ces procédés de discipline pratique, autrefois secondaires, qui n'ont aucun rapport direct avec la conscience et peuvent,—utilement pour ses vues,—absorber l'intelligence individuelle. Les effets d'une telle direction ne sont pas douteux; nous les avons déjà décrits, et il est inutile d'y revenir : l'intelligence s'éteint en se concentrant dans le cercle d'opérations machinales qui lui est tracé; la conscience s'endort dans la sécurité la plus trompeuse, ou bien l'égoïsme se paye de sophismes pour concilier à la fois tous ses intérêts (1).

---

(1) Voir pages 144 et suivantes; 203 et 204. Le lecteur reconnaît

Le *second* cas doit amener des effets bien différents; et il semble au premier abord que c'est, de la part de l'autorité politique, une haute imprudence que de prendre l'initiative d'une rupture avec la rivale incommode qui, d'un côté du moins, simplifiait sa tâche en faisant servir la lutte à l'amélioration des mœurs. Il est vrai que le texte révélé, auquel l'autorité politique est la première à donner l'exemple de la soumission, peut lui-même d'un mot (1) consacrer le droit surhumain qu'elle s'attribue et ne peut abandonner, mieux que ne le faisait la précaire alliance qui vient de se rompre. Mais c'est pour les individus soumis à cette autorité désormais seule visible que la situation nouvelle semble être pleine de périls. Cette émancipation partielle n'est-elle point prématurée ? La conscience aura-t-elle assez de force pour suppléer par elle-même aux mille étais qui la soutenaient naguère, et venaient en aide à toutes ses défaillances ?—Que lui reste-t-il pour la retenir dans le droit chemin ?—Un *livre* qui

---

aisément, parmi les nations de l'Europe, celles qu'un tel engourdissement a fatalement atteintes. L'une d'elles donne aujourd'hui même au monde le spectacle des héroïques efforts qui sont nécessaires pour vaincre, à un moment donné, les difficultés morales et politiques créées par la durée très-prolongée d'une telle situation.

(1) *Redde Cæsari quod est Cæsari.*

contient une promesse de vie et des règles de conduite...; c'est tout. Plus d'intermédiaire entre elle et son juge; plus de parole magique qui efface ses souillures et la délivre du remords; plus de ces cérémonies imposantes; plus de ces formalités si bien adaptées à toutes les circonstances de la vie, qui jalonnaient sa route, et la menaient au but, sans qu'elle eût jamais le pénible souci de s'orienter elle-même. La voilà seule et presque libre en face d'un monde semé de tentations. A qui recourir pour s'en défendre? De qui obtenir son pardon si elle y cède? —Nulle responsabilité, si ce n'est devant elle-même et devant *Celui* en qui elle a foi; et quand la mort la soumettra à son terrible examen..., aucune mesure préservatrice, aucun autre voile sur son passé que celui qu'y aura jeté son repentir.

On le voit,—l'épreuve est décisive. Si la conscience individuelle si faiblement enchaînée reste ferme et ne dévie pas du devoir; si elle prend goût à la liberté et s'y sent grandir; si les nations ainsi gouvernées présentent des mœurs plus sévères et plus pures que celles que nous avons indiquées plus haut;—la question est tranchée, la grande lutte a atteint un de ses buts: *la foi désormais suffit à la conscience*. Et le jour où ce sera la raison elle-même qui apportera son dogme et son inébranlable foi, la situa-

tion ne sera pas changée... Que dis-je? elle donnera à cette situation la consécration et la stabilité qui lui manquent encore. Car cette sérénité de la conscience ne s'obtient ici qu'à la condition de se refuser un droit qui lui est laissé : le droit d'examen.—Cette autorité spirituelle unique, ce *Livre* qui promet, console, soutient, raffermit, —mais qui *impose* la foi,—définit-il cette foi en termes si précis qu'il n'y ait pas lieu à des interprétations diverses? Y a-t-il quelque peu matière à variations?.... Dès lors plus rien de fixe, plus rien de stable. L'intelligence est lancée dans une voie où ne se rencontre aucun arrêt. Car elle n'est plus soumise à une autorité humaine qui tranche tous les points de doctrine, donne un sens précis à toutes les obscurités, et ne permet aucune enquête sur les motifs de ses décisions. Que fera cette conscience avide de foi, naguère inébranlablement appuyée sur elle, et qui voit lui échapper cette ancre de salut? Rentrera-t-elle sous la loi de cette autorité agissante et parlante, mais infaillible, qui en échange de l'obéissance et de la crédulité absolues, calme le présent et garantit l'avenir?—Cette autorité n'a plus à ses yeux de prestige; elle voudrait et ne peut y croire; et relevée par la main puissante de la liberté, elle sent qu'elle se dégraderait si elle se courbait de nouveau. Alors peut-être l'im-

périeux besoin de reconquérir le repos perdu déterminera-t-il de sa part un nouvel examen, froid, sérieux et profond, armé des plus rigoureux procédés de la science et de la critique... Que sera-ce si cet examen détruit une à une toutes les preuves sur lesquelles est établie l'authenticité des plus fondamentales assertions du texte sacré?—Quel parti prendre alors, sinon d'attendre, dans le trouble et l'angoisse, le moment suprême qui fera cesser l'incertitude avec la vie du corps?

Passons enfin au *troisième* cas qui recèle des désordres bien plus graves encore, sous le ciel orageux et plus vaste de la politique. Ce cas a pour caractère général la subordination des représentants de l'autorité spirituelle humaine à un pouvoir temporel local.—Cette condition nouvelle supprime, dans ce cas comme dans le premier, toute lutte sérieuse et laisse dans l'ombre le texte écrit de la *loi révélée*. Les ministres de cette loi sont réduits au simple rôle de *sujets*, s'ils ne préfèrent celui de *courtisans*. Car si le pouvoir politique est parvenu à s'organiser, il a dû dompter les unes par les autres toutes les forces collectives de la nation, et le plus haut degré, au-dessous de lui, est celui qu'il accorde aux admirations et aux complaisances d'une flatterie servile. Il est aisé de

de voir de quelle chute profonde sont menacées les mœurs à peine formées si, dans une telle situation, de funestes exemples partent de ce sommet social où l'autorité temporelle, désormais à l'abri du contrôle et du blâme, peut s'enivrer de sa grandeur et déifier son égoïsme. L'examen d'un seul détail doit permettre d'en juger : *la constitution de la famille* que la lutte qui vient de finir avait eu spécialement pour but d'entourer de garanties solides, sous l'influence active, impérieuse, impitoyable, de l'autorité spirituelle,—cette forte base de tout ordre régulier,—cette précieuse sauvegarde des mœurs individuelles,—la voit-on respectée par ce pouvoir sans équilibre et sans contre-poids ? La question capitale est là ; — si elle est tranchée par la négative (1), il faut

(1) Il serait difficile d'imaginer un plus solennel encouragement à l'adultère que celui-ci :

« Louis, *par la grâce de Dieu, etc.*

« Les bienfaits que les rois exercent dans leurs États étant la marque extérieure du mérite de ceux qui les reçoivent et le plus glorieux éloge des sujets qui en sont honorés, nous avons cru ne pouvoir mieux exprimer dans le public l'estime toute particulière que nous faisons de la personne de notre chère et bien-aimée et féalle *Louise-Françoise*.... qu'en lui confiant les plus hauts titres d'honneur qu'une affection très-singulière, excitée dans notre cœur par une infinité de rares perfections, nous a inspirée depuis quelques années en sa faveur.... La justice ne nous permettant plus de diffé-

s'attendre à ce que le relâchement des entraves et le discrédit jeté sur la doctrine spirituelle par l'abaissement de ses ministres, vont plus ou moins rapidement mener cette société aux abîmes.

Laissez encore, pendant un siècle ou deux peut-être, sous les apparences brillantes dont le vice décore les hautes régions, souffler parmi les forces vives de la nation l'esprit d'indépendance et d'incrédulité; laissez la science, jadis inoffensive *servante*, obtenir de la nature de redoutables réponses à ses patientes interrogations; et un jour viendra où, devant tous les étais de l'ordre établi, on verra tout à coup à l'œuvre quelque hache acharnée à leur destruction. — Ici, ce sera le bon sens, ébloui par ses propres éclairs, trop pressé pour étudier sa thèse et méditer ses attaques, mais armé de toutes les pointes acérées du sarcasme, de toutes les finesses du goût, qui, de son rire implacable, harcèlera sans choix et sans

---

rer les témoignages de notre reconnaissance pour un mérite qui nous est si connu, ni de refuser plus longtemps à la nature les effets de notre tendresse pour *Marie-Anne*, notre fille naturelle, dans la personne de sa mère....

« A ces causes, après avoir le tout communiqué à aucuns princes de notre sang et plus notables personnages de notre conseil.... nous avons érigé les terres de Vauxjours et baronnie de Saint-Christophe en titre de duché et pairie de France, sous le nom de La Vallière. »

mesure, toute foi, toute doctrine, tout principe sacré que compromet de près ou de loin quelque superstition intolérante ou naïve. — Là, ce sera la passion aigrie et fougueuse, mais rafraîchie parfois par la calme contemplation de la nature qui, poursuivant ses rancunes sur les inégalités dont elle a souffert, signalera à la haine toutes les livrées brillantes qui recouvrent le vice, tous les priviléges qui accaparent le fonds commun, puis se reposera en construisant avec de généreux sophismes, le fantôme d'un monde idéal. — Puis, quand tout sera près de crouler, des hommes dévoués et sincères voudront tenter l'œuvre difficile et trop peu préparée de reconstruire avec les mêmes éléments, sur la liberté et la justice, une société nouvelle. — Mais, avant que leurs mains hésitantes aient pu en affermir les premières assises, des niveleurs farouches, impatients de tuer la liberté au nom d'une égalité tyrannique, confondront dans une immolation commune et les organisateurs novices et les éléments rebelles à l'organisation.

Heureux les peuples qui sauront mettre à profit ce formidable enseignement, pour se ménager des transitions moins violentes à un ordre social nouveau! Longtemps ils pourront se borner au rôle de spectateurs émus et attentifs, et ne ressentir que de faibles secousses du

profond ébranlement qui suivra la catastrophe; car, pour cette conquête comme pour toute autre, il faut que le progrès s'élabore isolément; il faut que le dangereux apprentissage de la liberté politique, — sans autre contre-poids d'abord qu'une autorité mobile imposée par le hasard ou par la nécessité, — se localise sur un territoire restreint; afin que ses fautes, ses mécomptes, ses désordres, servent plus tard de leçon toute faite à ses imitateurs affranchis des mêmes retards par l'adoption immédiate du nouveau principe de vie sociale qui doit les régénérer.

Nous voici arrivés, dans notre esquisse théorique du développement humain, à cette dernière phase de l'autorité qui, pour répondre à notre programme, doit être caractérisée par l'*appropriation du pouvoir temporel ou politique à la libre sauvegarde individuelle des intérêts spirituels*. Nous en avons déjà signalé l'origine dans un travail latent, lentement poursuivi à travers les siècles, et dont le résultat principal, — unique en son principe, — contient dans l'application deux éléments de réorganisation temporelle, l'un social, l'autre particulier à l'individu : c'est la détermination abstraite des *droits naturels* de l'homme. Socialement, — ce principe est le point de vue général auquel la *loi* civile et pénale cherche à se

maintenir pour faire éclore et sauvegarder toutes les libertés compatibles avec l'ordre; individuellement, — la haute appréciation et l'observation sévère de ce principe tendent à donner à la conduite privée ce régulateur souverain qui prime et remplace la loi écrite, commande le respect aux autres hommes, et se nomme l'*honneur*. Mais, tant qu'aucun critérium immuable ne contrôle la définition que l'homme le plus austère et le mieux intentionné se donne à lui-même de ses droits et de ceux de ses semblables, — la *loi*, fondée sur de simples abstractions, peut en subir les variations et en consacrer dangereusement les erreurs; et l'*honneur* lui-même court le risque de laisser peu à peu se substituer à sa fière discipline la flottante autorité de l'*opinion*. En l'absence de tout frein spirituel et de toute foi commune, au milieu d'une indifférence presque complète pour les intérêts supérieurs qu'aucune autorité généralement admise ne garantit plus, tels sont cependant, — tant que durera la période spontanée d'une éducation sociale nouvelle, — les seuls appuis solides qui restent à une nation brusquement mise en possession d'elle-même.

Pour cet être collectif, la situation amenée par un bouleversement social est exactement analogue à celle qui, pour l'individu, fit succéder la période de l'intelli-

gence libre à celle de l'instinct dirigé. Chaque molécule active et passive du nouveau corps social, c'est-à-dire chaque *individu* acquiert dès lors, outre sa vie propre, une part de la vie commune; et son devoir, non moins que son droit, lui commande de maintenir avec fermeté, —pour lui et pour tous ceux qui ont les mêmes intérêts, et seulement dans la mesure de son utilité réelle,—ce double mode vital sans lequel aucune solidarité, aucune cohésion sociale ne saurait avoir de durée. Mais il y a cette différence, entre l'être individuel et l'être collectif, que celui-ci ne possède pas, par don de nature, un centre directeur auquel les dispositions de son organisme fassent automatiquement aboutir, de tous les points sensibles, les informations précises dont ce centre a besoin pour aviser aux déterminations multiples qui intéressent l'être tout entier. Le corps social,—la nation,—a possédé jusque-là, en vertu d'une investiture anormale, ce siége de la pensée collective, ce mécanisme intellectuel qui se nomme *gouvernement,* tant qu'un droit, — élevé par son prétendu caractère au-dessus de la discussion, — le lui a imposé; mais elle a brisé ce droit, elle a réduit au niveau commun ceux qui s'en disaient investis. Est-il nécessaire qu'elle rétablisse un droit équivalent et plus légitime, en constituant elle-même, par sa propre initiative, une

intelligence collective nouvelle, un gouvernement nouveau? — Évidemment cette nécessité n'est pas absolue; et, si l'égoïsme était banni de la terre, si l'individu n'avait besoin d'aucune protection contre l'individu, si l'association volontaire et empressée pouvait se mettre spontanément à la hauteur de tous les besoins collectifs et des plus vastes entreprises, l'inutilité du gouvernement serait démontrée à tous les yeux, et il s'abrogerait de lui-même. Mais, quelque rigoureuse que soit, pour un lointain avenir, cette conséquence extrême du lent progrès humain, ce n'est assurément pas dans le cas présent que cette question peut être posée avec la moindre apparence de raison. — Donc, le premier soin d'une nation mise en possession d'elle-même doit être de créer son gouvernement, ou, — pour réduire la question à ses termes essentiels, — de constituer l'organe chargé d'élaborer, d'édicter et de mettre en vigueur les *lois* qui devront la régir. Ainsi, par un renversement complet de l'ordre anciennement établi, c'est l'individu lui-même qui, avant de se soumettre à la loi, est investi du droit de la faire, non pas directement, — car, dans tous les cas possibles, il ne pourrait en naître qu'un inextricable chaos, — mais par l'intermédiaire d'autres individus, désignés à son choix par leurs tendances et leurs

lumières, auxquels il confie le soin de ses intérêts.

En théorie, on ne peut concevoir de conciliation plus parfaite entre la liberté individuelle et l'autorité, de plus absolue suppression de tout caractère oppressif dans la loi, et surtout de plus solide garantie de l'*ordre*, puisque la résistance à une telle loi implique contradiction, et que celui qui la viole s'est en quelque sorte d'avance condamné lui-même.—Pour rendre frappante et complète l'assimilation du corps social à tout autre corps vivant, il suffit dès lors que l'individu, après avoir délégué son droit constituant et législatif, se réserve la faculté d'user de tous les moyens de publicité en son pouvoir, pour signaler, sans relâche, à l'autorité qui est son œuvre, les besoins nouveaux ou en souffrance qui doivent tenir sa sollicitude en éveil; car, sans cette attribution permanente, une nation serait dépourvue de la *fonction sensitive*, analogue à celle qui, dans l'innervation individuelle, provoque le mouvement. La seule différence entre l'économie naturelle et l'économie ainsi artificiellement créée, c'est qu'il n'y a pas de terme fatalement assigné à celle-ci; car le renouvellement ininterrompu des éléments intelligents et libres qui s'y succèdent garantit la durée de cette lutte pacifique qui donne à la vie sociale son quotidien aliment, et tient la voie constamment

ouverte à la *satisfaction progressive de tous les intérêts.*

D'où vient donc que cet admirable mécanisme,—au lieu d'inaugurer par le jeu régulier de tous ses rouages une forte et saine vie sociale, au lieu de laisser entrevoir un avenir plein de promesses,—peut dès l'abord se voir condamné à chercher hors de lui de hasardeux expédients pour maintenir l'ordre et conjurer les orages? C'est qu'à la bienfaisante action d'un tel mécanisme une condition est indispensable, et que,—au point où en est arrivé notre exposé du développement normal,—cette condition n'est pas encore remplie : il faudrait que l'*individu,* premier et dernier terme de cette organisation nouvelle, *possédât la notion précise et invariable qui doit à ses yeux en déterminer le sens,* — et il ne la possède pas.

A l'issue de la période précédente, le seul intérêt *politique* apprécié, le seul en cause, par suite de l'obscurcissement récent, de celui qui incombait jusque-là à une *autre autorité,* c'est l'intérêt dont une vue plus nette montrerait l'infériorité, c'est celui qui réduit toute la destinée de l'homme *à son existence terrestre.* Cet intérêt en général présente deux faces très-distinctes dont le choix alternatif voue d'avance à l'empirisme et à l'instabilité tous les essais de constitution. Chacune de ces

faces est caractérisée par une préoccupation dominante; l'une a pour mobile la *puissance* de la nation; l'autre, son *bien-être matériel*. L'une sacrifie l'individu à une fausse appréciation de la gloire, et impose sans nécessité l'homicide à sa conscience; l'autre, beaucoup plus sensée mais dénuée des moyens d'ennoblir la paix, relâche le lien que le sentiment national établit entre les citoyens, réduit leur vie au seul souci de s'enrichir les uns aux dépens des autres, et prépare de nouveaux éléments de rivalité haineuse et de discorde intestine.—L'engouement excité par le premier de ces mobiles ne saurait être durable, et, pour le condamner, son anachronisme, si je puis dire, parle plus haut encore que son iniquité; nous ne nous y arrêterons pas (1). — Mais, le second se prêtant à une aberration du *sens individuel* qui peut menacer l'ordre social d'une perturbation prolongée, nous devons en dire quelques mots.

Si un individu souffre et s'irrite de la position inférieure qu'il occupe; s'il a assez peu de fierté pour consentir à devoir à d'autres qu'à lui-même ce qui pourrait

---

(1) Nous aurons cependant à revenir sur ce sujet dans la *quatrième partie*, et à apprécier le *rôle moral* de la guerre dans le passé.

rendre cette position meilleure; s'il n'apprécie pas l'indépendance honorée que le travail lui assure, et la *dignité* que lui confère son utilité sociale; s'il ne connaît d'autre frein que les rigueurs de la loi humaine; et s'il est trop peu intelligent pour découvrir l'égoïsme et l'ambition sous le masque de la philanthropie,—il peut prêter l'oreille aux séduisants sophismes qui, par delà le renversement de l'ordre établi, lui montrent la réalisation régulière et légale de ses rêves dorés, c'est-à-dire l'institution d'un nouvel ordre de choses qui l'enrichirait tout à coup au détriment de ceux qu'il jalouse.—Il serait en effet on ne peut plus agréable et commode, pour un homme en qui la conscience est muette, de vivre un jour sous une loi qui lui donnerait le bien d'autrui, au lieu de le punir pour s'en être emparé; mais, le lendemain, sans doute, il faudrait en édicter une autre qui déclarât inviolable le *vol* autorisé par la première; car, dès le lendemain, l'inégalité renaîtrait par l'avarice ou la rapacité des uns et par la dissipation des autres; à moins que la loi qui présiderait au partage n'avisât à de rigoureux moyens pour maintenir le niveau des richesses, ou plutôt pour organiser la distribution quotidienne, faite par l'État, d'une part proportionnée aux besoins ou à la capacité de chacun. Cela revient exactement à établir sur une vaste

CHAPITRE IV

L'ORDRE UNIVERSEL

« Quels êtres sommes-nous donc? » devaient se dire les hommes qui vivaient avant Copernic et Galilée, lorsqu'ils portaient leurs regards vers la voûte céleste, « et quelle haute importance est la nôtre, puisque la *Cause souveraine de tout ce qui est* a déployé pour nous seuls tant de magnificences! — Autour de nous roulent dans l'espace, suivant les courbes les plus compliquées, d'innombrables clartés destinées à orner nos nuits; quand leur douce lumière pâlit et s'éteint, c'est pour faire place à l'astre radieux, toujours docile, toujours exact, créé tout exprès pour porter successivement ses flots de lumière sur tous les points de notre globe, dont il fait si rapidement le tour. — L'homme n'est pas seulement le

roi de la terre, il est le roi de toute la création, puisque la terre est le centre du monde, et que le monde entier, en tournant autour d'elle, montre assez qu'il lui est soumis ! »

Hélas ! la terre n'est pas le centre du monde ; elle n'est que l'une des plus humbles sphères qui tournent autour d'un foyer lumineux quatorze cent mille fois plus gros qu'elle et dont elle intercepte en passant les rayons. Ce foyer de lumière n'est lui-même que l'un des moins brillants parmi des milliards d'autres soleils, autour de l'un desquels il remplit, avec tout son cortége de planètes, un rôle de satellite à peine moins modeste que celui de la terre à son égard. — Combien de systèmes de plus en plus vastes faut-il ainsi construire pour représenter en son entier l'énorme mécanisme qui relie les uns aux autres tous les soleils dont se compose la tache céleste, la *nébuleuse* aplatie à laquelle nous appartenons (1)! — Et cette nébuleuse elle-même n'occupe qu'un faible espace ; nos plus fortes lunettes actuelles

(1) Herschell a compté, dans le champ de sa lunette dirigée vers la voie lactée, c'est-à-dire dans un espace égal environ au quart du disque apparent de notre soleil *cent seize mille* étoiles. L'esprit recule devant l'opération qu'il faudrait faire pour apprécier d'après ce chiffre le nombre des soleils qui composent notre nébuleuse.

permettent déjà d'en découvrir, dans les profondeurs du ciel, un assez grand nombre d'autres qui sont sans doute avec la nôtre autant de groupes en mouvement gravitant ensemble autour d'un centre commun (1). — Qu'on ajoute au nombre déjà incalculable des astres qui laissent parvenir jusqu'à nous la lumière qu'ils engendrent le nombre bien plus grand encore de ceux qui, comme la terre, ne peuvent projeter qu'à peu de distance autour d'eux le faible rayonnement qu'ils réfléchissent,—et l'on sentira le poids écrasant sous lequel la simple éloquence des chiffres peut faire fléchir notre intelligence...

La science peut-elle aller plus loin? Peut-elle, après avoir constaté l'harmonie universelle, en prévoir l'alté-

---

(1) La gravitation *universelle* n'est plus une simple hypothèse; elle est *démontrée* par la découverte relativement récente des mouvements des *étoiles doubles*.—Écoutons M. Arago. Après avoir montré l'incontestable rigueur des calculs sur lesquels s'appuie ce grand fait, il s'écrie : « Ainsi, les étoiles sont régies par la même force qui, dans notre système solaire, préside à tous les mouvements des planètes et des satellites; ainsi, cette célèbre attraction newtonienne, dont l'universalité n'était jusqu'ici établie que jusqu'aux limites de l'espace embrassé par la planète la plus éloignée de notre soleil, c'est-à-dire par Neptune, devient *universelle* dans toute l'acception grammaticale de ce terme. » (*Astronomie populaire,* t. I, p. 472.)

ration ou la transformation progressive? — Oui; un fait acquis à l'observation l'autorise à plonger un lointain regard sur les destinées du monde physique, c'est le *lent rétrécissement de toutes les orbites des corps célestes,* dû à la résistance de l'éther et sensible seulement jusqu'ici sur celles des comètes à périodes connues (1).

---

(1) Citons encore ici M. Arago. Comme il ne rattache ce fait à aucune doctrine philosophique, il semble sur ce point être contraint à un aveu pénible que lui arrache l'évidence, et il fait ce qu'il peut pour l'atténuer. Après avoir confessé les faits observés qui, — malheureusement, suivant lui, — rendent ce sort inévitable pour tous les astres qui gravitent autour d'un autre, il ajoute :

« *Mathématiquement* parlant, si on ne parvient pas à trouver (où la trouverait-on?) une cause compensatrice de la résistance éprouvée, il sera établi qu'après un laps de temps suffisant composé peut-être de milliards d'années, la terre, par exemple, ira se réunir au soleil. » (*Astronomie populaire,* t. IV, p. 27.)

Évidemment, les milliards ne sont mis là que pour nous rassurer, et de simples millions seraient plus que suffisants (*).—Ce n'est pas parce que la durée de l'année n'a pas varié depuis Hipparque, qu'on peut raisonnablement supposer que la résistance opposée sera si longue à produire son inévitable effet. Qui ne voit, d'ailleurs, que, du moment où cette influence serait sensible, l'équilibre serait rapidement rompu entre la force croissante de l'attraction et la force primitive d'impulsion restant constante? — Ne peut-on pas supposer

(*) S'il faut en croire M. Adhémar, qui cherche à démontrer que tous les 10,500 ans il s'opère un transport des mers d'un pôle à l'autre, l'avenir de l'humanité serait beaucoup moindre, puisque, en raison de la période déjà écoulée, il serait fixé à environ 4,000 ans.

— En rapprochant ce fait général de celui de l'universalité de la gravitation, il n'y a qu'une seule conséquence à en tirer, — et cette conséquence est aussi rigoureuse que possible, — c'est *l'inévitable réunion dans un incalculable avenir de la matière universelle en une masse unique, après que de proche en proche elle se sera repliée sur chacun de ses centres partiels.*

Cette donnée scientifique devra prendre plus tard sa place dans notre synthèse générale; mais n'anticipons pas, et revenons au spectacle que nous présente l'équilibre actuel du monde.

---

aussi que le rétrécissement de l'orbite est exactement compensé pour les globes solides (bien que cela n'ait pas lieu pour les comètes), par le ralentissement réel opéré dans le mouvement de translation, de façon à ce que la constance de la durée de l'année n'en soit point altérée?—Je sais bien que Laplace a établi l'invariabilité de longueur des grands axes. Je sais aussi que cette question a récemment donné lieu à de vifs débats; quant à moi, je ne puis sortir de ce raisonnement : S'il n'y a pas de rétrécissement d'orbites, il n'y a pas de résistance; s'il n'y a pas de résistance, il y a vide absolu dans les espaces interplanétaires; s'il y a vide absolu, il n'y a pas moyen—l'hypothèse de l'émission étant rejetée—d'expliquer la propagation de la lumière, puisqu'il n'y a plus d'ondulations possibles. Renversez le raisonnement, et vous arriverez à la nécessité du rétrécissement des orbites. A défaut de cette preuve, la métaphysique m'en fournit une *à posteriori* que j'indiquerai ailleurs.

Une idée éclatante et nette jaillit de la contemplation de ce spectacle, — si nous parvenons à en embrasser l'ensemble sans céder au vertige, — c'est la grande idée de l'UNITÉ manifestée par l'*ordre*. Quelles proportions prend tout à coup à nos yeux cette puissance que nous avons jusqu'ici désignée sous le nom de *nature*, quand, par le seul fait de la gravitation, nous saisissons le lien qui rattache notre terre, notre vie et peut-être notre destinée au mécanisme physique, à l'ordre universel, à la pensée unique et souveraine dont cette harmonie est l'expression sublime! — Ce mot vague de « nature » qui nous a suffi jusqu'ici aura-t-il désormais pour nous une assez large ampleur? — Non, une seconde idée naît invinciblement de la première, un nom nouveau s'impose à notre admiration, c'est celui de TOUTE-PUISSANCE; nous l'adopterons donc jusqu'au moment où, cédant à un besoin plus impérieux encore que celui de *connaître*, nos lèvres reconnaissantes en prononceront un autre.

Il est tout simplement absurde de supposer que cette prodigieuse dissémination de la matière, — que cette multitude effrayante de globes accomplissant, autour de leur foyer respectif, une fonction semblable à celle de la terre et présentant en conséquence à leur surface des

conditions de vie analogues, — n'ait d'autre emploi et d'autre utilité que de peupler l'espace et d'y tracer de gigantesques cycloïdes. — Ou ce n'est pas la même main qui a façonné la terre et les cieux, ou chaque sphère a pour but de diversifier ce phénomène de la vie qui seul peut donner un sens à l'existence de la matière. Il est vrai que, sur ce théâtre aux innombrables scènes, celle que l'homme, dans son illusion naïve, s'est plu si longtemps à croire le centre du monde est étrangement dépossédée de son importance; mais, sans doute il sait aujourd'hui se réduire à sa valeur relative; — sans doute une philosophie nouvelle est née de la révélation des lois qui régissent l'univers...?

Non; l'homme de nos jours persiste encore à se croire le point de mire, le constant et personnel objet d'une active sollicitude. — Il se sent *libre* cependant et ne peut s'empêcher de le reconnaître; il ne se souvient d'aucun moment de sa vie où cette liberté lui ait fait défaut; il admet sans difficulté que toutes les générations qui l'ont précédé sur la terre ont vu l'individu jouir, à toute heure, à tout instant, de ce même libre arbitre, aussi absolu, aussi irrécusable; — et il ne voit pas que cette liberté est inconciliable avec une intervention quelconque du *pouvoir* dont il tient l'être, ou que, si elle n'est

qu'une vaine apparence, ce pouvoir assume sur lui, dans les actes de sa créature, une part de responsabilité égale à la part de liberté qu'il lui enlève. Quelle idée l'homme se fait-il donc de la *Toute-puissance,* s'il pense qu'elle n'a pas *voulu* ou n'a pas *pu* pourvoir à ses destinées comme elle l'a fait pour tout ce qui est sorti de ses mains? — Cette tendance à l'identification, cet utile anthropomorphisme qui a servi de premier guide à l'intelligence humaine, est-il donc encore si tenace que l'homme ne puisse comprendre la *Toute-puissance* qu'en l'assimilant à lui-même, en lui attribuant ses débiles procédés de conservation, de réparation et de distribution de la justice?

La TOUTE-PUISSANCE, — qu'on la considère dans son essence ou dans ses rapports avec tout ce qui n'est pas elle, — n'admet qu'une seule définition possible, c'est la formule mathématique suivante : *force infinie,* — *résistance nulle.* Toute doctrine philosophique ou religieuse qui, pour relier ses divers points entre eux, se voit contrainte à violenter l'un des termes de cette formule me paraît par là même convaincue d'erreur; et celle-là seule peut à bon droit se croire voisine de la vérité qui réussit à soumettre à ce *criterium* infaillible toutes les interprétations qu'elle donne aux faits acquis à la connaissance, sans jamais y trouver une contradic-

tion. Ce rapprochement me semble suffisant pour me dispenser, à l'égard d'une doctrine quelconque, de toute discussion de principes. Je ne connais de solide et de sûr en métaphysique que le terrain que je signale, et je me déclare hautement prêt à condamner le premier la doctrine que j'expose, s'il m'est prouvé qu'une autre satisfait mieux à la saine notion de la Toute-puissance. — Quelques mots nous suffiront pour donner à cette notion toute la précision que comporte l'intelligence de l'être fini.

Les corps célestes, la terre et les êtres qui vivent à sa surface, — tout ce qui est et tout ce qui agit, — tout ce qui se manifeste à nos sens ou à notre pensée, — tout en un mot se meut dans l'*espace* et dans le *temps*, et nous ne pouvons rien comprendre sans déplacement et sans succession. Peut-on considérer aussi la Toute-puissance comme astreinte à cette double nécessité? — La formule qui la définit ne le permet ni par l'un ni par l'autre de ses termes; car, si pour elle le passé et l'avenir ne s'absorbaient pas dans une perpétuelle actualité, si l'espace avait pour elle des distances, son pouvoir ne serait pas *infini*, ou, ce qui revient au même, le temps et l'espace lui opposeraient une *résistance* analogue à celle

qui entrave la locomotion de l'être fini. L'espace et le temps ne se conçoivent donc, à l'égard de la Toute-puissance, que sans division et sans succession, c'est-à-dire, évidemment, QU'ILS NE SE CONÇOIVENT PLUS. — Et, d'un autre côté. ils ne se conçoivent pas davantage sans une substance finie (1). L'immensité vide, — l'éternité immobile, — c'est l'incompréhensible indivisibilité, — c'est, pour la créature finie, l'incommensurable et l'inaccessible, *ce serait le néant si ce n'était l'Infini*. La présence de la matière introduit par sa localisation la division dans l'immensité : c'est l'espace; les mouvements de la matière introduisent par leur succession la division dans l'éternité : c'est le temps. Donc, l'espace, le temps, la matière, sont les trois termes essentiels et coexistants du fini; les deux premiers impliquent le troisième, et c'est celui-ci qui engendre les deux premiers. Le *temps* et l'*espace*, — conditions finies et divisibles, — sont à la substance finie ce que l'*éternité* et l'*immensité*, — conditions infinies et indivisibles, — sont à la substance infinie ou Toute-puissance. — On ne peut donc formuler

(1) Comme nous sommes ici dans le monde physique, nous ne parlons, en fait de substance finie, que de la matière; il est clair que le même raisonnement s'applique à toute autre substance.

ni cette proposition : la matière est éternelle, ni celle-ci : la Toute-puissance agit dans le temps ; car, dans l'une et dans l'autre de ces propositions, les termes sont contradictoires.

N'eussions-nous pas même ces deux caractères si tranchés, — l'*indivisibilité* et la *divisibilité*, — pour établir *à priori* une distinction radicale entre les deux substances dont l'une a pour condition l'éternité et l'autre le temps, la formule qui nous sert de critérium nous interdirait l'hypothèse de la coéternité de la matière et de la Toute-puissance. Car, l'idée de la matière indépendante — ou existant par elle-même — est équivalente à l'idée de *résistance*, et toute résistance est incompatible avec le pouvoir que nous définissons. — L'existence de la matière ne peut donc se concilier avec l'idée du pouvoir infini que si on la considère comme émanée de ce pouvoir lui-même, et douée par lui, dans ses particules *indivisibles*, c'est-à-dire dans ses *atomes*, de l'aveugle et absolue propriété d'obéir toujours, sans résister jamais.

Dira-t-on, — en laissant encore de côté la distinction directe que nous avons établie plus haut, — que cette obéissance de la substance finie a besoin d'être surveillée, que l'ordre une fois établi a besoin d'être conservé, et

que, s'il se produit un désordre, il réclame une réparation? — Qui ose parlèr de conservation ou de réparation dans l'œuvre de la Toute-puissance? — Avoir besoin de conserver ou de réparer, c'est avoir à lutter contre un pouvoir rival; ou bien, c'est avoir mal construit, c'est avoir laissé dans son œuvre quelque défaut, — quelque omission, — qui, à un moment donné, demande une retouche... Or, comment concilier une rivalité de pouvoir ou une imprévision quelconque avec l'idée de la Toute-puissance? —Soutenir que le principe du désordre émane d'elle ou qu'il se produit malgré elle, c'est également la nier. Non, s'il y a une Toute-puissance, elle ne conserve ni ne répare,—elle VEUT, et de sa volonté jaillit le plan qu'elle conçoit, relié dans tous ses détails par la plus inébranlable harmonie. Sa prévision sans limites, ou plutôt (car prévoir impliquerait succession) sa vision immanente, — pour laquelle les effets sont contemporains des causes, — fournit d'un seul coup au fini toutes ses conditions d'être. Parmi ces conditions sont, avons-nous dit, l'espace et le temps; leur décomposition devient la mesure qui s'impose à toutes les conceptions de l'intelligence finie; et, pour cette intelligence, l'œuvre instantanée de la Toute-puissance ne peut se présenter que sous un seul aspect, à savoir sous l'aspect d'*une*

série de transformations successives engendrées les unes par les autres.

C'est là, — faut-il le rappeler? — le point de vue unique dont nous ne nous sommes jamais écarté, et qui dans aucun cas ne nous a fait défaut, dans tout notre tableau mouvant du développement de la vie, sur la scène si restreinte où il nous est donné de l'observer.

Que faut-il pour qu'en un *indivisible* moment la VOLONTÉ TOUTE-PUISSANTE introduise, au sein de l'immensité, la substance finie qui y fait naître le temps et l'espace? — Que faut-il pour que cet acte instantané donne à la fois à la substance finie toutes ses conditions d'existence, de mouvement, de diversité et de développement? — Nous l'avons dit plus haut, — il faut que la rigoureuse exécution du plan général soit infailliblement garantie par la construction même des *indivisibles atomes* qui doivent y concourir; il faut que de l'*infiniment grand* procède directement l'*infiniment petit.* — L'existence de l'atome implique deux *conditions nécessaires :* la *forme* et la *masse;* car il ne peut *être* sans occuper dans l'espace une place déterminée par sa structure; quoique cette place (ce qu'il ne nous est pas donné de concevoir) soit la plus petite possible. Or, qu'à chacune de ces *conditions d'être* soit unie une *force,* et cela suffit pour que le plan uni-

versel, immédiatement complet au point de vue infini ou éternel, n'ait plus besoin, — au point de vue fini, — pour son achèvement progressif, que des deux conditions finies ou divisibles qui en font partie, c'est-à-dire l'*espace* et le *temps*.

En effet :

Que la *force* qui réside dans la *structure* (1) détermine la formation d'atomes composés, diversifiés par le nombre des composants et par le mode et l'ordre des juxtapositions successives ;

Que la *force* qui réside dans les diverses *masses* atomiques (2) tende à les réunir, à en former des masses agrégées, et que l'énergie de cette force soit en rapport direct avec ces masses et en rapport rapidement décroissant avec leurs distances ; afin que le principe *unique* du mouvement soit *varié* par l'inégalité des masses, et que l'indépendance relative des grandes agrégations soit assurée par l'intervalle même qui les sépare ;

Que les brusques accidents de rapprochement et de disjonction entre les atomes déterminent les différents degrés d'un phénomène à double manifestation (3) qui

(1) Affinité chimique. Loi des *proportions définies*.

(2) Pesanteur ou gravitation.

(3) Chaleur et lumière.

devienne lui-même une force capable d'engendrer, dans des limites précises, des mouvements et des phénomènes nouveaux;

Que le *mouvement régulier* d'une grande agglomération de matière (1) détermine une disposition fixe dans les atomes qui la composent; et que, cette disposition *normale* venant à être altérée par une influence contraire dans les corps *isolés* à sa surface, la disposition atomique *anormale* qui en résulte maintienne sur ces corps, tant qu'elle persiste, une *tension* (2) capable de se traduire par la production indirecte des conditions de tous les autres phénomènes;

Qu'à l'aide de cet intermédiaire (3) des dérivations facultatives puissent toujours s'opérer à la source initiale et permanente de la force et du mouvement, pour en subdiviser et en propager les manifestations diverses à travers le temps et l'espace;

Et qu'à cette fin, un élément subtil (4), soumis à d'autres

---

(1) Rotation d'une sphère.

(2) Électricité.—Ceci est une opinion personnelle dont je pourrai faire quelque jour l'objet d'une discussion spéciale.

(3) Reproduction de la force par l'intermédiaire de l'électricité musculaire.

(4) La substance immatérielle. Cette idée sera éclaircie et développée au chap. II de la *quatrième partie*.

lois, pénètre le premier, en relie les fractions grandes et petites, comble entre elles les vides et les distances, transmette des unes aux autres les actions et les influences, et puisse aussi — par une alliance plus intime — donner lieu à d'innombrables manifestations du phénomène vital avec toutes ses conditions progressives de propagation, de métamorphoses et de transmigrations;

Que toutes ces conséquences soient contenues dans l'acte initial de la volonté souveraine; et **LE DÉVELOPPEMENT PRÉVU DE L'UNIVERS SE TROUVERA TOUT ENTIER DANS SON GERME.**

C'est assez dire aussi, — et j'appelle l'attention sur ce point dont l'induction philosophique doit tenir grand compte,— que, des conditions mêmes de la création matérielle, découleront, sur chaque globe, celles d'une *carrière intellectuelle déterminée,* du moment qu'une espèce progressive sera appelée à y exercer une délégation du pouvoir souverain; car chacune des forces qu'aura successivement engendrées le développement inorganique et organique servira de base à la puissance croissante de l'intelligence finie, et chaque pas de cette intelligence sera marqué par la découverte d'une des *lois,* — immuables résultats de la création même, — qui régissent ces forces et déterminent toute la série des phénomènes auxquels elles donnent lieu, dans des circonstances données.

— Asservir progressivement toutes ces forces, et combler peu à peu le cercle de leurs applications pratiques, — tels seront le but et la formule de cette carrière intellectuelle, *mathématiquement limitée sur chaque globe par le nombre des ressources qu'il offre à l'activité.*

Laplace a montré comment, sans invoquer aucune intervention nouvelle de la Toute-puissance, — (c'est-à-dire, suivant nous, sans substituer un mode d'action multiple et successif au mode instantané et indivisible qui peut seul se concilier avec la notion d'un pouvoir infini ou éternel,)— on pouvait expliquer la formation, les mouvements et le mécanisme des systèmes planétaires qui peuplent l'espace. Mais le MONDE MORAL restait tout entier en dehors de cette démonstration qui semblait mener au matérialisme ou à la fatalité; — je la complète en montrant à mon tour que la LIBERTÉ, loin de contrevenir à la *loi,* loin de contredire l'idée d'un plan rigoureusement conçu et suivi, donne au contraire à cette interprétation de l'œuvre universelle une éclatante confirmation, puisque c'est elle qui, par l'emploi qui en est fait, *détermine mécaniquement* la destinée de l'individu, et fait par là même entrevoir, entre les mondes, des rapports préétablis différents des rapports physiques.

Si le lecteur a bien saisi le sens de la thèse que j'ai dû morceler jusqu'ici, afin qu'aucun ordre d'idées n'en fût exclu, il doit comprendre qu'elle se présente sous deux points de vue distincts, l'un *mécanique*, l'autre *moral*. Je n'aurai bientôt plus à m'occuper que du second de ces points de vue qui doit me fournir la confirmation pratique de cette doctrine; quant au premier, je suis maintenant en mesure d'en donner l'expression résumée et complète dans cette *définition mathématique* de l'homme:

L'homme est un appareil composé de deux *mécanismes*, doués chacun d'une vie propre — l'une matérielle, et l'autre immatérielle, — et de deux *forces* innées agissant en sens inverse sur celui de ces mécanismes que nous nommons l'*intelligence*.

La première de ces forces, — qui est commune à l'homme et à tous les autres animaux, — tend à *concentrer* sur les intérêts de la vie matérielle toutes les opérations de l'intelligence, de façon à mettre obstacle aux conditions d'unité, d'homogénéité et d'indépendance nécessaires à la constitution d'une individualité immatérielle. — C'est une force *centripète* que nous nommons la *force animale* ou de *concentration*.

La seconde force, — conquête exclusivement particulière à l'homme, — tend au contraire à donner à la vie

propre de l'être intellectuel toutes les conditions que l'autre force lui ravit, en l'affranchissant de tout intermédiaire matériel, en élevant ses facultés actives et ses propriétés sensibles au-dessus des intérêts et des impressions de la personne animale. — C'est une force *centrifuge* que nous nommons *force morale* ou d'*expansion.*

Tant que ces deux forces sont abandonnées à elles-mêmes, le mécanisme immatériel de l'intelligence subit passivement leurs entraînements, obéissant à celle qui reçoit des circonstances internes ou externes un accroissement d'énergie. Mais l'un des ressorts de ce mécanisme, —la *volonté,*—lui permet de réagir à son gré sur ces forces, et de favoriser ou d'entraver puissamment l'action de l'une ou de l'autre; c'est-à-dire que la volonté peut se faire le désastreux complice de la destruction ou le décisif agent de la conservation de l'individualité immatérielle.

L'appareil humain présente dans les deux sexes des différences remarquables. — La force de *concentration* agit en général plus impérieusement chez l'homme que chez la femme ; la force d'*expansion* est d'ordinaire plus intense chez la femme que chez l'homme; mais par contre, le *mécanisme intellectuel* présente chez l'homme des ressorts généralement plus achevés, mieux trempés et plus puissants. Il en résulte, en premier lieu, que la

femme obéit plus aveuglément à des tendances qui chez elle sont favorables à la conservation de l'être immatériel, et que l'homme, plus menacé de déchéance et de destruction, possède en revanche de plus efficaces moyens de résistance; — en second lieu, que de ces différences mêmes naissent d'admirables conditions pour la formation d'un *couple* dans lequel se trouvent accrues des deux parts, en vertu de l'*expansion mutuelle*, d'égales chances à l'émancipation de la vie après la mort du corps.

Cette émancipation, cette *continuation* de la vie dans une autre sphère, est le résultat *mécanique* de la constitution donnée à l'être par la force d'*expansion* aidée et accrue par la *volonté*.

Et qu'est-ce qui *révèle* cette nouvelle expression de la vie?—c'est la DOULEUR,—c'est cette apparente iniquité de la Toute-puissance, dont le poids va s'affaiblissant à mesure que le progrès moral rend de moins en moins nécessaires à l'humanité les énergiques appels d'une *révélation* permanente.

Ainsi la *liberté* de l'homme se rattache à l'ordre universel par le résultat prévu de ses effets généraux dans une masse donnée d'individus agissant dans des condi-

tions *données*.—Ainsi *une loi absolue, une loi mathématique régit le monde moral comme le monde physique* (1).

L'assentiment de la raison à ce dogme constitue une FOI à l'abri de toute variation et de toute défaillance. L'amour de la vie ainsi comprise se transfigure et se traduit par d'autres actes et par l'appréhension d'autres dangers; l'intelligence éclairée y supprime les pusillanimes terreurs qui n'ont que le corps pour objet, mais elle restitue sa valeur propre et sa haute signification à la période d'activité qui s'écoule sur la terre; et la responsabilité apparaît claire et nette devant la CONSCIENCE devenue souveraine. — Il se peut que la suppression d'une *direction* commode et rassurante, et l'importance subite qu'acquiert la volonté individuelle causent tout d'abord une sorte d'éblouissement et d'effroi; mais bientôt la volonté elle-même, habituée en d'autres œuvres à ne se roidir et à vaincre que lorsqu'elle est abandonnée à ses propres forces, retrouve ici ce surcroît d'énergie que la liberté sous toutes ses formes ne manque jamais de lui

---

(1) Si, par opposition à la loi de *gravitation* qui régit la matière, on voulait donner un nom à la loi qui régit la substance immatérielle individualisée, il me semble que le plus expressif,—en ne le détournant qu'à demi de son sens scientifique ordinaire, — serait celui de *sublimation*.

prêter; confiante alors en un succès qui dépend d'elle, elle se met résolûment à la hauteur du noble emploi qui lui est laissé.

Que l'on considère alors l'individu : — les *obstacles* intérieurs à vaincre, — la *lutte* à soutenir, — la *loi* qui convertit tout effort en un accroissement de vie et garantit la destinée, — la raison qui confirme cette loi et suffit pour en acquérir et en transmettre la *connaissance*, — font de l'individu un tout complet en qui se trouvent réunies toutes les conditions (voir page 221) de l'*activité*, du *progrès*, de l'*ordre* et de la *sécurité*.

Mais il importe que cette sécurité ne soit jamais absolue, et que l'individu ne puisse jamais se contenter du degré de vitalité qu'il sent à son être; car le progrès s'arrêterait à ce moment même par l'inutilité apparente de le pousser plus loin. Il importe aussi que l'*espérance*, — ce sentiment si doux et si nécessaire, — ne soit jamais fermée aux volontés hésitantes; car l'homme peut être arrêté dans le perfectionnement de lui-même, non moins par la crainte de ne pouvoir atteindre le but, que par la certitude de l'avoir atteint. — Il faut donc que le degré précis qui constitue l'émancipation de l'être soit soustrait à la connaissance de l'individu; il faut, en d'autres termes, que *l'existence de la loi* soit connue, mais que la *formule*

que lui a donnée la Toute-puissance reste indéterminée pour l'être fini et progressif (1).

J'ai montré, — ou plutôt j'ai laissé à d'autres le triste soin de montrer (voir pages 62 et suiv.) que tous les sentiments étroits et bas, tous les vices, tous les crimes, toutes les lâchetés, tous les plaisirs dégradants, toutes les hontes de l'homme procèdent de la *force de concentration*. Il me sera doux et facile de montrer maintenant que la *force d'expansion* engendre tous les sentiments

---

(1) Cette indétermination des limites qui séparent deux degrés successifs de l'être n'a pour nous rien de nouveau ; nous avons eu déjà plusieurs fois l'occasion de l'observer. (Voir les notes de la page 11 et de la page 146.)

Rien ne m'a mieux démontré à moi-même la réalité de la loi qui régit le monde moral, que l'inutilité des efforts que j'ai faits pour lui trouver une formule, avant d'avoir reconnu que le propre de cette loi est de ne pouvoir être exprimée dans ses détails en termes précis. — La possibilité de soumettre chaque cas particulier à la vérification que permet une formule enlèverait à la loi morale tout ce qui la distingue de la loi physique et l'élève au-dessus de celle-ci. La vérité ne peut se présenter sous les mêmes traits dans ces deux ordres d'idées. Dans la sphère morale, les grands aspects, les traits essentiels, peuvent apparaître très-nettement ; mais, dès qu'on veut analyser et particulariser, on s'aperçoit aussitôt que tout s'estompe et devient confus. Il faut qu'il en soit ainsi ; il faut qu'il reste une place au doute, si petite qu'elle soit, afin que l'intelligence ne soit pas dépossédée de cette portion de son domaine, — inconnue, vague et mystérieuse, — si nécessaire aux rêveuses expansions.

honnêtes et généreux, toutes les vertus, toutes les grandes actions, toutes les jouissances élevées, tous les nobles enthousiasmes, et toutes les consolations de l'homme; et que ce qui est fait pour provoquer au plus haut degré ses élans, c'est l'*attribut essentiel* de la Toute-puissance, — attribut éminemment attractif, qui en complète la notion, lui donne un nom nouveau, et nous révèle le sens et l'ineffable grandeur de la création tout entière.

Tel sera le complément moral de cette doctrine. Puissé-je auparavant associer le lecteur à la vision sublime qui permet d'entrevoir, par delà les temps et les espaces, l'accomplissement final du plan universel!

QUATRIÈME PARTIE

LA *FORCE* MORALE

Dès le début de mon étude du *mécanisme intellectuel,* j'aurais pu établir et préciser un point important; mais il était bon de le laisser seulement pressentir au lecteur, pour en retarder jusqu'ici l'expression formelle. Procédant alors négativement, j'aurais pu dire :

« Si nous étudions ce nouvel appareil (l'intelligence) dans un être qui est condamné, *par la nature ou par sa propre volonté,* à la simple condition animale, c'est-à-dire à la concentration de toute sa puissance intellectuelle sur les seuls intérêts de son corps, nous pouvons à la vérité constater, au sein même de la substance immatérielle, une circulation régulière, une vie réelle ; mais c'est une

vie *purement organique*, exactement analogue à celle qui circule avec la séve dans la plante, avec les fluides et le sang dans les organes, — une vie *parasite* qui ne peut se suffire à elle-même, qui ne se conçoit pas sans le milieu auquel elle adhère, sans l'apport et le renouvellement des idées qui émanent de ce milieu. Elle fait partie intégrante de la personne animale ; mais, sans cette personne — hors des intérêts de laquelle il ne lui est fourni aucun élément d'entretien et de durée — elle n'a plus de raison d'être. Nous ne trouvons là aucun des caractères de l'individualité, aucune apparence d'un *consensus* analogue à celui qui confère à un être matériel la mobilité indépendante. Il n'y a point là évidemment d'*individu* immatériel, homogène, identique à lui-même, doué d'une vie propre et d'intérêts particuliers. En un mot, s'il y a là les éléments d'une expression nouvelle de la vie, les conditions de son achèvement n'y sont pas ; ce n'en est qu'un rudiment auquel manque le principe de l'unité et que l'on peut comparer à une réunion d'organes, solidaires entre eux, mais auxquels manque un *système nerveux* pour les relier et en faire un *individu.* »

Est-il donc des cas où les caractères de l'individualité qui manquent ici deviennent manifestes? Arrive-t-il que les organes immatériels se présentent à nous revêtus

d'une sorte d'*innervation* — immatérielle comme eux — qui leur communique une sensibilité d'ensemble indépendante et distincte de celle qu'excitent les intérêts spéciaux de la personne animale? Et cette sensibilité aurait-elle pour effet de conférer à l'être immatériel le pouvoir de percevoir ses propres affections, de discerner au moyen de ses sensations diverses ce qui, dans son alliance avec le corps, se produit de bon ou de mauvais pour lui-même? — Si de tels cas se rencontrent, nous serons évidemment autorisés à y reconnaître une véritable *individualisation* du principe immatériel dans un être.

Or, parmi les phénomènes de sensibilité que présente la nature humaine, il en est qui offrent entre eux un contraste étrange où se discernent aisément des cas de ce genre. Ces phénomènes, bien que contraires, sont quelquefois simultanés ou se suivent de très-près. D'où vient, par exemple, que le sacrifice d'un plaisir, d'un intérêt de notre personne animale, peut devenir lui-même un très-vif plaisir? — D'où vient que nous pouvons éprouver un plaisir semblable au moment même où notre corps ressent une douleur cuisante, lorsque nous parvenons à dompter cette douleur, à nous élever au-dessus d'elle, à lui dire comme les stoïciens : « Tu n'es pas un mal? » — D'où vient, au contraire, qu'au moment où nous sem-

blons le plus agréablement absorbés par une jouissance du corps ou de la vanité, ou par quelque méchante action, — notre plaisir, venant à nous apparaître sous ses traits misérables, dégradants ou odieux, nous cause aussitôt la *sensation* la plus douloureuse?—Voici assurément deux états de l'être caractérisés par deux modes de sensibilité entièrement distincts; pour s'en faire une image, il faut de toute nécessité se représenter, dans le même être, deux *personnes*, ayant chacune leurs sensations propres, et entre lesquelles la nature même de ces sensations diverses opère une séparation, ou plutôt, une subordination subite. Et la personne qui ici domine et absorbe l'autre par la sensation maîtresse et déterminante, qu'est-ce autre chose que l'*individu immatériel* que nous avons défini plus haut?

Ce phénomène est loin d'être général dans l'espèce humaine; et l'on pourrait, à cet égard, diviser cette espèce en deux classes assez nettement tranchées : dans l'une, le genre de sensibilité caractéristique qui appartient en propre à la personne immatérielle s'est peu à peu effacé, et, chez certains sujets, a fini par devenir absolument nul;—dans l'autre, au contraire, ce genre de sensibilité a pris une importance dominante, et, parmi les hommes qui sentent ainsi, il en est qui ont acquis sur leur *per-*

sonne animale un tel empire qu'ils lui interdisent tous les actes et la soustraient à toutes les sensations capables d'offenser et de froisser cette *personne supérieure* qui est en eux; car celle-ci, devenue souveraine, obtient aisément de l'autre toutes les abstentions, tous les services désintéressés qui la satisfont et la charment. La vie immatérielle revêt donc, dans certains cas, un caractère très-net; et tandis qu'elle se réduit chez quelques-uns à la sensibilité de l'animal, arrivant, chez d'autres, à un état de plus en plus complet et homogène, elle se constitue une individualité de plus en plus indépendante et forte.

Ainsi, on peut établir, dans l'être immatériel individualisé, *une division exactement analogue à celle que les physiologistes établissent dans l'être matériel. Ils reconnaissent dans celui-ci deux modes de vie : la vie* ORGANIQUE *et la vie* ANIMALE (1); *il faut pareillement reconnaître dans l'être immatériel deux modes de vie : la vie* INTELLECTUELLE, *et celle que je nommerai la vie* MORALE. *Ce der-*

(1) Voir Bichat et tous les physiologistes qui, après lui, ont éclairci et précisé cette grande idée aperçue par Buffon. — Ce que j'ai dit à cet égard dans la *deuxième partie* ne peut suffire qu'aux lecteurs déjà familiarisés avec cette doctrine fondamentale de la physiologie moderne.

nier mode de vie immatérielle est toujours absent chez la brute; et, de même que la vie animale peut être présente ou paralysée dans un mécanisme organique, de même la vie morale peut être PRÉSENTE *ou* PARALYSÉE *dans un mécanisme intellectuel appartenant à l'espèce humaine.*

C'est à une intelligence revêtue de cette nouvelle expression de la vie, de cet appareil sensible et moteur, de cette *innervation morale,* en un mot, et c'est à celle-là seule que je donne le nom d'AME. L'âme est donc, suivant moi, une intelligence douée de sensations spéciales au moyen desquelles elle peut arriver à la conscience de sa vie propre d'être immatériel. C'est à l'état d'âme que l'être immatériel peut se posséder, se rassembler — pour ainsi dire, — se sentir homogène et un; il peut se mouvoir hors du cercle plus ou moins étendu des intérêts de la personne animale, se subordonner celle-ci, faire prévaloir ses propres intérêts, défendre contre les tendances dissolvantes son unité et sa vie, et, une fois qu'il est parvenu à la notion précise des conditions de cette vie, reconnaître qu'elles n'ont rien de commun avec celles de la vie du corps.

Tout homme est doué en naissant d'une âme, ou plutôt d'un germe immatériel viable. La vie de ce germe, bien que réelle, est longtemps confuse et ignorante d'elle-

même; son activité intellectuelle se manifeste en général avant son activité morale; souvent même, sous ce dernier aspect, elle ne dépasse pas l'état *passif*, c'est-à-dire une expansion sensible et le besoin de cette expansion. Mais, si cette expansion est développée par des soins extérieurs intelligents, ou si les circonstances la favorisent assez pour que l'être en constate le charme et en discerne les causes, le renouvellement de ces causes devient plus ou moins *facultatif* ou dépendant de la volonté. Alors, la vie morale passe à l'état *actif;* le mécanisme immatériel tout entier se dispose et s'ordonne pour en accroître et en régler l'exercice.

Tant que — chez l'enfant — la *force animale* n'a pu acquérir la puissance qu'elle cherchera plus tard à se donner par la complicité raisonnée de l'intelligence, la *force morale*, tout inconsciente et passive qu'elle est, suffit pour sauvegarder les destinées de l'être. La sollicitude de la nature semble s'être étendue plus loin encore : pendant la jeunesse, alors même que les sollicitations de la *force animale* sont devenues très-pressantes, la *force morale* lui oppose d'ordinaire une résistance longtemps victorieuse. Mais il ne faut pas que l'âme tarde alors à devenir active, car elle est sans cela menacée de faiblir de plus en plus, de subir de fréquentes intermit-

tences, et enfin de tomber dans un sommeil — précurseur de la paralysie — dont elle a d'autant plus de peine à sortir qu'il s'est plus prolongé; et il peut venir un moment où les excitations les plus énergiques sont inhabiles à lui rendre la propriété de sentir et, à plus forte raison, la faculté de se mouvoir. Enfin, si la dissolution de l'individualité immatérielle est si complète que les approches de la mort du corps, — malgré l'*influence* toute particulière que la nature semble y avoir attachée, — sont sans effet sur elle, la mort de ce corps ne saurait lui rendre la vie dont elle est déjà privée.

Ici se présente une considération du plus haut intérêt. L'*influence* naturelle dont je viens de parler se manifeste par un phénomène que l'on nomme *repentir*. Ce phénomène étant un signe non équivoque de la vitalité de l'âme tranche mécaniquement la question de ses destinées. Mais il y a un abîme entre le repentir vrai et sa simple apparence; et l'homme qui aura dès longtemps laissé s'éteindre en lui la sensibilité morale, en comptant sur le repentir qui doit la réveiller, se sera, par ce calcul et la sécurité paralysante qui en résulte, presque sûrement mis d'avance dans l'impossibilité de le ressentir au moment prévu.

C'est à ce moment suprême surtout qu'il importe de

ne pas confondre les effets de la crainte avec les signes d'une vitalité véritable ; car (ainsi que je l'ai déjà fait entendre ailleurs, — et je ne saurais trop le répéter), la crainte d'un châtiment, et aussi,— mais à un bien moindre degré, — l'espoir d'une récompense, produisent chez les animaux et chez l'homme des phénomènes semblables en apparence à ceux de la sensibilité morale. Ils amènent également l'abstention volontaire d'un plaisir défendu, et le regret d'avoir cédé à ses séductions, si elles l'ont emporté sur la résistance. Mais, qu'on y regarde de près, et la différence avec la vraie sensibilité morale sera facile à saisir. Ces semblants de vitalité procèdent, non du sentiment de la *liberté*, mais de celui de la *dépendance*. Il ne s'agit point ici d'une âme qui jouit de ses triomphes sur la force animale, ou qui souffre des souillures dont elle n'a pu préserver l'être qu'elle anime ; ce qui se fait entendre ici, ce n'est pas l'énergique sentiment des conditions de vie de l'être immatériel, c'est le simple langage intérieur d'un calcul intéressé ; supprimez l'idée d'un maître clairvoyant, et le plus souvent ces vaines apparences morales s'évanouissent et échappent à tout diagnostic.

Qu'il y a loin de cette sensibilité avortée et obtuse aux puissants tressaillements de l'âme parvenue à la pleine

et entière conscience d'elle-même! — Souffre-t-elle de ces chocs extérieurs qui n'atteignent qu'elle dans l'être et lui causent parfois d'affreux déchirements... elle aime à se reconnaître même dans ces douloureux témoignages de sa vie; elle trouve à ces angoisses une âpre saveur qui les rehausse et les rend mille fois préférables aux fades plaisirs du corps ou de la vanité. Et quelle valeur peuvent conserver ces plaisirs, quand le parallèle est direct, quand il est donné à l'âme de s'enivrer de ceux qu'elle peut tirer de sa condition terrestre? Qu'elle se soit, une fois seulement, largement abreuvée à quelque source enfin prodigue de ses pures délices, et ses organes intellectuels se roidiront contre les suggestions de la personne animale; ils se révolteront à l'idée d'en redevenir jamais les dociles complaisants. Parvenue à cette hauteur, elle force les horizons de ce monde à s'élargir devant elle, elle y voit grandir son rôle, elle en comprend le sens, elle ne s'étonne et s'afflige plus de cet exil apparent, seul capable de la préparer à une carrière plus haute. Si parfois elle a quelque peine à détacher ses regards du monde inconnu qui l'attend; si, perdant courage, elle s'attarde trop à rêver un bonheur moins activement acheté ailleurs, elle reconnaît bientôt un piége dangereux dans ces molles tendances à l'immobilité; elle sent que

ce n'est pas se préparer à vivre que d'aspirer au repos, et qu'il y a imprudence et faiblesse à quitter avant l'heure la tâche qui accroît ses forces en les exerçant. Elle revient alors à son œuvre terrestre, à ce but qu'elle doit poursuivre ici-bas, sous peine de manquer de forces pour atteindre l'autre. Son milieu actuel est composé de douleur et d'amour; quel autre serait plus propre à l'éclairer et à la soutenir?—La douleur est la révélation du bonheur par son contraire; l'amour est la révélation du bonheur par le bonheur lui-même. C'est dans ce milieu qu'elle doit se répandre, se mouvoir et se fortifier; elle a, pour s'y guider, les entraînements qui naissent de ses sensations mêmes; qu'elle ne craigne pas d'y céder, dût-elle se heurter à des aspérités cruelles;—de ses déchirements comme de ses ivresses elle renaîtra toujours plus vigoureuse et plus saine.

Nous allons faire une revue rapide des principales sources de bonheur et de souffrances qui sont particulières à l'âme. Nous verrons qu'elles sont toutes indépendantes de son alliance avec le corps, toutes en dehors de ce qui compose et circonscrit celui-ci, et que par conséquent toutes impliquent une *force d'expansion*.

Comme cette démonstration par les faits est la seule

qui nous manque encore pour achever de résoudre la série entière des questions que nous nous étions posées, j'aurai ainsi pleinement justifié mon hypothèse fondamentale (page 63) : « La nature, ou plutôt la Toute-puissance, a laissé à certains êtres la *faculté* de dégager de la matière qui compose leur corps et de faire survivre à ce corps une expression plus haute du phénomène vital, une INDIVIDUALITÉ IMMATÉRIELLE. » Car, ayant introduit toutes ces questions dans le domaine de la *mécanique*, j'emprunte à cette science elle-même l'inébranlable solidité de ses principes ; et comme l'un de ces principes est que « *l'effet d'une force* SE PERPÉTUE *tant qu'il n'est pas annulé par une force contraire,* » L'IMMORTALITÉ DE L'AME, telle que je l'entends, est par là même MATHÉMATIQUEMENT DÉMONTRÉE.

Le chapitre par lequel va s'ouvrir cette *quatrième partie* a spécialement pour but de traduire, dans le langage ordinaire du moraliste, la plupart des questions que nous n'avons traitées ou indiquées jusqu'ici qu'en termes purement scientifiques. Je tiens à placer sous les yeux du lecteur une sorte de contraste entre deux modes d'exposition différents et reliés seulement par quelques traits communs, afin qu'il soit bien évident qu'un aspect quelconque de la nature humaine peut toujours donner lieu,

au gré de l'observateur, soit à une question de *mécanique*, soit à une question de *morale*. Tout sujet d'étude de ce genre prend ainsi deux faces très-distinctes en chacune desquelles peut se poursuivre isolément la recherche d'une solution; et rien ne saurait être plus précis et plus sûr que le *criterium* que l'une des deux solutions fournit à l'autre. Ou je me trompe fort, ou de ce procédé déjà indiqué dans la deuxième partie (p. 161) doivent ressortir, pour la conscience individuelle, l'utilité la plus pratique et le plus efficace contrôle.

CHAPITRE PREMIER

LES MANIFESTATIONS DE L'AME

Parmi les sentiments pénibles de l'âme, il en est un qui n'offre pas de compensation, et dont elle a hâte de se délivrer. Rien ne saurait mieux exprimer le mouvement que ce sentiment imprime à l'âme, que le mot par lequel on le désigne : l'*aversion*. C'est pour m'en délivrer moi-même que je veux tout d'abord écarter du tableau que j'ai à présenter cette occasion unique où l'âme se fait implacable, où elle se laisse entraîner à maudire et à déclarer indignes des mêmes destinées que les siennes des êtres revêtus d'une forme matérielle semblable à celle qui l'emprisonne. Parfois cette ressemblance lui cause un moment de trouble et de malaise inexprimables, elle se prend à douter d'elle-même : « En quoi, se demande-

t-elle avec terreur, le principe immatériel qui anime cet odieux criminel diffère-t-il de ma substance? Qui me dit que le même sort ne nous attend pas tous deux? » Mais elle ne tarde pas à discerner les différences qui se cachent sous cette apparente similitude; et le signe auquel elle reconnaît sa vitalité, c'est son horreur même pour le crime commis, c'est son surcroît de dédain pour ces tendances animales,—germes étouffés des mêmes excès, impuissantes émanations du corps qu'elle habite, — contre lesquelles elle entretient encore une lutte fortifiante, mais qui ne sauraient s'enhardir jusqu'à lui proposer la honte. Elle voit que rien de ce qui la rend consciente d'elle-même n'apparaît chez les misérables qui excitent son indignation; elle reconnaît en leur intelligence, quelque développée qu'elle puisse être, une *paralysie totale* de cette précieuse sensibilité qui lui révèle sa vie; et c'est à la brute seule, à la brute périssable qu'elle peut les assimiler, puisque c'est au service des appétits de la brute qu'ils ont laissé dégrader cette intelligence (1).

(1) Entrons dans une cour d'assises. Voici d'un côté les représentants impassibles de la justice humaine, — de l'autre deux coupables.—Quel est leur crime?—Écoutez-le, s'il se peut, sans reculer d'horreur.

Un sentiment, douloureux encore mais d'une autre nature, s'empare de l'âme à la vue de faits moins odieux qu'il lui est permis d'attribuer à l'aberration de l'esprit plutôt qu'à sa perversité. Ce sentiment, très-variable dans ses causes et dans ses effets, se nomme la *pitié*. Sous l'aspect que nous venons d'indiquer, elle prend fréquemment un caractère abstrait. L'intérêt de l'âme s'attache alors moins aux faits particuliers qu'aux conditions générales desquelles ces faits découlent, et ce qui excite dans ce cas sa commisération c'est tout ce qui à ses yeux constitue un *péril* pour d'autres âmes (1). Ce séjour plus ou moins

---

C'est un homme et une femme accusés d'avoir fait subir à leur fille, — une angélique créature, — des traitements infâmes. Une passion brutale et dénaturée animait ce père; et cette mère s'en est faite la complice, en cherchant à réduire la résistance de sa fille par des tortures inouïes. — Ce n'est rien encore. — Effrayés par la rumeur publique, ils ont pensé à se préparer une justification. Mais, dans ce milieu infect, cette vierge s'était conservée pure, et c'était là un obstacle à la justification projetée. Alors.... mais écoutez l'acte d'accusation : (Voir les journaux de décembre 1859.). . . . .

« — Ces monstres *n'ont pas d'âme!* » s'écrie d'instinct votre indignation.

« — C'est vrai, » répondrai-je.

(1) C'est ce genre de pitié qui, devenant une habitude et un besoin, fait le *moraliste*. Il est important ici de se replacer au point

prolongé dans les régions abstraites de la pitié est loin de lui être inutile; car, lorsqu'elle en descend, elle s'aperçoit, à l'égard de chacun des périls généraux qu'elle a reconnus, que, *de la part des hommes qui s'y exposent, chercher à les éviter ce serait par là même apporter un remède efficace à d'autres maux non moins dignes de pitié, c'est-à-dire à ceux qui servent d'expressions diverses à la douleur humaine.*

Je vais m'efforcer de faire ressortir, sous tous ses aspects, cette importante corrélation. — Remarquons auparavant, à propos du dernier objet de pitié que je viens d'indiquer, le nouveau rôle qu'il donne à la *douleur* dans les relations humaines. La douleur doit dès lors nous apparaître comme exerçant non-seulement une influence révélatrice sur les âmes qui l'éprouvent, mais encore une influence puissamment vivifiante sur les âmes qui la contemplent. Elle y fait naître une source abondante de souffrances sympathiques et de douces compensations. Plus la douleur d'autrui nous a fait sentir son meurtrissant contact, plus se montre persistante l'*expansion* passive qui en résulte, et plus est profond le sentiment de

---

de vue indiqué à la page 163, et de relire la note qui peut servir d'introduction au sujet que nous allons traiter.

bien-être qui succède à cette expansion, quand elle a provoqué l'active réparation du mal qui avait froissé notre âme.

Nous pouvons donc rapporter à deux causes principales les mouvements et les sensations que la pitié détermine dans l'être immatériel : ce sont, d'un côté, *les périls généraux de l'âme,* ou, en d'autres termes, les aberrations intellectuelles ; et, de l'autre, *les diverses expressions de la douleur*. Nous venons de faire entendre que ces deux pénibles aspects de la nature humaine se relient toujours de près ou de loin l'un à l'autre ; en effet, c'est toujours dans quelque aberration intellectuelle qu'il faut aller chercher la cause générale — lointaine ou prochaine — de l'un des maux inhérents à la condition actuelle de l'homme; en sorte que la pitié, éclairée par l'intelligence, doit moins s'arrêter à l'*effet,* quoiqu'il se présente à elle sous des traits plus déchirants, et se hâter de remonter à la *cause,* dans l'espoir de trouver un remède qui, s'attaquant au principe, devra par là même s'étendre à ses conséquences.

Un fait général traduit par une foule de maux particuliers s'impose tout d'abord à la pitié ; c'est l'inégalité choquante des conditions humaines. Cette inégalité résulte en principe de celle des intelligences ; nous en

avons vu dans le passé les utiles résultats, et nous avons reconnu la nécessité de cette sage loi de la nature. Mais, comme toutes les lois spéciales qui régissent l'humanité, celle-ci est subordonnée à une loi plus haute qui est celle du *progrès;* elle peut donc être atténuée dans son principe, et l'on aperçoit par suite la possibilité d'une atténuation de ses conséquences. Il y a de plus ici une importante observation à faire : c'est qu'il est une égalité à laquelle la nature ne met aucun obstacle, à savoir l'égalité morale, l'égalité des âmes; que cette égalité est entièrement indépendante de toutes les distinctions sociales; et enfin (ceci surtout est à considérer) *que l'intérêt général des âmes exige qu'aucune des inégalités reconnues plus ou moins nécessaires ne soient systématiquement maintenues*; car, que peut-il y avoir de plus franchement égoïste, et par conséquent de plus funeste à la vitalité d'une âme, que l'actif souci, de la part de celui qui la possède, de maintenir et de consacrer, parmi les hommes, quelque inégalité qui lui est personnellement avantageuse, et que la nature n'a pas directement instituée? — C'est donc en face de cette aberration intellectuelle, et du péril qu'elle engendre en général pour l'âme, que l'on se trouve forcément amené lorsqu'on recherche les atténuations possibles des conséquences de

l'inégalité. Mais alors l'âme, abandonnant un moment les maux réels, les afflictions, les misères, qui l'ont d'abord émue, se sent prise, à la vue de cette aberration elle-même, d'une véritable pitié pour ceux dont les âmes en sont les victimes immédiates.

De toutes les erreurs qui cachent un imminent péril pour l'âme, la plus funeste, celle qu'il faut plaindre avant toutes les autres, c'est celle d'un homme qui se croit investi, par une autorité surhumaine, du droit de possession sur un certain nombre de ses semblables. Quel aveuglement pourrait plus sûrement dissimuler ses dangers que celui qui a pour bandeau l'autorité même devant laquelle l'homme se croit responsable? Cette situation exceptionnelle oblige en quelque sorte l'âme humaine à prendre pour un élément de vie ce qui l'expose à la destruction.

Je ne m'arrêterai pas à cette abjecte plaie de l'esclavage, —opprobre moderne de quelques régions de notre globe, prétendues civilisées, — qui ose chercher sa justification dans un texte malheureusement trop précis (1); car

(1) « Les serviteurs et les servantes que vous aurez seront pris dans les nations qui sont autour de vous et parmi les enfants des étran-

j'hésite à croire sincère une erreur que la civilisation ne parvient pas à dissiper, et je craindrais de montrer plus de dégoût que de pitié pour les êtres qui, dans notre siècle, pensent encore pouvoir donner à leur intelligence le nom d'âme, quand elle manque à ce point de la sensibilité qui lui vaudrait ce nom, qu'elle se fait de sa supériorité acquise un droit et une arme pour exercer sans contrôle, sur des créatures humaines, la cruauté et la violence. Que leurs yeux, pour s'ouvrir, n'attendent pas la sanglante leçon des représailles!

Une erreur du même genre est bien plus digne de pitié parce qu'elle a, pour se dissiper, de moins vives lumières, et présente à l'égoïsme un leurre plus décevant; c'est celle qui, dès le berceau, s'inocule dans l'intelligence de ceux qui ont le malheur de naître sur les marches d'un trône entouré d'un prestige surhumain. Quelle lucidité peut laisser à l'âme, sur ses intérêts particuliers, un pouvoir qui croit tenir d'en haut le droit d'être sans limites? Cette erreur, toujours funeste aux souverains, a

---

gers qui séjournent parmi vous. Vous les achèterez d'eux, et ils seront votre propriété; vous les transmettrez par héritage à vos enfants après vous comme propriété, et *ils seront vos esclaves à perpétuité.* »

pu longtemps être utile aux peuples; mais voici que, de toutes parts, les peuples enfin adultes voient, sentent, et comprennent cette vérité invincible que le premier de tous les droits est le droit qu'ils ont de se posséder eux-mêmes et de déléguer à qui leur en paraît digne le soin de leurs intérêts collectifs. Heureux les souverains qui reconnaîtront à temps leur erreur et sauront apprécier e bonheur d'échapper à la seule condition dans laquelle la société n'oppose pas à l'égoïsme ses entraves salutaires! Ils descendront du trône, et consentiront peut-être à y remonter, si c'est le vœu de leurs peuples qui les y rappelle; mais ils auront la prudence d'imposer à leur autorité un programme et des conditions qui, s'ils la rendent puissante pour le bien, la réduisent à l'impuissance pour e mal. En soumettant leurs actes au plus sérieux contrôle, en se créant une responsabilité étroite, ils donneront à leur pouvoir une garantie constante de sa *légitimité*, ils le dépouilleront de tout danger pour eux-mêmes.

Passons aux aberrations moins dangereuses et plus vulgaires.

Voici un être, — homme ou femme, peu importe, — pour qui tout le sens de la vie se réduit à ceci : Attirer l'attention sur sa personne, en donnant le plus d'éclat possible au genre de supériorité qu'il lui est permis de

montrer. Les avantages qui font naître le plus ordinairement cette préoccupation exclusive sont la fortune, la faveur, les agréments vrais ou supposés de la personne, et ce que l'on appelle le titre, le nom, le sang. Voici donc une vie partagée entre deux sentiments également égoïstes et funestes : le plaisir de dominer ceux qui ne possèdent pas ces avantages et le chagrin de se voir placé au-dessous de ceux qui les possèdent à un degré supérieur. — Et voyez, pour les plus favorisés du sort, quel plaisir et quelle gloire !

S'agit-il de la richesse seulement... le difficile est de se placer à l'humble point de vue de celui qui consacre sa vie à la faire reluire. — Avoir ainsi vécu, et n'avoir réussi qu'à attirer, par le luxe de ses dehors, d'ironiques regards sur l'indigence du fond... est-ce là un sort assez digne de pitié?

Il l'est moins cependant que le sort d'un homme qui consent à recevoir l'éclat dont il s'entoure du bon plaisir d'un autre. Quoi! ce malheureux pourrait être libre... être libre, — entend-il? — c'est-à-dire posséder la source même de toutes les jouissances de l'âme ; et, sans que rien l'y force, il se donne un maître, à la condition de porter sur sa personne les brillants insignes de sa faveur! Pour jouir des marques équivoques du respect

de ceux sur lesquels il projette le faible rayon qu'il emprunte, il se redressera d'autant plus devant eux qu'il se tient ailleurs plus profondément courbé; et, s'il reste quelque chose de lui, ce sera ce glorieux souvenir : « Ce fut le plus fier des ... courtisans. »

Et cette femme... elle pourrait prétendre à cette immortelle beauté que les rapides années passées sur la terre suffisent pour accroître; elle pourrait tirer des fonctions qui réclament son zèle ces pures délices dont l'âme féminine a, bien plus que la nôtre, le doux privilége de dérober le secret à une vie future... Eh bien! par quels soins, par quelle œuvre la voit-on absorbée tout entière? — par une lutte acharnée, incessante, contre le temps, son impitoyable ennemi, qui détruit un à un les seuls charmes qu'elle tienne à conserver. Ses vigilants efforts sont, pendant quelques années, couronnés de succès. Mais enfin le temps reste vainqueur aux yeux de tous, à l'exception des siens. Et, pendant combien d'années encore l'infortunée va-t-elle donner au monde le plus pénible des spectacles, — celui de la vieillesse ridicule! Elle luttera, sans trêve et sans repos, jusqu'au jour où la mort viendra fixer sur son visage *cet éclat emprunté qui n'a pu réparer l'outrage des ans.*

Parmi tous les éclats empruntés, l'un des plus dange-

reux pour l'âme est assurément celui qui résulte de la valeur matérielle attachée à la transmission d'une certaine qualité de sang. Certes nous ne songerons pas à plaindre l'homme à qui des traditions authentiques permettent de remonter à travers les siècles et d'y voir, sous un toit féodal ou sous un toit de chaume, sous l'armure du chevalier ou sous l'honorable habit du travailleur utile, le nom qu'il porte préservé de toute souillure par l'incorruptible prud'hommie de ses pères, par la vertu austère et bien constatée de ses aïeules. Nous serons tentés plutôt de lui porter une respectueuse envie, car le principe immatériel qui l'anime, — épuré par la lente élaboration qu'a produite une suite ininterrompue d'âmes d'élite, — doit se prêter plus qu'un autre aux généreux élans, aux pures jouissances que ce monde peut donner. — Mais nous le plaindrons, s'il se borne à l'étroit et vulgaire plaisir d'abriter sa nullité sous la vaine parure qui lui a été transmise ; nous le plaindrons, s'il croit que ce lustre emprunté suffit dans un siècle qui s'enquiert, à la mort d'un homme, de ce qu'il a été, non pas avant de naître, mais depuis qu'il est né ; nous le plaindrons surtout, s'il compromet son âme dans une opposition sottement égoïste à l'irrésistible ascension du niveau social et moral. — Mais que dirons-nous de celui qui, réduit aux

vagues indications d'une série de noms, consent sans rougeur à accepter le commun héritage de courtisanerie et de vices qui signale plus particulièrement une caste aux sévérités de l'histoire? Et quelle situation plus digne de pitié que celle d'un homme qu'une inflexible logique oblige, s'il ne compte que des courtisans parmi ses ancêtres, à s'incliner humblement devant ceux dont la race plus ancienne a eu pour berceaux des repaires crénelés?

Voilà donc, ô hommes, à quoi se réduisent vos plaisirs! — Voilà ce qu'est la vie pour vous! C'est pour cela que, libres de ne la plus perdre, libres de lui préparer ailleurs un magnifique avenir par un présent plein de charmes, vous consentez à la limiter peut-être à un rapide et misérable avortement! Au lieu de connaître le bonheur de contribuer, dans la mesure de vos forces, à élever la condition morale de votre espèce, vous n'ambitionnez que la gloire de dessiner, dans ses yeux haineux ou distraits, une image qui brille et qui passe. — O *vanité*, de tous les plaisirs le plus sot et le plus plat! quelle immense joie c'est pour l'âme de prévoir que, le jour où tu auras cessé de rapetisser les hommes, le bonheur pourra te succéder sur la terre! car, te supprimer c'est supprimer ton inséparable compagne, ou plutôt

ta reproduction sous de plus tristes traits, — l'*envie*, — le plus affreux poison, le plus meurtrier des fléaux de ce monde. Quel rêve ravissant!... Notre pauvre terre purgée enfin de la vanité et de l'envie... le règne de la misère près de finir par cela même que la question de l'égalité parmi les hommes se trouverait placée sur le seul terrain où elle ait une solution possible!... Qu'importe en effet que, durant cette courte vie, les conditions restent inégales, s'il est un moyen d'amener de toutes parts les âmes humaines à un même niveau de bonheur moral?

J'ai prononcé ce nom néfaste : la *misère*. — Que ne puis-je, vous tous dont je viens de plaindre la vanité, faire taire un moment en vous ses inspirations malsaines, et réunir vos regards aux miens pour les porter tous ensemble vers le plus douloureux des spectacles que l'âme ait à contempler en ce monde!

Gardons-nous d'abord de nous laisser tromper par de fausses apparences. Il est une misère qui est pour l'âme une si sûre école que la pitié est, de tous les sentiments, celui qu'elle est le moins faite pour inspirer; et il faut que nous appartenions à un siècle où le développement subit des ressources du bien-être, et les appétits désordonnés qu'il excite, nous placent au milieu de circonstances exceptionnelles, pour que l'influence vivifiante

d'une telle situation ne se fasse pas plus fréquemment et plus clairement sentir. L'admirable distributeur des biens et des maux a voulu que la condition humaine présentât d'abord d'autant plus de garanties d'une autre vie que les faux plaisirs auraient moins d'occasions de s'offrir à l'homme durant sa vie terrestre. Nous avons déjà fait entendre et nous aurons sujet plus tard de montrer comment la nécessité du travail répond à cette prévision, et réalise ce bienfait. Montrons-en seulement ici un exemple malheureusement trop rare de nos jours :

Ce n'est pas la pitié, mais bien le respect, que commande cette pauvre famille que son travail seul fait vivre; on n'y voit à la vérité de satisfaits que les besoins les plus essentiels; les maladies et les chômages y peuvent même amener des moments bien rudes à passer; mais, tout ce que l'économie a pu faire pour les prévenir, elle l'a fait, et elle réussit toujours à rendre les privations supportables. Bientôt le travail et la santé ramènent des jours meilleurs, et alors la joie est grande d'avoir traversé l'épreuve sans perdre courage, et sans daigner se plaindre. — Non, nous ne vous plaindrons pas, nobles élèves de l'adversité laborieuse; vos âmes y apprennent à vivre, et déjà elles possèdent les plus précieux de tous les biens : elles sont libres et fières, et elles s'aiment.

Mais, au lieu de cette pauvreté patiente et digne, représentez-vous le dégoût du travail, le désir de prendre part à ces jouissances dont la vanité se plaît à faire parade, et l'ignorance la plus complète de l'existence même de jouissances plus élevées; — le gaspillage, la débauche, et l'orgie chez l'homme; — le honteux trafic de son corps, et la rage des haillons brillants chez la femme; — l'abandon, et la précoce émulation du vice chez l'enfant... — Voilà la vraie misère et la vraie dégradation; voilà le désolant milieu où s'élaborent les fétides poisons de la haine et de l'envie, où la nature humaine s'altère, se corrompt, s'atrophie, se bestialise; et ce n'est pas l'aversion qu'elle inspire alors, car ces malheureuses créatures ont perdu jusqu'au caractère distinctif de l'humanité; la *force* qui pourrait les rendre sensibles aux attraits du bien s'est tellement affaiblie en elles qu'à peine si elles sont encore libres, à peine si elles ont encore le choix entre les appétits de la brute et les instincts de l'âme étouffés dès l'enfance. C'est la pitié seule, une pitié navrante, qui s'empare de l'homme à la vue de cette profonde altération du noble type auquel il appartient; et, de tous les maux qu'il contemple, ce ne sont pas ceux qui affligent le corps qui excitent sa pitié au plus haut degré, ce sont ceux qui, dans ce corps, éteignent l'âme; si bien que sa

main tendue déjà vers ces misères, pour y jeter l'or qui apporterait un soulagement passager aux souffrances physiques, hésite et réprime parfois son mouvement, retenue qu'elle est par la crainte de voir ce palliatif irraisonné ravir ses dernières chances à la guérison morale. — Que fait trop souvent, en effet, une *charité* imprudente et à trop courte vue? — Elle rend ces vices incurables, en y développant le plus dégradant, le plus funeste de tous, — la honteuse hypocrisie.

Dites maintenant, vous tous que j'ai conviés à ce désolant spectacle, ne sentez-vous pas qu'il y a autre chose à montrer à ces malheureuses créatures que la misérable lutte de vos tristes vanités; — qu'il y a autre chose à exciter en elles que l'envie et le désir d'une imitation brutale; — qu'il y aurait plus de véritable joie pour vous à rapprocher les distances, en cherchant à rappeler à la vie ces âmes voisines du néant, qu'à élargir systématiquement entre elles et vous les abîmes de l'inégalité?

« N'avons-nous pas fait, — pouvez-vous dire, — tout ce qui dépend de nous, en jetant à la misère, et devant témoins, d'abondantes aumônes? » Je viens de vous dire que souvent ces bribes de votre superflu, vaniteusement ou partialement distribuées, n'ont fait qu'accroître le mal. Ce n'est pas là ce qui peut rapprocher les extrêmes

sociaux. Qu'est-ce donc qu'une société qui ne peut vivre qu'à la condition qu'une de ses fractions apaise au jour le jour les cris de détresse de l'autre? — Il y a une solution, — gardons-nous d'en douter, — à cette question que présentent en termes si obscurs les époques de renouvellement social. Cette solution n'est ni dans les palliatifs quotidiens, ni dans le nivellement brutal, ni dans les rêves odieux d'un amoindrissement quelconque de la liberté individuelle;—elle est, j'ose le dire, dans les larges procédés pratiques d'éducation et de moralisation que le simple jeu des libertés civiles et politiques saura tirer d'une *restauration* philosophique et *religieuse*.

Mais poursuivons notre étude des manifestations de l'âme.

Quel sentiment agite cette foule tumultueuse et frémissante? Qui donc provoque ces cris confus, ces démonstrations passionnées? — Est-ce une fête? — On le dirait à voir ces visages épanouis... Mais non; — des larmes furtives se mêlent à ces apparences de gaieté. Des hommes saisissent dans leurs bras des enfants et des femmes, et la tristesse effleure un moment leurs traits. — Ces tendres entraînements semblent inopportuns, car un énergique effort les dompte, et les femmes elles-mêmes cherchent

à amener un sourire sur leurs joues humides.—Bientôt, après un dernier et rapide adieu, tous les hommes à la fois s'éloignent en frappant l'air de leurs chants enthousiastes. Où vont-ils? — A la mort. — Pas un peut-être ne reviendra; jusqu'au dernier peut-être, ils tomberont sous les coups de l'injuste agresseur qui ose menacer l'indépendance de la patrie qu'ils vont défendre. — Mais ils ont fait d'avance à cette mère commune, à la liberté future de leurs foyers, le sacrifice de leur sang; et, s'ils meurent, leur âme, avant de quitter leur corps, se sera saturée de vie; elle aura joui de cette rare faveur du sort qui lui fait trouver en ce monde l'occasion de grandir, dans une expansion irrésistible et subite, au moment même où elle va s'élancer vers un autre.

Ce n'est pas seulement dans ces cas extrêmes que le *dévouement,* — de tous les actes expansifs le plus énergique et le plus vivifiant, —trouve l'occasion de s'exercer. Autant de côtés douloureux dans la condition humaine, autant de sollicitations pressantes qui portent l'âme à se dévouer. Celle de la femme surtout est ingénieuse à les découvrir. A celles qui ont une fois goûté les charmes du sacrifice, ne parlez pas des joies vulgaires de la vanité, des triomphes passagers de la beauté et de la jeunesse. Souvent elles se plaisent à cacher ces frivoles avantages sous les

plis sévères et sombres d'un vêtement qui, par son uniformité, supprime en quelque sorte la personnalité actuelle, et délivre sans retour l'âme de ses obsessions. Ce que vous voyez alors sous cet habit qu'entoure un invincible respect, ce n'est plus une femme ayant un visage, un nom, des intérêts particuliers; c'est une âme qui se répand heureuse, émue, légère, ailée, sur les douleurs des hommes, pour les rafraîchir et les épurer, pour animer à son contact d'une vie semblable à la sienne les intelligences qu'elle approche. Que ce soient des enfants, des pauvres, ou des malades que sa douce sollicitude cherche à arracher à l'ignorance, au vice, à la faim, au désespoir, — partout elle porte avec elle je ne sais quelle pure émanation d'un autre monde qui s'impose aux plus rebelles, les pénètre, et provoque irrésistiblement en eux les premiers tressaillements d'une nouvelle vie.

Il en est qui s'astreignent à une règle, ignorantes des dangers auxquels l'âme s'expose lorsqu'elle laisse paralyser ses élans par une obéissance irraisonnée et passive. Mais ce joug n'est le plus souvent qu'apparent, et c'est au besoin d'expansion qui les y a poussées qu'elles continuent d'obéir. — Peut-être sont-elles les instruments d'un pouvoir qui, pour se maintenir en face d'une opinion menaçante, reconnaît l'utilité de lui opposer le spectacle

de leurs vertus. — Que leur importe? Elles l'ignorent sans doute; elles portent rarement leurs regards au-dessus du rôle qui les charme, et l'accomplissent avec zèle, sans se soucier des intérêts qu'il sert. D'ailleurs l'âme sainte qui a tracé ce rôle n'en a-t-elle pas écarté le danger des préoccupations personnelles par ce précepte fondamental : « Elles se souviendront qu'il faut toujours préférer à leurs pratiques de dévotion le service des pauvres. »

Des dévouements moins instinctifs, moins doux peut-être, mais plus raisonnés et plus larges, sollicitent l'expansion de l'âme virile. Moins sensible aux diverses expressions de la douleur physique, celle-ci s'intéresse davantage aux besoins de l'intelligence. — Voyez cet homme qui, par une froide nuit d'hiver, par des chemins glissants et escarpés, à peine éclairé par la faible lueur d'une lanterne, paraît être entraîné par une force invincible vers quelque but plein d'attrait. Il est déjà cassé par l'âge, de rares cheveux blancs protégent mal contre le vent sa tête vénérable; sa marche rapide est chancelante, mais l'âme prête à ce corps usé des forces surhumaines. Quel est cet homme (1)? — Quel nom donner à

(1) On trouvera ici un mélange d'idées qui pourra paraître étrange;

la fonction qu'il remplit?—Qu'importe!—J'ai seulemen à caractériser ici un genre particulier d'expansion, en montrant à l'œuvre un homme animé de la rare et noble passion de sauver les âmes, et ne s'en rapportant qu'à ses instincts pour les diriger dans la voie la plus sûre.

Il n'est pas grand le nombre de ceux auxquels ce vieillard a consacré sa vie; mais son sort ici-bas serait rempli si aucun d'eux ne manquait au groupe heureux qu'il voudrait voir se reformer autour de lui dans le monde inconnu qui attend son âme. Il est intelligent, il est lettré, il aurait pu occuper un haut rang dans la hiérarchie à laquelle il a appartenu; — il ne le voulut jamais. Savait-il en effet si son âme était faite pour une plus large expansion? Savait-il si le bien, dans une œuvre plus abstraite, aurait eu pour lui les mêmes attraits? Sa haute raison reconnaît dans le ministère dont il fut jadis investi trois sortes de dangers qu'il évite en le réduisant à ce qu'il a de salutaire, c'est-à-dire à son office moral. De ces dangers, le premier le menacerait lui-même; le second pourrait atteindre l'ordre social; et

---

c'est que le personnage que je présente au lecteur n'a rien de normal ni d'actuel. C'est une sorte d'anticipation sur un avenir, à mes yeux, prochain, — une transition à *l'importante fonction sociale* d'*instituteur*, telle que je la conçois.

ce sont les âmes confiées à ses soins qui seraient exposées au troisième.

Il sait que le pouvoir, sous toutes ses formes, est dangereux pour celui qui le possède, et que l'égoïsme réussit d'autant mieux à y dissimuler ses piéges, qu'il a pour excuse une plus réelle utilité. L'étude et l'expérience des siècles lui ont montré combien l'intolérance et le fanatisme abusent aisément la conscience et savent décorer de motifs spécieux leurs violences et leurs fureurs. Il sait que si, pour ses devanciers, ce fut longtemps un devoir de lutter contre des institutions despotiques et mauvaises, eur œuvre est maintenant accomplie, et que ce serait ruiner cette œuvre que d'enchaîner la liberté avec la doctrine même qui a préparé son avénement. Il satisfait son devoir et sa conscience en laissant dans l'ombre les points de cette doctrine qu'une remarquable coïncidence lui montre, dans sa pratique quotidienne, d'une inefficacité morale d'autant plus complète que sa raison se voit plus strictement contrainte à les réprouver. Il s'est convaincu surtout qu'il n'y avait que de vaines apparences et pas un seul effet réel et salutaire à attendre de la *crainte*, ce mobile inférieur qui agit exclusivement sur les tendances animales de l'homme et qui ne peut plus se concilier avec des institutions libres; c'est là que se

dévoile bien clairement le danger moral auquel il pourrait lui-même exposer ceux qu'il dirige. Ce qu'il évite aussi avec le plus grand soin, c'est de plonger les âmes dans ce sommeil trompeur qu'engendre infailliblement le retour périodique des pratiques machinales. Il cherche, en toute occasion, à substituer à ces pratiques la vivifiante et libre activité de la conscience. C'est à l'égard de cette conscience seule qu'il réclame l'obéissance; il ne veut point de ces soumissions passives qui suppriment l'initiative individuelle et font voir la perfection dans une immobile abstinence du mal; il la montre au contraire dans la poursuite active, énergique et résolue du bien.

« Quel sentiment pensez-vous, — dit-il souvent, — qu'ait voulu vous inspirer pour lui-même Celui qui vous a créés? — N'en doutez pas, c'est de l'*amour*. N'a-t-il pas dû alors se dépouiller de tout ce qui exclut l'amour? — Or, ce qui l'exclut, c'est la *crainte*, car il est impossible d'aimer ce que l'on craint. Cessez donc de vous le représenter comme un juge irrité, vous condamnant à rester immobiles après vous avoir créés libres, et toujours prêt à vous punir si vous ne tremblez pas devant lui; car vous ne sauriez l'aimer sous cet aspect terrible qui n'est pas le sien. Savez-vous qui vous devez prendre pour juge? — C'est vous-même. Savez-vous qui vous devez

craindre, et craindre uniquement? — C'est vous-même encore, c'est votre corps, cette exigeante prison de chair qui tend à étouffer votre âme. *Voilà le commencement de la sagesse.* Dès que votre crainte aura déplacé sa cause, dès que votre *personne charnelle* en sera devenue l'objet, vous cesserez de l'aimer par la raison que je viens de vous dire, — par cette loi de notre nature qui ne nous permet pas d'éprouver à la fois pour le même objet de la crainte et de l'amour. Mais à peine le nouvel objet de votre crainte vous aura-t-il paru indigne de votre amour que vous le jugerez bientôt digne de votre mépris; et alors vous n'aurez plus besoin de le craindre, car l'on ne craint pas ce que l'on méprise; alors vous aurez conquis la vraie sérénité de l'âme. »

« Ce n'est que par un tel déplacement que vous changerez en amour la crainte funeste que vous inspire aujourd'hui votre Créateur, et que vous arriverez d'abord à lutter aisément contre vous-mêmes avec vos propres forces. Ne me demandez pas de vous abuser sur la réalité de ces forces, en vous prêtant de vains simulacres que vous prendriez pour elles; je ne ferais que les paralyser. Je ne veux pas encourager votre indolence en vous soutenant à chaque pas; je ne veux pas faire pour votre âme ce que fait le médecin du corps qui, pour consoler

son malade, entretient jusqu'à sa fin son illusion. Je veux que vous marchiez seuls, afin que vous puissiez vous-mêmes juger de vos forces par leurs effets. »

Tels sont ses discours. — Par tous les moyens en son pouvoir, il cherche à élargir la portée des intelligences qu'il cultive. Il redoute tout ce qui les met à l'étroit. Il aime mieux diriger les regards vers la voûte sans fond du ciel étoilé que vers la voûte close où s'arrête l'encens. Il poursuit l'hypocrisie sous tous les hommages, et s'indigne de rencontrer des courtisans même aux abords du trône où resplendit l'éternelle Vérité.

Il ne veut pas qu'on nomme *troupeau* ce petit nombre d'amis dont chacun possède une part de son âme; il ne se considère pas comme un pasteur commis à leur garde; il ne veut être que leur instituteur et leur conseiller; et si, pour accomplir son œuvre, il a besoin d'une autorité qui inspire un affectueux respect, ce n'est que de l'expression renouvelée de leur confiance et de leur assentiment qu'il entend la recevoir.

Ce qu'il se réserve avant tout, c'est la direction des jeunes intelligences, à l'âge où les tendances au bien les dominent encore; et l'on peut aisément distinguer ceux dont il a suivi pas à pas la carrière. Il ne s'inquiète pas

de ceux-là; car il leur a enseigné à être libres, et, n'eût-il pas de successeur, les générations qui naîtront d'eux trouveront l'équivalent de ses leçons sur les lèvres reconnaissantes qui se les transmettront avec son souvenir. Mais, parmi ceux dont la jeunesse a été privée de ses conseils, il en est dont l'intelligence reste obstinément fixée dans la plus déplorable erreur. Comment pourra-t-il déraciner cette grossière illusion de l'égoïsme qui croit se mettre en règle avec je ne sais quel complaisant arbitre des destinées futures, en se réservant une dernière heure pour accomplir une formalité? Aussi ne craint-il pas de détruire leur aveugle confiance en l'efficacité des derniers secours qu'ils attendent de son zèle. — Emporté alors par l'unique désir qui le possède, celui de les prémunir contre tous les dangers qui les menacent, il s'écrie: « Ne comptez pas sur moi, quand la mort viendra frapper à votre porte; j'accourrai à votre chevet comme un ami, mais non comme un sauveur. Que ferait à votre âme l'huile dont je pourrais humecter votre chair? — Non, je ne serai pas complice de ce naïf espoir de votre égoïsme; je ne viendrai pas lui proposer ce dernier calcul; je ne lui laisserai pas croire que, pour se donner accès dans un autre monde, il lui suffit de se travestir. Sachez-le bien, — je ne vous aurai été utile durant votre vie que si je

suis parvenu à vous démontrer mon inutilité au moment de votre mort. »

Ils sont rares les dévouements du genre de celui dont cet homme est un exemple; mais on ne peut nier qu'il n'y en ait. Ils demandent des âmes d'une trempe toute particulière; mais, ce qui leur donne cette trempe, ce n'est pas tel ou tel dogme, ce n'est pas — et bien s'en faut — l'esprit de caste ni de secte; c'est seulement l'amour ardent, éclairé et désintéressé des hommes. Or, c'est là tout ce que réclament les besoins de l'avenir.

Revenons aux entraînements naturels de l'âme.

Sympathie, amitié, douces chaînes, charmes de la vie terrestre, révélation des suaves épanchements d'une autre vie! Qui peut se flatter de posséder une âme s'il ne vous connaît pas? Qui a tiré de sa condition d'homme toutes les jouissances qu'elle peut offrir, s'il n'a trouvé un petit nombre d'âmes ouvertes à la sienne, s'il ne s'est plu à leur donner en lui-même un égal accès?

Dirai-je cependant que même ici l'égoïsme réussit fréquemment à cacher un de ses piéges? — Souvent on prend pour un sentiment réellement éprouvé le simple plaisir qu'on a de l'inspirer à d'autres; et il peut y avoir alors

entre ces deux sentiments, bien qu'on les confonde, toute la différence qui distingue entre elles les deux forces dont l'intelligence subit tour à tour l'empire. Tandis que l'un est une véritable expansion, et détermine par conséquent une sensation toute particulière à l'âme, — l'autre n'est en réalité qu'une manière de s'aimer dans autrui, et c'est à l'égoïsme seul qu'en revient la jouissance. Le bonheur d'*aimer*, qui jamais ne peut être entaché d'égoïsme, est donc, en ce sens, très-supérieur au bonheur d'*être aimé*, toujours plus ou moins suspect d'alliage; mais celui-ci est toujours le complément nécessaire de l'autre; et ce n'est que d'une double expansion que peuvent naître d'harmonieux contacts.

Voyez cette réunion de vrais amis. Aucun égoïsme étroit et sec ne pourrait se glisser parmi eux, car il s'y verrait étranger, ct autour de lui se ferait aussitôt le vide. — Ces amis ont traversé ensemble les bons et les mauvais jours. La mort a éclairci leurs rangs et ne les a pas resserrés, car tous ceux qui sont partis ont laissé leur souvenir à leur ancienne place. Il semble que ces témoins muets des réunions devenues moins nombreuses répandent sur elles un charme mélancolique qui pourtant n'en altère pas l'expansive et franche gaieté. Sans parti pris d'avance, sans prétention aucune à ces tournois d'esprit

dont la vanité fait les frais, chacun fait jouir les autres de ses récits émouvants ou de ses saillies heureuses. Les opinions parfois se heurtent vivement, mais de leurs chocs courtois ne jaillissent que d'aimables étincelles. Une convention tacite que chacun observe à son insu semble avoir banni le *haïssable moi* de ces causeries tour à tour enjouées, brillantes ou profondes. Ce qui y tient l'âme attentive et charmée, c'est la nature impersonnelle des idées émises, et la large et haute sphère de ces idées, — sphère ouverte à tous, et où tous puisent à l'envi sans jamais l'appauvrir. Mais, deux choses surtout conservent à cette réunion un rare et exquis caractère : C'est d'abord, que les femmes s'y mêlent aux hommes ; et puis, que parmi toutes ces âmes unies il n'en est pas une pour qui chacune des autres ne puisse être isolément une confidente intime et une précieuse conseillère. — Cet harmonieux mélange des sexes a pour résultat assuré de maintenir l'entretien au-dessus des vulgaires intérêts et des vanités frivoles; l'esprit de la femme y gagne en solidité et en étendue, — celui de l'homme en aménité, en décence et en souplesse. Le cénacle tout entier ne gagne pas moins à être restreint à un petit nombre d'amis sûrs; dans ce cercle éprouvé et suffisant pour l'expansion intime, l'âme acquiert cette réserve digne et fière qui lui

convient et la distingue au dehors. Car, ce n'est pas l'âme qui se plaît jamais à devenir banale et inutilement prodigue d'elle-même; et pour qu'elle connaisse tout ce qu'a d'exquis le bonheur de s'épancher, il faut que quelques âmes seulement puissent le lui faire sentir. Mais alors, avec quelle liberté, avec quelle plénitude elle savoure ce bonheur (1)!

Il nous serait facile de composer une réunion de ce

---

(1) Oh! de se confier, douce et noble habitude!
Non, mon cœur n'est point né pour vivre en solitude;
Il me faut qui m'estime, il me faut des amis
A qui dans mes secrets tout accès soit permis;
Dont les yeux, dont la main dans la mienne pressée
Réponde à mon silence, et sente ma pensée.
Ah! si pour moi jamais tout cœur était fermé,
Si nul ne songe à moi, si je ne suis aimé,
Vivre importun, proscrit, flatte peu mon envie.
Et quels sont ses plaisirs, que fait-il de la vie,
Le malheureux qui, seul, exclu de tout lien,
Ne connaît pas un cœur où reposer le sien,
Une âme où, dans ses maux, comme en un saint asile,
Il puisse fuir la sienne et se rasseoir tranquille;
Pour qui nul n'a de vœux, qui jamais dans ses pleurs
Ne peut se dire : « Allons, je sais que mes douleurs
« Tourmentent mes amis, et, quoiqu'en mon absence,
« Ils accusent mon sort et prennent ma défense? »

ANDRÉ CHÉNIER, *Élégie* XII.

genre d'intelligences d'élite qui, étudiées une à une, nous fourniraient autant d'intéressants sujets d'observation. Nous pourrions ainsi passer en revue les différents types qu'offrent, dans leurs plus hautes expressions, la *vie morale* et la *vie intellectuelle* harmonieusement unies. Nous reconnaîtrions, dans tous ces types, les effets variés de deux passions qui appartiennent en propre à l'âme : la passion du *vrai* et celle du *beau*. — Poursuivre, découvrir, contempler l'un ou l'autre de ces deux aspects de la création,—voilà, pour chacune des âmes que nous pourrions mettre en scène, la gradation du plaisir; les trouver réunies, — voilà la jouissance suprême; les chercher en vain, s'en voir séparé par de puissants obstacles et se heurter à leurs contraires,—voilà les chagrins et les souffrances. Nous pourrions montrer par des exemples tout ce que ces ardentes passions peuvent faire entreprendre; les fatigues, les privations, qu'elles rendent légères; les dangers qu'elles enseignent à mépriser. Nous pourrions avoir recours à des cas particuliers pour chercher à dépeindre la soif inextinguible qu'elles excitent dans l'être, le charme vif et pénétrant que donne au bonheur de vivre l'étude sédentaire ou agitée de leur double objet, et les regrets anticipés qu'elles font naître chez ceux qui déplorent la brièveté de la carrière terrestre

sans songer que, de tous les élans qui peuvent rapprocher leur âme du vrai et du beau qu'elle poursuit, le plus direct et le plus sûr est celui qui suivra leur dernier soupir. — Mais il serait trop long de présenter ici autant de types spéciaux que l'âme peut offrir en ce genre de manifestations diverses. Bornons-nous donc à quelques idées générales.

L'ignorance a été donnée à l'homme afin que l'*inconnu* tînt toujours ouvertes pour l'âme les deux sources intarissables que nous venons d'indiquer. Ces deux sources ne paraissent isolées qu'à ceux qui ne remontent pas à leur commune origine. En toutes choses, le *vrai* est un; le *beau* a des aspects variables et multiples, mais il ne se montre tout entier que là où il peut être ramené à l'unité et au simple; — c'est qu'alors, en ce point, il se confond avec le *vrai*.

Il n'est aucun aspect du monde physique et du monde moral qui ne puisse fournir à l'âme les sensations qui émanent du *vrai* et celles qui émanent du *beau*, parce que chacun de ces aspects a un côté accessible ou réel et un côté inaccessible ou idéal; et ces sensations peuvent naître, à des degrés très-divers, de la simple connaissance

pathiques, la sensation du beau ne saurait être produite, car la sensibilité animale est seule affectée, et la sensibilité morale n'est pas en cause. Il faut donc que l'âme du poëte ou de l'artiste se montre dans son œuvre pour que l'âme du lecteur ou du spectateur y soit sensible ; il faut, en d'autres termes, que l'œuvre soit morale pour être déclarée belle.

L'art qui ne *crée* pas laisse l'âme froide. Pour donner à l'âme l'équivalent des jouissances que lui fait éprouver la contemplation directe de la nature, l'art ne peut se borner à reproduire servilement celle-ci ; car dans l'art comme dans la nature, le sens du beau n'est vivement éveillé par la contemplation que lorsque l'œuvre révèle l'auteur, et qu'avec les traits matériels de l'une, l'âme qui contemple peut composer les traits immatériels de l'autre. De là vient que le grand art est rare et que le talent ne peut jamais se confondre avec lui. Souvent la jeunesse d'un homme crée des œuvres vraiment belles. Peu à peu, dans celles qui les suivent, se fait remarquer un inexplicable déclin ; regardez-y de près ; ce sont les envahissements de l'égoïsme qui ont tari en lui les sources du beau et l'ont entraîné à sacrifier aux tendances animales de son temps.

L'art, ayant pour élément l'idéal, est illimité comme

lui. Le beau qui est son but et son pôle ne peut avoir sur la terre de type défini et absolu; car, le jour où ce type serait réalisé dans une branche quelconque de l'art, l'activité de l'imagination aurait une limite dans cette voie, comme elle en a une dans toutes les voies du réel nécessairement bornées par ce que nous pouvons atteindre.

L'art, comme la science progressive, ne se conçoit que dans un milieu imparfait. Mais la science n'a plus d'avenir dans un milieu où la réalité est devenue la plus haute expression possible du bien, tandis que, même dans un tel milieu, l'art a toujours une fonction à remplir, parce qu'il peut toujours imaginer et peindre un milieu composé d'éléments supérieurs. — Quand la terre aura donné à l'homme son maximum de puissance et de bien-être, le rôle de la science sera fini, et l'art, ne pouvant plus même imaginer le mieux sur la terre, se tournera tout entier vers la sphère entrevue sur laquelle ses œuvres fixeront les regards de l'humanité. — Alors naîtra son véritable règne (1).

Au rebours de la vie animale qui tend sans cesse à re-

---

(1) J'éclaircirai cette idée dans le chapitre suivant, consacré au *vrai* et au *beau* absolus. Je ne traite ici ce sujet qu'au point de vue des sensations de l'âme,—ce qui m'oblige à le scinder.

et la torture à laquelle l'interprétation des faits ne peut toujours résister, finissent par opérer une démonstration par l'absurde de la fragilité des doctrines prétendues immuables. C'est la loi du progrès dont l'inquiète mobilité de quelques âmes est l'agent. La loi du progrès est très-ordinairement méconnue dans le présent, parce qu'on compare les côtés défectueux de la situation actuelle aux côtés brillants des situations passées qui seuls sont restés visibles, et aussi parce que chaque situation se croit définitive, et s'effraye des déchirements que toute modification radicale entraîne nécessairement avec elle. Peu à peu cependant l'illusion cède, à mesure qu'un déclin croissant atteint une à une toutes les institutions que la doctrine encore régnante avait fondées.

Si l'on voulait étudier isolément l'histoire de l'esprit et celle de l'âme, on verrait que, tandis que la première se divise en courtes et nombreuses étapes, la seconde ne se compose que de longues stations séparées entre elles par des périodes transitoires plus ou moins agitées et durables. — L'explication de cette double progression est facile à saisir.

La dignité de l'âme lui commande de ne pas trembler pour elle-même ; car, trembler pour soi est le propre de la vie animale. Or, ce qui, en ce point essentiel, l'affermit

et la relève, c'est la *foi*. Quand l'âme appuyée sur sa foi s'avance hardie et confiante, elle ignore la crainte. Mais tant que cette foi est assise sur une base que l'esprit peut ébranler, l'âme n'est jamais à l'abri du danger de s'en voir déposséder; et ce danger, une fois entrevu, la plonge dans des terreurs indignes d'elle qui la font vaciller, douter d'elle-même, s'obscurcir, et quelquefois s'éteindre dans le désespoir. L'esprit qui ne connaît pas la crainte parvient d'ordinaire à la rassurer, mais en lui dressant un autel à l'étape où il s'est arrêté lui-même; et l'âme y campe, et y séjourne, jusqu'à ce que la distance qui la sépare bientôt de l'esprit toujours en chemin soit de nouveau trop grande, et que les attaches qui les unissent finissent par se rompre ou l'entraîner. Ces ruptures et ces rapprochements peuvent se renouveler bien des fois sur des points isolés; et la situation n'arrive à une tension extrême et sans remède que lorsque, de part ni d'autre, il n'y a plus de concession possible. Alors naissent les transitions orageuses qui amènent de si douloureuses scissions entre les âmes. Le nombre est restreint de celles qui ne trouvent d'attraits qu'à la vérité claire et nue; la plupart se plaisent dans les mystérieuses et poétiques pénombres, et ont horreur de l'audace irrespectueuse qui, au nom de la vérité, abat violemment ses

fausses apparences —Mais, c'est à cette audace que reste toujours la victoire.

Il est nécessaire qu'en toute société, en toute collection plus ou moins nombreuse d'individus, la sensibilité de l'âme trouve à se satisfaire dans des voies différentes. Il est nécessaire à l'activité morale que certaines âmes tirent un plaisir de ce qui pour d'autres est une souffrance. La vitalité des unes et des autres n'en est-elle pas également accrue? — Ces souffrances et ces plaisirs, ces désaccords, ces scissions pénibles, se manifestent souvent dans une même intelligence. Quel malaise, quelles angoisses, pour une intelligence éprise du vrai, toute pleine encore d'amour et de respect pour une de ses apparences consacrée par une vénérable ancienneté, et qui se voit forcée de rattacher péniblement à cette apparence les faits contingents qui la contredisent, et se multiplient avec une désolante persistance ! — Longtemps elle persévère à multiplier elle-même, à accumuler et à souder ensemble les explications laborieuses qui dissimulent si imparfaitement les discordances croissantes. — Mais un jour arrive où tout à coup cet échafaudage s'écroule... Heureux alors celui pour qui une nouvelle image de la vérité se dégage des ruines, et apparaît reliant à son centre lumineux les rayons épars dont il avait

vainement affublé l'erreur! Avec quelle joie émue et tremblante il salue la vérité nouvelle! Avec quelles délices l'âme longtemps comprimée s'élance, se dilate, et savoure cette expansion subite que lui permet un horizon plus large!

La *santé* de l'âme est donc la foi. Plus cette foi est simple plus elle est parfaite, parce qu'elle est moins sujette aux variations. Plus elle s'embarrasse de dogmes compliqués, plus elle expose l'âme à ces chocs douloureux que nous venons de décrire, lorsque l'un de ces dogmes vient à être ébranlé par l'enquête révolutionnaire de l'esprit. La démoralisation qui signale les périodes de transition montre quel intérêt capital aurait l'âme à adopter résolûment une foi qui laisserait ouverte et libre toute la carrière que l'esprit peut parcourir. — Cette foi n'aurait plus à redouter la critique, et ne pourrait plus entraver les progrès; elle soustrairait à la lutte la région élevée et sereine où l'âme aime à planer sans trouble; elle épargnerait à l'avenir le retour des scissions pénibles et des transitions agitées; et à elle appartiendrait enfin l'inaliénable direction des idées et des mœurs.

Que l'âme place son fanal au delà de toutes les étapes

de l'esprit ; et l'esprit, guidé par cette immuable lumière, n'aura plus, pour s'y diriger, d'autre chemin que la ligne droite.

CHAPITRE II

LE VRAI ET LE BEAU

« Peut-être quelque chose d'analogue à ce qui s'est « passé dans les sciences physiques se passera-t-il ici. Au « premier moment, on put croire que les sciences mo- « dernes, en détruisant le système primitif où les phéno- « mènes de la nature étaient l'œuvre d'agents libres, « allaient détruire la beauté de l'univers et tout réduire « à un plat réalisme sans mystère. Bien des âmes tendres « pleurèrent ce monde enchanté où vécut l'humanité « ignorante, ce monde où tout était moral, passionné, « plein de vie et de sentiment. On crut que la science « allait diminuer le monde. En réalité elle l'a infiniment

« agrandi. Les idées qui semblaient dans l'antiquité les « plus exagérées se sont trouvées étroites, mesquines, « puériles, comparées à ce qui est. La terre semblable « à un disque, le soleil gros comme le Péloponèse, les « étoiles roulant à quelques lieues de hauteur sur les « rainures d'une voûte solide, un univers fermé, en- « touré de murailles, cintré comme un coffre ; voilà le « système du monde le plus splendide que l'on eût pu « concevoir. Qui oserait le regretter en présence de celui « que la science a révélé ? L'hypothèse mécanique de « Newton n'est-elle pas plus grandiose que celle des « anges mouvant les sphères, et l'histoire du globe, « telle que la géologie permet déjà de l'entrevoir, n'est- « elle pas plus poétique que le monde façonné à la main « il y a cinq mille ans ? Croyons hardiment que le sys- « tème du monde moral est de même supérieur à tous « nos symboles. Ne pleurons pas les chimères enfantines « des époques naïves. Le rêve pâlit toujours devant la « réalité. Laissons la science inflexible attaquer avec la « rigueur de ses méthodes ces problèmes résolus depuis « des siècles par le sentiment et l'imagination. Qui sait « si la métaphysique et la théologie du passé ne seront « pas à celles que le progrès de la spéculation révélera « un jour, ce que le *Cosmos* d'Anaximène ou d'Indico-

« pleustès est au *Cosmos* de Laplace et de Humboldt (1)? »

J'ai voulu citer tout entière cette conclusion que l'un des plus éminents esprits de ce temps donnait récemment à un remarquable travail sur l'*avenir religieux des sociétés modernes*, parce que, — bien que mon opinion sur cet avenir diffère en plusieurs points de la sienne, — je ne saurais rien trouver qui répondît mieux que sa conclusion au sentiment que je me suis proposé d'exprimer dans ce livre.

Oui, répéterai-je après lui, « le rêve pâlit toujours devant la réalité; » et je ne crains pas de dire que le *système du monde moral* dont je m'efforce de démontrer la réalité m'apparaît si grandiose et si beau, que je tiens cette beauté même pour l'une des plus concluantes de ses preuves. — Car l'âme a une sorte de logique spontanée, brève et impérative qui, pour ne pas se soumettre aux procédés précis et positifs, n'en a pas moins une haute et incontestable valeur. Elle se plaît, par exemple, à cet enthymème irrégulier : « *C'est plus beau, donc c'est plus vrai.* » Un tel raisonnement est assurément fort incomplet et peut, dans une foule de cas, engendrer l'erreur;

---

(1) M. Ernest Renan. (*Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1860, p. 797.)

mais, après que la logique rigoureuse a imposé sa loi dans tout ce que l'esprit peut atteindre, force lui est bien de se modifier et de s'assouplir quand il s'agit de poursuivre le vrai dans les régions où il ne peut pas ne pas être, mais où il ne peut plus être soumis à un examen direct. Ainsi, entre deux théories également solides, mais dont l'une est incontestablement plus grande et plus belle que l'autre, il ne me semble pas qu'on puisse hésiter à donner la préférence à la première, à moins de supposer qu'une idée quelconque, éclose dans un cerveau humain, puisse surpasser en beauté l'idée correspondante émanée de la pensée toute-puissante.—C'est ce victorieux ascendant du beau qui a si longtemps permis au spiritualisme de se passer de preuves; et ce qui opposera toujours un invincible obstacle aux progrès de la science matérialiste, c'est qu'elle ravit au *vrai* sa confirmation par le *beau*.

Je crois inutile d'insister beaucoup sur un parallèle entre les deux doctrines : si vous réduisez la destinée de tous les hommes à leur condition terrestre, la création n'a pas de sens; ou plutôt, elle a un sens très-précis en tout ce qui ne concerne pas la créature humaine, mais à cet égard et à celui-là seul, cette œuvre magnifique est avortée misérablement. Que la condition actuelle de

l'homme vous représente au contraire le plus bas degré de la vie immatérielle proprement dite, et aussitôt tout prend un sens, tout s'illumine, tout resplendit de la plus éclatante beauté.

Jusqu'ici la doctrine spiritualiste ne va pas plus loin, ou, si elle élargit ce point de vue, c'est pour le peupler de créations imaginaires auxquelles le monde visible et accessible à l'observation n'a plus aucune part.—Voyons cependant s'il ne serait pas possible, en creusant plus profondément le domaine du réel, d'en faire jaillir quelques indications que le beau viendrait ensuite animer de ses reflets. Aucun point de vue ne saurait être plus synthétique; aussi nous amène-t-il à présenter ici la *synthèse* générale d'une doctrine qui, pour répondre à son titre et à son but, doit embrasser l'UNIVERS MORAL.

Jetons d'abord un coup d'œil général sur le grand phénomène de la vie.

Il est impossible de considérer la vie comme une simple propriété de la matière; car, pourquoi la matière serait-elle tantôt douée, tantôt dépossédée de cette propriété? Pourquoi le même appareil vivant manifesterait-il sa vie tantôt par tel phénomène tantôt par tel autre? — Toute propriété de la matière implique, dans des circonstances

données, un résultat fatal; tout acte vital au contraire implique une *force élective;* — tout mouvement de la matière proprement dite implique une impulsion étrangère; tout phénomène vital au contraire est automoteur et spontané. Entre la matière inerte et la matière vivante, il n'y a que des oppositions et pas un rapport; pour caractériser l'un de ces états, il faut user de termes diamétralement contraires à ceux qui caractérisent l'autre. Si donc la vie était une propriété de la matière, il faudrait admettre que les diverses propriétés de la matière sont contradictoires entre elles.

Si la vie n'est pas une propriété de la substance matérielle, il faut de toute nécessité qu'elle procède d'une autre substance alliée temporairement à la matière, et qu'elle résulte, dans ses diverses manifestations, des *propriétés* de cette autre substance. On est encore bien plus irrésistiblement amené à cette conséquence si l'on croit à une autre vie; et, à ce point de vue, aucune doctrine spiritualiste ne peut s'y soustraire. Si l'âme n'était qu'une *propriété* de la matière qui compose le corps, comment pourrait se concevoir son immortalité? Une propriété peut-elle être détachée de la substance qui la possède; un attribut, une qualité, un mode d'être, une abstraction en un mot peut-elle avoir une vie indépendante de

son sujet? — L'âme ne peut se concevoir que comme un être dont tous les caractères individuels sont empruntés à une *substance* absolument distincte de la matière et soumise à de tout autres lois.

Ceci admis, les divers degrés de la vie pourront s'exprimer d'une manière très-simple; et nous n'aurons besoin pour cela que de nous représenter les effets divers de cette propriété irrécusable de la substance immatérielle que nous avons nommée plus haut une *force élective*, c'est-à-dire le *pouvoir de choisir* déterminé par une impressionnabilité propre qui peu à peu se traduit en sensibilité.

Dans les phénomènes de simple *affinité* chimique la substance immatérielle *choisit*, parmi les éléments atomiques, ceux qui peuvent concourir à la formation de tel ou tel *composé;* — dans la *vie organique*, cette substance *choisit*, parmi les éléments de son milieu matériel, ceux qui peuvent concourir à la formation et à la conservation de tel ou tel type végétal ou animal, — dans *la vie animale* proprement dite, cette substance, déjà voisine de l'individualisation, *choisit*, parmi les éléments de ses déterminations intellectuelles, ceux qui peuvent concourir aux jouissances et à la conservation du *moi* matériel; — dans la vie humaine enfin, qui n'est que l'expression em-

bryonnaire d'un mode vital appelé à une autre sphère, cette substance *choisit*, parmi les éléments de ses déterminations, ceux qui peuvent concourir aux jouissances et à la conservation du *moi* immatériel. Mais, dans ce dernier cas, en raison même de la nature mixte de l'être humain, cette substance doit nécessairement osciller entre les intérêts matériels et les intérêts immatériels; et, c'est de ce *choix à faire* entre deux sensibilités rivales, de cette *propriété élective* qui, en se divisant, devient une *faculté*, que résulte le *libre arbitre*.

Est-il rien de plus net et de plus frappant que le *plan suivi* dans cette progression graduée dont tous les termes peuvent se trouver réunis dans l'homme? Elle se formule ainsi :

Dans la vie matérielle et dans la vie immatérielle deux degrés exactement semblables : l'un *parasite*, l'autre *indépendant*.

Premier degré de la vie *matérielle*, mode parasite : la plainte ;

Second degré de la vie *matérielle*, mode indépendant : l'animal.

Premier degré de la vie *immatérielle*, mode parasite : l'intelligence de l'être réduit au sens animal;

Second degré de la vie *immatérielle*, mode indépen-

dant : l'intelligence de l'être doué du sens moral, — embryon qui a besoin de choisir les éléments favorables à son éclosion future, parmi ceux que lui fournit ce monde terrestre, cette matrice féconde au sein de laquelle il reste plus ou moins longtemps attaché.

En résumé, et pour réduire la question aux deux plus hautes expressions de la vie sur la terre :

Dans l'animal, la substance immatérielle choisit entre le *plaisir* et la *crainte*,—dans l'homme, elle choisit entre le *mobile animal* et le *mobile moral*, et, par ce dernier choix, elle dessine et développe en ce monde ce germe d'individualité que l'espèce confère, et qui, *comme toutes les forces de la nature*, NE PEUT ÊTRE DÉTRUIT QUE PAR UNE FORCE OPPOSÉE (1).

Cette individualité constitue-t-elle par elle-même un être complet? Non, assurément;—l'on ne peut se représenter l'âme humaine que comme une fraction d'être à laquelle une autre fraction complémentaire, *inférieure* ou *supérieure*, est nécessaire pour qu'elle manifeste son individualité. Sans cela, comment s'expliquerait l'inertie

---

(1) Cette progression ne s'arrête pas là, elle s'étend à toute société humaine; car l'état social normal est partout caractérisé par la faculté collective de *choisir*, pour tout emploi, *le plus digne* de l'exercer.

apparente de l'âme, quand son mécanisme intellectuel vient à être troublé par quelque désordre de l'organe cérébral? Et, d'un autre côté, si l'individualité de l'âme n'était pas complétée, dans la sphère qui l'attend, par son alliance avec une substance plus délicate encore et douée d'une sensibilité supérieure, quelles seraient les conditions intrinsèques d'activité du nouvel être, puisque, d'après nos données actuelles, nous ne pouvons comprendre une telle activité que comme un résultat de la lutte de deux principes d'ordre différent?

Observons que cette *activité* de l'âme dans une autre vie semble être une conséquence nécessaire des conditions de sa vitalité actuelle. Sans cela ses destinées seraient en contradiction avec la préparation qui les détermine : une préparation active implique une destinée active.

Cherchons maintenant à bien préciser les conditions constantes et indispensables de la *propriété de sentir*, ou de la sensibilité en général, et à en tirer quelques lumières particulières à notre sujet.

La propriété de sentir implique des *degrés* divers dont les différences ne peuvent être exprimées ni conçues,—dans leur progression ascendante,—que par l'incomplète

jouissance, en chacun d'eux, de la sensation qui caractérise le degré qui les suit. De cette satisfaction incomplète naît, dans la substance sensible, le sentiment pénible de la privation qui se traduit en désir; le désir crée l'aptitude à une somme plus grande de jouissance, et ce qui détermine l'intensité et la nature du bonheur entrevu, c'est l'intensité et la nature de la privation subie; d'où il faut tirer cette conséquence *générale* qu'une condition imparfaite et caractérisée par un genre spécial d'imperfections est nécessaire pour révéler et aviver les charmes de la condition qui lui succède, et pour donner un premier développement aux aptitudes spéciales que cette condition supérieure réclame.

Nous pouvons remarquer incidemment que les sensations de la matière n'étant pas indispensables à la production indirecte de celles que nous étudions ici, il est permis de prévoir que la douleur physique ira s'atténuant de plus en plus sur la terre; mais, finît-elle par disparaître, la douleur morale devra toujours faire sentir ses aiguillons aux hommes; car par quoi, sans elle, l'âme humaine serait-elle entraînée ailleurs?

La vie terrestre représente une de ces périodes de désir indispensables à l'appréciation du bonheur, et sans doute les destinées de l'âme se composent de *périodes successi-*

ves dans chacune desquelles le bonheur toujours croissant, — si grand qu'il soit, — laisse place au désir d'un bonheur supérieur et permet à l'âme de plus en plus épurée d'acquérir la *sensibilité spéciale* et le *genre d'activité* que comporte ce bonheur.

Ce qui donne à cette hypothèse une grande valeur, c'est l'*inégalité* des mérites, — ou plutôt des *forces acquises*,—que les âmes échappées à une sphère inférieure apportent dans une sphère plus haute. Cette inégalité indique, dans ce nouveau milieu, des conditions de vie collective où, avec l'inégalité, subsistent, — d'une part l'imperfection qui laisse une place au mieux, — et de l'autre, des tendances à l'extinction qui engendrent dans l'être la résistance et la lutte.

Après avoir entrevu les destinées de l'individu, nous pouvons chercher à entrevoir celles de l'*espèce;* et ici les indications sont plus précises, car elles reposent sur un principe mathématique.

Nous avons reconnu (p. 288) que, des conditions mêmes de la création matérielle découlent, sur chaque globe, celles d'une carrière intellectuelle déterminée. « Asservir progressivement toutes les forces disponibles, et combler peu à peu le cercle de leurs applications, tels sont (di-

sions-nous p. 289) le but et la formule de cette carrière, *mathématiquement limitée sur chaque globe par le nombre des ressources qu'il offre à l'activité.* »

Si le progrès intellectuel est localement limité, le progrès moral ne l'est pas; que devons-nous induire de cette double donnée? — C'est que, sur chaque globe, l'*apogée* intellectuel doit être suivi d'une *période d'aspiration* générale et croissante vers une sphère intellectuelle plus haute qui doit amener dans la population de ce globe, *un rapide décroissement et finalement une extinction totale.*

Prenons la terre pour exemple.

Nous avons eu déjà plus d'une fois l'occasion d'observer l'analogie frappante que le développement général de l'humanité présente avec un développement naturel quelconque. Le *décroissement numérique,* ou *déclin final,* que nous venons de pressentir complète cette analogie. En sorte que, si nous avions à achever le tableau historique dont nous avons esquissé ailleurs les premiers traits (1), nous devrions le diviser tout entier en quatre périodes principales : la période de *formation* ou d'organisations partielles et isolées; — la période de *fusion* ou

---

(1) Troisième partie, chapitre III.

de relations de peuple à peuple (1), qui est la nôtre, et qui, dans sa marche ascensionnelle, a sans doute encore de longs siècles à embrasser; — une période stationnaire ou d'apogée, que l'on pourrait nommer *intellectuelle*, — et enfin, la période *morale* ou de déclin numérique.

Trois agents principaux permettent à notre période d'accomplir son œuvre de fusion et tendent de plus en plus à se substituer l'un à l'autre ; ce sont, dans l'ordre de succession et d'importance : la *guerre*, l'*industrie*, le *dogme religieux*. C'est à ce dernier qu'est réservé, surtout dans l'avenir, le rôle principal dont le but est l'*unification* de l'espèce. Mais il est évident qu'il ne peut accomplir cette fusion définitive (2) qu'à la condition de procéder directement et sans effort d'un attribut commun à tous les hommes, c'est-à-dire de la RAISON.

Sous l'influence croissante d'un tel dogme, il est assez facile de se représenter la marche future du progrès

---

(1) L'analogie conduirait à nommer ces deux premières périodes, la période *organique* et la période *animale* ; mais j'hésite à donner ce nom à la seconde, bien qu'elle soit certainement caractérisée, dans ses commencements surtout, par une dégénérescence temporaire à l'égard de la première ; celle-ci, ainsi que je l'ai déjà fait observer, a reçu à bon droit le nom d'*âge d'or*, et n'a pu *fixer l'âme dans l'espèce* que par la pureté de ses mœurs patriarcales.

(2) Il faut remarquer que je ne parle pas ici de fusion politique.

général, si l'on distingue nettement les voies de la *spéculation* pure de celles de l'*action* proprement dite. Dans les premières, l'homme n'intervient que comme spectateur, et là seulement le progrès de ses appréciations est illimité; car, ayant pour milieu l'univers physique et moral, il lui est toujours possible d'introduire de nouveaux composants dans ses combinaisons intellectuelles, et d'ailleurs la seule introduction de l'idée de l'infini y supprime par elle-même toute limite.—Quant aux voies dans lesquelles il est permis à l'homme d'être acteur (j'entends par là son milieu terrestre tout entier), elles sont, il est vrai, beaucoup plus nombreuses et se divisent en une multitude de sentiers; mais nous les avons vues se jalonner peu à peu de lois immuables qui, — dès qu'elles sont connues,—ramènent l'activité dans la ligne à suivre, préviennent d'inutiles déperditions de force et accélèrent d'autant plus le développement direct de la liberté qu'elles restreignent davantage ses écarts. Ces dernières voies, s'élargissant sans cesse, peuvent être représentées comme formant finalement un *cercle* unique et plein, par la réunion successive de leurs *secteurs* d'abord isolés. Ce cercle une fois fermé, la carrière terrestre de l'intelligence est nécessairement close; elle est dès lors condamnée à se mouvoir dans un espace

complétement exploré et toujours identique à lui-même.

Pendant un temps plus ou moins long, qui représente ce que nous avons nommé plus haut la période *stationnaire* ou *intellectuelle*, l'espèce, parvenue à son apogée, jouit de sa souveraineté absolue, de son complet triomphe sur toutes les forces de la nature terrestre.—Mais l'intelligence se lasse enfin de ce cercle infranchissable dans lequel son action pratique est enfermée. En dehors de ce cercle, il lui reste, il est vrai, le domaine illimité de la spéculation; mais chacun de ses progrès indéterminés, chacune de ses vagues conquêtes dans cet inaccessible domaine, ne peuvent qu'éloigner de plus en plus l'espèce humaine de sa sphère actuelle, en amenant à un paroxysme douloureux cette *aspiration* à d'autres conditions d'activité dont nous avons parlé plus haut en termes généraux.

Dès lors est ouverte la *période finale*. — Une seule activité intellectuelle est encore pratiquement progressive; ce n'est plus celle de la *science* dont le rôle est depuis longtemps fini; c'est celle de l'*art*, devenu la source générale des jouissances humaines, et qui, n'ayant plus rien à idéaliser sur la terre, enivre l'humanité de ses rêves ardents, de ses divinations magiques d'une vie plus active et plus large.—L'attrait de l'inconnu supprimé

en ce monde, — tous les plaisirs des sens dédaignés, — l'intelligence affamée d'aliments nouveaux, — l'âme incessamment absente et tendue vers un but extérieur, — voilà le tableau assuré d'une telle époque. Mais les mêmes causes qui rendront alors si incomplète la vie individuelle tendront énergiquement à restreindre la reproduction, et l'espèce, rapidement décimée, finira.

C'est ici que la question de mécanique céleste que nous avons abordée ailleurs (voir p. 276 et 277, texte et notes), présente un véritable intérêt. Jusqu'à preuve contraire, nous admettrons et nous répéterons ici que, de ces deux grands faits aussi irrécusables à nos yeux l'un que l'autre, — *l'universalité de la gravitation et le très-lent rétrécissement de toutes les orbites*, — le seul résultat possible est la réunion, dans un incalculable avenir, de la matière universelle en une seule masse, après que de proche en proche elle se sera repliée sur chacun de ses centres partiels. Et nous pouvons maintenant ajouter à ces indications directes de la science une considération *à posteriori* qui les confirme pleinement : c'est l'inutilité de la persistance de l'état actuel du monde physique, après que la station représentée par chaque globe aura été désertée par l'espèce qui y a longtemps vécu pour fournir des éléments au monde moral. On conçoit au contraire une

utilité nouvelle à ces mêmes globes lorsqu'ils auront rejoint leur centre d'attraction; et cette concentration progressive de la matière, ces groupements successifs qui figurent autant de longues périodes très-nettement caractérisées, correspondent exactement à *cette division des destinées de l'âme en périodes successives* dont nous avons fait voir plus haut la très-grande vraisemblance.

Ainsi, bien que l'habitant de la terre n'ait, pour juger l'accomplissement de la Volonté toute-puissante qu'un imperceptible coin de l'univers et les dernières lueurs du grand jour qui éclaire ailleurs le monde moral, les chétives dimensions de la molécule où il apparaît un instant et le faible rayon qui vient y expirer lui suffisent pourtant pour apercevoir l'unité sublime de cet ensemble, écrasant et simple à la fois, où les forces les plus disparates, les plus gigantesques et les plus minutieux effets, concourent à réaliser un ordre, une volition instantanée du pouvoir créateur : LE BONHEUR PROGRESSIF.

La douleur morale engendrée, dans les sphères inférieures, par la douleur physique occupe le bas de cette échelle. C'est l'initiation nécessaire d'où naît la première aperception d'un monde inconnu. Entrée dans cette voie, l'âme s'élance d'abord vers un grand Rémunérateur, un

invisible Justicier, à qui elle prête naïvement ses procédés de réparation. Mais les dimensions de cet Être grandissant à ses yeux avec la connaissance de son œuvre, elle en vient enfin à comprendre qu'il a dû d'avance disposer la carrière de l'activité intellectuelle et morale de telle sorte que partout l'apparence du mal ne fît que recouvrir la réalité du bien, et que, sans son intervention nouvelle, *la réparation fût partout engendrée par la force inhérente au fait même qui la réclame.*

L'œuvre universelle ne se scinde donc pas; sous l'un et l'autre de ses aspects, elle est également parfaite; toute la série des conséquences morales est déterminée avec une non moindre rigueur que celle des phénomènes physiques. *Le monde physique tout entier n'est autre chose que l'occasion, l'assiette, le* SUBSTRATUM *du monde moral*; à chacun des détails de l'un se relie un détail correspondant de l'autre; c'est le monde physique qui fournit au monde moral ses innombrables scènes, lui permet de nouer l'action multiple et progressive de son immense drame, et se dispose, avec une lente et ponctuelle docilité, à devenir, par son agglomération finale, le théâtre unique du plus simple, du plus magnifique et du plus harmonieux dénoûment.

En étalant sous nos yeux surpris le luxe en apparence

inutile qu'elle a déployé, comme en se jouant, dans la création de la nature animée qui nous entoure, la Toute-puissance ne nous laisse-t-elle pas deviner les éclatantes beautés de ce que nous ne pouvons voir ? La lenteur et la multiplicité des effets obtenus sur notre globe, l'énormité du temps consacré à de simples préliminaires, le nombre effrayant de ces astres où, sous autant d'aspects divers, se développe la vie,—tout cela ne nous donne-t-il pas une lointaine mesure des inimaginables complications et des émotions puissantes auxquelles nous pouvons prendre part ? — Si le monde physique, à peine entrevu par nous, nous éblouit de ses merveilles, que doivent être celles du MONDE MORAL !!!

. . . .

Est-il possible que ce ne soit pas là le VRAI ? — Qu'on me le montre ailleurs aussi grand et aussi BEAU, et... j'hésiterai peut-être... Mais, où pourrait-on me le montrer ?

O hommes ! si je parvenais à répandre en vos âmes la foi qui embrase la mienne, commettriez-vous donc encore cette stupide et volontaire folie de vous condamner au néant ? — Voudriez-vous, par un aveugle amour pour ce corps qui dure si peu, vous exclure de cette humanité nouvelle que reforment, dans une sphère splendide, les

âmes éprises de la vie? Ne sentiriez-vous pas naître en vous une soif avide de ce bonheur qui doit se renouveler en s'accroissant sans cesse, et dont le dernier terme, au delà duquel rien ne peut être et que nous ne pouvons même concevoir ici-bas, est sans doute l'aperception directe de l'*Infini?* Quoi! un rôle vous est offert dans le drame universel, et vous le laisseriez lâchement s'échapper de vos mains! — Quoi! votre premier pas serait une chute! — Vous n'auriez entrevu la vie que pour en détourner aussitôt vos yeux, et les laisser séduire par les vulgaires et misérables charmes des plaisirs qui donnent la mort!

Pour entraîner et fixer l'âme à une foi, le *vrai* et le *beau* ne sont qu'en seconde ligne; il lui faut avant tout le *juste*. Voyons si cette impérieuse nécessité de l'âme est ici de tous points satisfaite; et, pour rendre cet examen plus clair, faisons descendre la question des hauteurs où nous venons de la placer, et ne craignons pas de la ramener aux termes ordinaires de la discussion philosophique.

CHAPITRE III.

LE JUSTE ET L'UTILE

En accordant le sentiment du *juste* et de l'*injuste* à l'intelligence de l'être fini, la Toute-puissance a, en quelque sorte, soumis ses œuvres à l'appréciation de sa créature : elle lui a du moins montré que ce n'est pas par des principes différents de ceux qu'elle a gravés dans la conscience humaine qu'elle se dirige elle-même ; car par quoi nous serait-il donné de connaître ses décrets et d'y conformer nos actes, quel moyen aurions-nous d'éviter le piége placé par nous-mêmes sous chacun de nos pas, si le rayon qui pénètre dans notre conscience n'y portait l'image affaiblie, mais exacte, de l'éternelle Équité? Ainsi a été donné à l'homme le guide le plus précieux et le plus sûr pour diriger ses investigations parmi les obscu-

rités du monde moral, et pour l'autoriser à rejeter *à priori* comme fausse toute apparence contradictoire à cet infaillible critérium qu'il porte en lui-même : le *sentiment inné de la justice*.

C'est à ce critérium souverain que toute thèse morale doit d'abord être soumise. Or, je prétends prouver que, *parmi toutes les opinions émises ou possibles sur la destinée de l'homme, une seule est capable de satisfaire en tous ses points à toutes les exigences de la stricte équité : c'est celle que je propose.*

Pour en juger, un seul point de vue pourrait nous suffire, car il embrasse tous les autres. Cependant, en raison de sa généralité même, nous devrons le compléter par des considérations plus spéciales qui circonscriront nettement la question.

De tous les axiomes admis généralement par la conscience humaine et traduits sous diverses formes dans les législations, il n'en est pas de plus évident ni de moins contesté que celui-ci : « Tout don exige le consentement de celui qui reçoit; ou, en d'autres termes, nul ne peut s'obliger en recevant s'il n'a pas consenti à recevoir. » Le sentiment du juste peut en effet déclarer digne de pitié et de blâme, mais non de *châtiment*, celui qui, n'ayant rien demandé, ne sait ou ne veut pas faire un

utile emploi du don qu'il a reçu; et la seule solution conforme à la justice est, de la part du donateur, le *retrait du don.*

La vie peut être assimilée à un don, bien que, dans ce cas, le donataire se confonde avec ce qu'il reçoit. — Isolons-les par la pensée et appliquons notre axiome au don de la vie fait par la Toute-puissance à sa créature. La Toute-puissance a tiré une espèce du néant sans lui donner le choix entre l'être et le non-être, sans lui imposer d'obligations d'aucune sorte, sans discuter les charges et sans tracer les limites d'une responsabilité quelconque. Quel a pu être son dessein dans la prédisposition des circonstances qui devaient amener cette masse d'êtres à l'existence? — A-t-elle pu se dire : « Je leur donne la vie; et ce don, selon l'usage qu'ils en feront, sera leur bonheur ou leur supplice; mais, une fois octroyé, il sera irrévocable; ils naîtront, et, dès cette heure, ils ne pourront plus ne plus être; s'ils ne savent pas comprendre le genre de bonheur que j'attache à ce don, ils seront punis de leur erreur par le regret, immortel comme eux, de l'avoir commise. » Non, tel n'a pas pu être le dessein de cette Toute-puissance qui au don de la vie a joint celui du sentiment de la justice; car elle aurait par là même accordé à sa créature le droit de la blâmer. A ces

conditions, le prétendu bienfait de la vie pourrait devenir par sa pérennité même, la plus effroyable iniquité, — l'iniquité élevée à sa plus haute puissance, puisque l'Auteur même de la vie punirait, dans sa créature *imparfaite*, l'*imperfection* qu'il lui a laissée.

Serait-il juste, d'autre part, que la Toute-puissance eût créé une espèce dans des conditions physiques hors de proportion avec ses besoins, et en même temps dans des conditions intellectuelles telles que l'espérance d'un sort meilleur dût naître invinciblement du sentiment de ses misères; — et qu'il n'y eût pas de compensation à ces misères, pas de satisfaction à cette espérance?

Mais aussi ne serait-il pas souverainement injuste que, pour l'être intelligent et libre, le choix du bien ou celui du mal fût sans influence sur la destinée, et que des conséquences identiques résultassent du *bon* et du *mauvais* usage du don de la vie? — En ce cas, quel serait le sens de la liberté laissée à l'homme? Vertu, devoir, abnégation, mérites..., que voudraient dire ces mots?

De ces dilemmes, de ces arrêts prononcés au fond de la conscience par le sentiment du juste, quelle conséquence le simple bon sens doit-il tirer lorsqu'il ne s'arrête pas à l'un de ces points de vue, mais qu'il sait les combiner et en apprécier l'ensemble?—C'est que le don de la

vie doit être *temporaire* ou *illimité*, selon l'emploi que sait en faire celui qui l'a reçu.

Afin de ne laisser dans l'ombre aucun côté de cette question capitale, donnons une autre forme à notre argumentation.

L'admission *à priori* de l'immortalité de toutes les âmes humaines amène toutes les philosophies qui établissent une différence entre le mérite et le démérite à ce principe commun : « la Toute-puissance ayant créé en toutes choses le bien, et l'usage fait par l'homme de sa liberté y ayant introduit le mal, il est juste que ce mal soit expié dans une autre vie. » — Qu'on y prenne garde, cette opinion ne fait que substituer le mal *absolu* au mal *relatif*. — A mon point de vue, le mal est réduit à son expression terrestre, et n'est d'ailleurs que *relatif*, puisqu'il cesse avec le châtiment que ceux qui l'ont commis s'infligent à eux-mêmes en cessant de vivre. Mais, sous forme d'expiation, c'est-à-dire de *souffrance* infligée et sans remède, il s'étend au delà de la terre, et, comme il ne lui est pas assigné de fin, il devient *absolu*. Ce serait donc la liberté de l'homme qui aurait produit ce mal absolu. Mais alors, — de deux choses l'une : cette liberté est ou n'est pas l'œuvre de la Toute-puissance ; — si elle n'est pas son œuvre, ou si elle s'est étendue au delà de ses prévi-

sions, elle impose une limite à la Toute-puissance, ou plutôt elle détruit radicalement sa notion, comme je l'ai déjà démontré en termes généraux (p. 280 et suiv.); — si elle est son œuvre, si la Toute-puissance en a mesuré toute la portée, c'est évidemment au Créateur de la liberté qu'incombe la responsabilité du mal absolu qui en résulte.

L'erreur naît ici d'une fausse appréciation de la nature animale qui assurément n'est pas mauvaise en soi, puisqu'elle est organisée dans tout un règne, avec un art admirable, en vue d'un bonheur très-réel qui ne devient coupable et ne paraît odieux, dans ses excès humains, que par suite de la comparaison que l'homme seul est capable de faire entre ce bonheur et un bonheur plus pur. Or, d'où vient à l'homme le pouvoir de faire une telle comparaison? — Il lui vient de cette sensibilité spéciale, de cette *force* dont la lutte avec la *force animale* est *la génératrice de sa liberté*. Donc, la vérité est que la liberté, au lieu d'être la cause du mal, est au contraire la grande et salutaire cause du bien, puisque c'est elle qui d'un milieu inférieur dégage un élément supérieur. Et ce qu'on ne saurait assez admirer, ce dont il ne faut pas se lasser de louer et de bénir la Toute-puissance — dont la notion ressort intacte de ce point de vue, c'est qu'il y ait

un être auquel elle ait daigné laisser le mérite et la noble jouissance de devoir à lui-même, à sa volonté libre, la continuation de sa vie, la *transformation* de cette vie en une expression plus élevée et plus pure!

Se peut-il, ô Liberté, qu'il faille plaider ta cause devant les hommes; qu'il faille leur montrer que, loin d'être un don funeste, toi seule es capable d'élever d'un degré la vie immatérielle qui est en eux, et que, de tous les privilèges qui peuvent rapprocher la créature de son Créateur, le plus précieux et le plus magnifique est celui qu'ils possèdent en te possédant! Tu es une si grande chose que l'intelligence finie ne peut concevoir comment la Toute-puissance elle-même a pu te créer hors de sa propre essence; car sa *prescience* paraît être ta négation. Elle l'a pu cependant, parce qu'elle l'a voulu; et c'est là la plus grande de ses œuvres, le plus impénétrable de ses mystères.

Avant d'aborder directement cette importante partie de notre sujet, il n'est pas inutile, afin qu'aucun point de vue ne nous échappe, de résumer ici en termes nouveaux la doctrine que la science, l'histoire, la constitution même de l'être immatériel nous avaient fournie,—et que le sentiment du juste vient de confirmer.

Pour que, dans tous les cas possibles le don de la vie

puisse être considéré comme un bienfait et que, dans le cas où cette vie est libre, le don de la liberté puisse se concilier avec la justice,—il faut que la Toute-puissance ait établi, dans chaque sphère d'activité, un *genre de bonheur particulier à cette sphère,* mais que la jouissance exclusive de ce bonheur soit de nature à *éliminer* et à rendre au néant les éléments impropres à un bonheur supérieur (1). Dans de telles conditions, l'agent libre devra être sollicité, en sens inverses, par deux aspects du bonheur également accessibles; l'un dont les charmes vulgaires et plus voisins, dissimuleront l'infériorité; — l'autre, dont la supériorité énorme sera dissimulée par la nature plus délicate de ses jouissances, et par une obscurité mystérieuse que la privation du premier aidera à percer. En plaçant sous les yeux de l'agent libre l'image du bonheur vulgaire et grossier goûté par des êtres inférieurs qui n'en peuvent connaître d'autre, et en rendant évidente, par l'irrécusable extinction de ces êtres, la fin qui est réservée à leur bonheur, la Toute-puissance aura fait tout ce qu'exigeaient à la fois sa justice et les mérites qu'elle entendait laisser à la liberté. —

(1) Voir, dans la *première partie,* le procédé général d'élimination, p. 71 et suiv.)

Comment concilier autrement, en effet, l'indépendance et la direction?

J'ai montré ailleurs que la direction providentielle, ainsi déterminée par les conditions mêmes de la liberté, aurait été jusqu'ici insuffisante pour l'homme, et qu'il avait été nécessaire que quelque autorité spirituelle humaine y joignît, dans les siècles passés, d'autres promesses et d'autres menaces. On peut se demander si cette nécessité n'existe pas encore, et si le temps est venu où la vérité seule peut être enfin considérée comme un frein moral assez fort, — une sanction dogmatique suffisante?

Pour méconnaître la salutaire influence d'un tel dogme, il faut tenir peu de compte de l'énorme puissance qu'a dans l'homme le simple instinct de la conservation de la vie. En toute possession, le désir de conserver ne peut se faire vivement sentir qu'à l'égard des biens que l'on est exposé à perdre. L'instinct de la conservation de la vie ne peut donc agir avec toute sa force qu'en face d'une menace de mort que la prudence et l'énergie ont le pouvoir d'écarter. Or, jamais jusqu'ici on n'a usé de cette force comme agent moral; l'âme humaine n'ayant jamais été considérée comme facultativement immortelle (1).

(1) Cette assertion n'est rigoureuse et vraie qu'à la condition d'être

Mais cherchez à vous placer, comme moraliste, à ce point de vue tout nouveau. Élargissez, dans la plus ample mesure, l'instinct de la conservation; enseignez à l'homme, dès l'enfance, qu'une autre vie que celle du corps peut s'éteindre en lui, et que celle-là seule est importante à conserver puisqu'elle peut n'avoir pas de fin. Que, dès qu'il se sent vivre, il apprenne à se dire : « Je suis libre de ne plus cesser d'être; j'habite un corps qui me mettra quelque temps en rapports avec un monde inférieur où tous ses appétits tendront à me retenir; mais je puis me détacher de ce corps, si je le veux; et le jour où, usé par l'âge ou désorganisé par la maladie, il cessera de vivre, il suffit, pour que je ne partage pas son sort, que j'aie su me mettre à l'avance à l'abri du coup qui doit le frapper. » Quelle différence l'homme saura dès lors établir entre les divers dangers qui menacent sa vie! Quelle importance acquerra pour lui la santé morale de son être! Et quand il possédera cette impérissable santé, quelle atten-

---

exprimée dans les termes mêmes que j'emploie; car le fait le plus considérable de l'histoire humaine est directement résulté des énergiques stimulants fournis par une idée très-voisine de celle-ci et beaucoup moins spiritualiste. Ceci soulève une importante question de critique religieuse que j'aurai à traiter, pièces en mains, dans un autre ouvrage.

tion accordera-t-il à l'accident qui doit mettre fin à son séjour sur la terre (1)?

Reprenons maintenant la justification du Créateur de l'âme humaine, au point où nous l'avions laissée.

Le seul point de vue où l'on puisse avec fruit se placer

---

(1) Il se produira sans doute dans le public, à l'égard de l'efficacité pratique de la sanction qui ressort de ce dogme, un partage d'opinions analogue à celui que j'ai pu observer parmi les personnes que j'ai consultées. Les unes se sont récriées sur la bénignité du châtiment, les autres l'ont trouvé trop rigoureux; la plupart ont passé d'une opinion à l'autre, pour en venir, d'oscillations en oscillations, à se fixer définitivement à la mienne. Entre ces sentiments contradictoires, ma conscience se rassure; c'est à ces signes que, dans les lois humaines, se reconnaît la stricte équité.

Je remarque aussi que cette doctrine n'offusque chez personne la croyance en l'immortalité de l'âme. Il ne m'est fait, du moins, à cet égard, aucune objection directe; et je ne crains pas de dire qu'une seule objection irréfutable suffirait ici pour que toute ma doctrine périt par la base. Mais l'on ne peut m'en opposer aucune, parce que toutes les preuves sur lesquelles s'appuie cette grande croyance sont tirées de la justice du Créateur, et que toutes les preuves de ce genre sont, si je puis dire, à double tranchant; car, si la justice implique l'immortalité dans certains cas, elle implique non moins rigoureusement la non-immortalité dans d'autres. Que tout penseur généreux s'interroge, et il reconnaîtra que l'immortalité des âmes perverses est, dans ses croyances, un douloureux embarras. — Ah! que ne m'est-il possible de faire voir à tous les yeux, aussi clairement qu'aux miens, ce que serait une société instruite et croyante dont le mobile moral serait l'*immortalité facultative!*

soi-même pour chercher à saisir le sens adorable et profond de la *création morale*, est celui du père prévoyant qu'une tendre et sage sollicitude préserve, à l'égard de ses fils, des dangers de la rigueur et de ceux de la faiblesse. Bien mieux que d'autres, les âmes paternelles qui ont longtemps médité aux moyens les plus sûrs de développer en de jeunes âmes la générosité, la droiture, la mâle et fière énergie, peuvent apprécier l'infaillible procédé adopté par le Créateur pour élever de degrés en degrés la dignité des êtres sortis de ses mains. Je me borne à indiquer ici ce point de vue qui doit dominer la suite de cette discussion, où suivant ma méthode, je m'astreindrai peu à l'ordre chronologique des faits et des idées, estimant que de leurs mélanges et de leurs enjambements ressort plus clairement l'unité de l'œuvre totale.

La prévision paternelle que je viens de louer dans la Toute-puissance peut dès l'abord sembler bien peu justifiée par les restrictions de toute sorte que les nécessités de la condition humaine imposent à la liberté. Pourquoi soumettre en ce monde sa créature privilégiée à une préparation si active et si pénible? N'est-ce pas là un contrat où se fait sentir l'absence de l'un des contractants, et que la présence de celui-ci eût certainement modifié à son avantage? — Il n'eût pu le modifier, répondrai-je, qu'à de

plus fâcheuses et à de moins bonnes conditions pour lui-même.

Quand l'homme comprendra-t-il donc enfin qu'en toutes choses *acquérir* est plus méritant que *recevoir*, et que sa dignité, sa grandeur, sa noblesse, consistent à tenir les biens qu'il désire — non de la faveur, non des supplications stériles — mais de sa valeur personnelle, et de ses féconds efforts? Quand admirera-t-il assez en ce point l'indulgente prévoyance de son Créateur? Condamner l'homme au travail n'était-ce pas le mettre dans l'obligation d'accroître à son insu la dignité de son être, et y attacher d'avance la rémunération la plus équitable, en faisant de ce travail lui-même une condition de vie?

« Le *travail* (disais-je, p. 119) qui a tous les caractères d'une loi au moins provisoire, puisqu'il est encore, pour la très-grande majorité de l'espèce, d'une nécessité absolue, semble avoir pour but et pour effet de détourner l'homme de lui-même. » Comprend-on à présent le sens évident de cette loi qui, en créant en apparence une injuste et exceptionnelle nécessité pour l'homme, le place en réalité dans la situation la plus favorable pour vivifier son être par la simple *expansion* involontaire que produit l'attention fixée sans relâche sur un objet extérieur? — Assurément, dans cet acte involontaire, l'âme n'acquiert

une vitalité réelle que si elle se sent captivée par le travail, si elle se laisse franchement entraîner par le plaisir qui s'attache à tout obstacle vaincu. Les effets sont tout autres, quand la tâche est odieuse et sans aiguillon, quand elle n'engendre que comparaisons haineuses, et jalouses convoitises. Quel prix la condition du travailleur acquerrait à ses yeux, s'il savait en tirer parti pour sa condition présente, et bien plus encore pour sa destinée future; s'il savait comparer les lentes et lourdes heures de l'oisif, à ces heures rapides qui abrégent son passage sur la terre, et l'entraînent si sûrement à une meilleure vie ! — Ah ! si la saine appréciation de la valeur comparative des diverses conditions sociales se faisait enfin jour parmi les intelligences, que de regards abusés verraient tout à coup tomber le bandeau qui les couvre! Avec quel sourire de dédain exempt de haine l'envieux de la veille considérerait ces oisives vanités qui lui apparaissaient comme les jouissances suprêmes, s'il comparait leur précaire avenir à celui que lui conquiert la vie laborieuse, dès qu'il cesse de s'opposer à ses vivifiants effets ! Et le vaniteux à son tour, ne prendrait-il pas en pitié son passé plus fécond en amertumes qu'en douceurs s'il comprenait enfin que, dès ce monde, il n'est pas d'éclat et de pompe qui élève l'homme aussi haut que la plus modeste utilité,

qu'il n'y a d'infériorité sociale réelle que celle qui naît de l'inégalité des services rendus, et que cette infériorité qu'il s'impose à lui-même il est toujours libre de la faire cesser sans pour cela faire à la société d'inutiles sacrifices !

Par cela même que l'œuvre de la société humaine est progressive, et ne s'étend que lentement et par les voies les plus diverses sur le domaine qui lui a été livré, il faut que la possession de ce domaine et la disposition des ressources qu'en tire le travail, se divisent inégalement entre les hommes, afin qu'aucune branche de l'activité physique intellectuelle et morale ne reste en souffrance, et qu'aucune conquête utile ne périclite. Le devoir et l'intérêt de la société lui commandent, en tout temps, de garantir à l'individu ses conquêtes particulières, et d'assurer, par l'attrait des succès isolés dûment sauvegardés, l'accroissement du fonds général. A chaque époque, ce devoir est plus ou moins bien compris, et laisse toujours un large champ aux rectifications partielles que le sentiment du juste permet d'y apporter. Mais, ce sentiment même est longtemps condamné par les nécessités du début en tout ordre de choses, par la faiblesse inhérente aux premiers éléments d'une œuvre qui se constitue, à de fausses appréciations de la nature humaine, qui don-

nent de son Auteur lui-même une idée erronée, et qui ne sauraient se prolonger sans résultats funestes, lorsque l'humanité a atteint l'âge viril, lorsque les sociétés se sont assises sur leurs véritables bases, lorsque l'individu est parvenu à la notion exacte et précise de ses rapports avec la Puissance dont il tient l'être et avec le milieu social dans lequel elle le fait vivre. — Parmi les formes successives que l'inégalité tend à revêtir, celle dont je tiens surtout à faire ressortir, à tous les points de vue, les graves dangers moraux, est la *tutelle*.

Cette forme est celle que le progrès amène inévitablement à la suite de l'esclavage. La longue et durable utilité d'une telle forme ne saurait être contestable, et rien ne le démontre mieux que l'égal empressement à la maintenir de la part de ceux qui s'y soumettent et de la part de ceux qui peuvent l'exercer. Aucune autre forme ne semble en effet plus propre à adoucir d'abord les relations entre l'inférieur et le supérieur; aucune ne semble permettre à celui-ci un plus complet exercice des tendances généreuses par lesquelles il peut être entraîné et qu'il traduit alors en protection, en secours, en bienfaits. — Et, pour le pupille, quelle consolation de savoir qu'un œil est ouvert sur ses besoins et ses misères, qu'une oreille attentive écoute ses prières et ses plaintes! Mais

toute organisation sociale ou religieuse, — utile à l'individu tant qu'elle a sa raison d'être, — devient abusive et de plus en plus contraire au progrès à mesure qu'une nécessité nouvelle se substitue à celle qui l'a engendrée. Or, la seule raison d'être de la tutelle est l'*incapacité du protégé*. Dès que celui-ci possède assez de moyens, assez de forces, assez de lumières, pour vaincre seul les obstacles qui lui sont opposés, la persistance de la tutelle accuse, chez le tuteur, l'égoïste attachement au pouvoir ou l'inintelligente appréciation des véritables intérêts dont il s'attribue le soin, — et, chez le pupille, l'absence de ressort, l'hypocrite exagération d'une faiblesse feinte, la paresseuse préférence donnée aux effets de la prière et de la plainte sur ceux de la volonté.

Plus les sociétés acquièrent les saines notions de la juste et utile pondération de leurs forces, moins elles ingèrent la puissance collective dans la direction du travail individuel, moins elles entravent son essor par des réglementations protectrices, plus elles s'appliquent à dégrader la triste condition de parasite, en inspirant à tous le sentiment de la responsabilité, en montrant dans le sage emploi du présent la garantie de l'avenir. C'est par leurs institutions prévoyantes, bien plus que par leurs secours immédiats qu'elles moralisent et améliorent; et, lorsque

la forme politique a mis en communication directe l'organe qui élabore les lois avec les vices sociaux dont ces lois sont appelées à tarir les sources, il ne peut longtemps rester douteux que la seule voie ouverte au progrès est l'abolition graduelle de toute tutelle effective et la révélation faite à l'individu, par tous les moyens compatibles avec sa liberté, des conditions de sa dignité d'homme et de coopérateur utile et intéressé à la grande œuvre collective de l'amélioration générale.

Si c'est à cet avenir que tend l'humanité, si c'est à ce résultat que doivent aboutir le progrès des institutions et la salutaire réaction du corps social sur chacun de ses membres; s'il suffit d'indiquer ce but pour montrer à quel ennoblissement du type humain il doit correspondre;—c'est commettre une bien étrange inconséquence, c'est se faire une bien fausse idée de Celui qui a proposé un tel but à la société humaine, de ce Père tout-puissant qui a voulu donner aux âmes de ses fils cette trempe solide qui naît de l'exercice assidu des forces et de la confiance en leurs effets, que de croire qu'à son autorité seule il a prétendu conserver cette forme de tutelle dont cependant, en ce cas comme en tout autre, les avantages cessent avec l'*incapacité du protégé*; qu'il a réservé ses faveurs à l'humble attitude du suppliant; qu'il s'est plu

à encourager la plainte, à paralyser la volonté, à favoriser une inutile activité des lèvres au détriment de celle de l'intelligence ou des bras. Bien loin de chercher à vaincre les paresseuses tendances de notre nature animale, s'en serait-il donc fait le complice et le complaisant partout où il convient mieux à l'égoïsme de prier que d'agir, partout où il parvient à se duper et à se méconnaître en donnant à ses mille désirs la forme de la doléance et de la sollicitation? Le Créateur du monde moral se serait-il donc proposé pour modèle à ces souverains qui se croient ou se disent ses mandataires et devant qui le stérile empressement du courtisan est un titre, l'hypocrite servilité une vertu?—Que d'amoindrissements ne lui fait-on pas subir en lui prêtant les grandeurs et les faiblesses des puissances humaines!

Depuis six mille ans, les prières des hommes montent à flots pressés de la terre au ciel; combien, depuis six mille ans, parmi ces vœux innombrables et contradictoires, en ont-ils vu exaucer?—Pas un seul, à l'exception de ceux qu'accompagnait un acte de volonté ou d'expansion en rapport exact avec l'effet produit. Et les hommes n'ont pas encore compris l'enseignement que contient cet apparent déni de justice! Ils n'ont pas discerné les effets réels de la prière, *l'ordre particulier d'intérêts qui*

peut seul l'admettre, et les limites qu'elle ne peut franchir!

La prétention insensée de provoquer par la prière une modification quelconque des lois du monde physique, commence à être jugée sainement dans les idées modernes. Mais l'esprit scientifique, fort de son triomphe à cet égard, tend à pousser plus loin ses négations absolues, et c'est avec ses armes mêmes qu'il faut ici le combattre. Là où règne une loi immuable et inflexible il prend en pitié tout désir exprimé, tout vœu tendre, ardent ou raisonné s'élevant de ce monde à un autre. Mais s'il avait étendu la *loi* jusqu'au monde moral, il reconnaîtrait que c'est à cette loi même que la prière doit une infaillible efficacité.

« Oui, sans doute, — dirons-nous aux matérialistes, — nous reconnaissons que les vœux réunis de tous les hommes ne sauraient, par exemple, empêcher une éclipse d'avoir lieu à son heure, à sa minute précise; ils ne prévaudraient en aucune manière sur les effets électriques de la foudre; ils ne changeraient rien à ceux d'une combinaison chimique; ils ne pourraient dénaturer ni suspendre aucune des lois qui régissent ou altèrent les élaborations de l'organisme, non plus que celles auxquelles la raison humaine est de même contrainte d'obéir. —Oui, en toutes ces choses,—au même titre et au même

degré,—l'ordre établi est immuable, et toute sécurité, toute certitude, toute prévision, tout progrès, toute conquête définitive, dépendent de cette immutabilité; et de plus, tout effort, toute activité serait atteinte en son germe, si la prière et l'intervention qu'elle appelle pouvaient y suppléer. — Oui, nous admettons et nous déclarons avec vous qu'il y a telles prières qui sont un outrage flagrant à l'éternelle justice, celles par exemple qui s'élèvent d'un champ de bataille où, de l'un des deux côtés au moins, est une cause injuste.— Oui enfin, nous reconnaissons hautement que, *dans l'ordre tout entier des intérêts temporels,* la prière est inutile, illusoire et le plus souvent funeste, en tant que favorable à la fataliste et inactive attente de ses effets (1). — Mais il est un *ordre d'intérêts* où ses bienfaits ne sauraient être appréciés à une trop haute valeur; où elle peut à son gré se donner toutes les formes, — les plus naïves comme les plus élevées; — où elle peut se modeler sur les situations les

(1) Les peuples de l'Occident ont toujours été plus ou moins préservés, par les tendances actives de leur race, des dangers moraux de la prière substituée à l'action. Mais, voyez la déplorable torpeur et le profond abaissement du sens moral qui en résultent ailleurs. L'état actuel du mahométisme en est un des plus frappants exemples.

plus diverses, sur les besoins les plus multipliés; où elle a un degré correspondant à tous les degrés de la connaissance de Celui auquel elle s'adresse; où elle livre à l'homme le plus inépuisable fonds de lumières, de consolations et d'encouragements; où elle peut élever jusqu'à des inspirations surhumaines le dévouement et l'ardent désir d'être utile; où enfin, elle est d'autant plus efficace qu'elle réunit dans un même vœu un plus grand nombre d'hommes;—c'est l'*ordre tout entier des intérêts spirituels et moraux*, parmi lesquels il faut bien se garder de confondre un intérêt exclusif quelconqne. »

« Pourquoi la prière aurait-elle ici plus d'efficacité qu'ailleurs? » demanderont les esprits qui ne voient pas de conciliation possible entre une *loi* immuable et la prière. « Parce que,—répondrons-nous,—c'est *la loi du monde moral* que tout élan extérieur est un acte vital et produit un accroissement de vie; or, par quoi l'être immatériel pourrait-il se donner une vie individuelle plus forte, de plus larges et de plus hautes dimensions, que par ses élévations et ses élans vers son Créateur, par l'expression filiale souvent renouvelée de son amour, de sa confiance, de sa reconnaissance, de son admiration, de son respect!—Quelle incomparable vigueur ne donnent pas à l'âme ses efforts pour embrasser l'œuvre univer-

selle, pour y distinguer son rôle,—quelque humble qu'il soit,—l'accepter avec une résolution empressée et fière, et s'emplir des sentiments et des inspirations saines et fécondes qu'une telle contemplation engendre d'elle-même!—Par quoi aussi le bonheur moral, dont la condition première est l'union entre les hommes, pourrait-il se donner de meilleures chances d'actualité ou de prochain avénement, que par un élan commun, — non de vœux séparés par l'égoïsme, machinalement émis et formulés peut-être dans un inintelligible langage,—mais de vœux confondus dans une même adoration, dans une expansion sympathique et fervente! — Voilà les vraies prières; et à celles-ci jamais la Toute-puissance n'a fait défaut, quelque naïve qu'en fût la forme, puisqu'elle les a toutes exaucées d'avance par l'énorme surcroît de vie qu'elle a attaché à la prière isolée, et l'inévitable progrès moral qu'elle a fait dépendre de la prière collective. Il est de la dernière évidence, en effet, que, dans ces deux cas, et sous ces deux formes,—*demander*, *c'est obtenir.*»

Que l'on cesse donc de faire à l'Auteur de toute justice l'injure de croire que, pour la distribuer, il se soit plu à attendre l'instant précis où on la lui demande. Avons-nous assez montré que ses voies sont plus grandes et ses moyens plus sûrs?

Et en combien d'autres points cette justice prévoyante ne se signale-t-elle pas en traits éclatants! Voyez l'admirable corrélation qui, pour la société comme pour l'individu, a été établie entre le *juste* et l'*utile* (1).

Comme il était indispensable au progrès que la société fût sans cesse sollicitée à favoriser par ses institutions le développement parallèle du *bien-être matériel* et du *bien-être moral*, et que l'un des deux ne pût jamais rester longtemps en arrière, la *loi* la plus simple a d'avance uni ces deux développements entre eux, mais à une condition expresse, c'est que, dans un milieu social donné, il n'y eût d'exclusion pour aucun intérêt; dans ce cas, mais dans celui-là seulement, le *juste* et l'*utile* peuvent toujours se servir de contrôle l'un à l'autre. En toute question sociale d'une généralité suffisante, on peut donc toujours choisir entre ces deux points de vue celui que les circonstances présentent avec le plus d'évidence, et déclarer avec certitude que la mesure qui satisfait le mieux au point de vue choisi est aussi celle qui par là même satisfait le mieux à l'autre. Voici deux partis proposés :

---

(1) On rencontre à chaque pas de ces corrélations intimes, gages de l'harmonie et de l'équilibre futurs. Nous avons déjà signalé celle qui relie le *beau* au *vrai*, — les *périls de l'âme* aux *aberrations de l'esprit*, etc. Bientôt nous relierons aussi le *droit* au *devoir*.

est-on sûr que celui-ci est le plus *utile* à un ensemble d'intérêts... On peut sans hésiter assurer qu'il est le plus *juste*. A-t-on à se déterminer au contraire au point de vue de la justice... tel parti est démontré le plus *juste*, — qu'on l'adopte aussitôt sans s'inquiéter de son *utilité*; elle est sûre.

On conçoit combien cette corrélation s'élargit et combien de difficultés internationales elle est appelée à trancher, à mesure que les rapprochements de peuples à peuples multiplient entre eux des intérêts communs; jusqu'ici elle a été surtout applicable aux intérêts intrinsèques de chaque nation en particulier, toutes les fois que ces intérêts ont pu être considérés dans leur ensemble; mais elle tend de plus en plus à amener à un ensemble supérieur les intérêts généraux de l'humanité tout entière; et rien n'est plus propre que son précieux ascendant à détruire cet égoïsme collectif, ce faux patriotisme qui, en isolant les peuples, entrave leurs progrès moraux et matériels, et contre lequel la conscience moderne commence à protester si hautement.

Ce qui est d'une vérité absolue pour la société,—dont tous les intérêts doivent nécessairement se ramener à des considérations matérielles et morales purement terrestres, — est vrai aussi pour l'individu; mais la logique

veut,—et cela ressort de nos démonstrations précédentes, —que, la destinée individuelle se divisant entre ce monde et un autre, la loi de réciprocité entre le juste et l'utile ait ici besoin de trouver son complément dans des considérations relatives à cet autre monde. Et l'on doit remarquer que, cette question étant la seule où la balance éternelle peut trouver ou ne pas trouver son équilibre sur la terre, on arrive ici à une autre démonstration directe de l'immortalité restreinte aux cas où la justice l'implique. Il résulte de ceci que, pour l'individu, l'utilité immédiate et personnelle ne peut servir de critérium au sentiment du juste que s'il étend ce point de vue à tout l'ensemble de sa destinée.

En face de cette destinée dont il a été jugé digne de rester le maître, l'homme doit donc cesser de se croire coupable d'un irrespectueux orgueil, lorsqu'il reprend devant son Créateur la libre attitude pour laquelle il a été créé. — Il doit reconnaître que la Toute-puissance ne se plaît ni à régner sur des esclaves, ni à prolonger une tutelle apparente au delà de sa nécessité, et que ce n'est pas pour réduire la liberté à un humble et timide emploi qu'elle a mis aux mains de sa créature le noble instrument qui seul peut l'améliorer, la relever, la grandir. Il est passé, le temps de l'obéissance passive, de la morne

résignation, ou de la révolte insensée contre une souveraineté incomprise ; et le temps qui s'approche, celui qui doit succéder à cette période de transition et de trouble qui voit l'ordre social chercher, au milieu d'agitations sans but, à se constituer avec d'inconciliables éléments, — c'est le temps de la *foi commune*, le temps de l'*action*, dégagée de toute entrave, hardie et confiante, intelligente de sa cause et de sa fin, accomplissant, sous l'Œil indulgent qui lui a tracé sa voie, la première et la plus rude phase de son mouvement immortel.

Mais il faut avant tout que l'homme sente sa valeur et en conçoive une légitime fierté; il faut qu'à son Créateur ou à la société il ne craigne pas de dire : « Je ne veux plus rien devoir au hasard, à la tolérance, à la pitié, à la faveur; je ne veux plus, dans l'œuvre commune, d'autre place que celle qui m'est légitimement acquise par mes bras ou mon intelligence, par mes services matériels ou moraux. *Das ut dem*; *facis ut faciam* (1). Plus est incontesté et complet mon droit de vivre inutile, moins je

(1) J'aimerais à voir modifier ainsi l'antique formule du droit romain. Ne serait-il pas plus moral et plus conforme à la saine appréciation de la réciprocité des droits que la priorité fût restituée à l'expression du droit d'autrui? L'égoïsme cesserait peut-être alors de se croire autorisé à se placer toujours en première ligne.

consentirai à user de cette liberté, — la seule dont je ne veuille pas. Si aucun contrat ne me lie, c'est moi qui saurai m'en imposer un moi-même ; car ma dignité me défend, à quelque mouvement que je prenne part, de rester jamais en arrière. »

Est-il besoin de dire qu'un tel langage admet et consacre toutes les positions sociales, et commande à chacun de rester dans la sphère de son utilité, ou de ne l'échanger que contre une sphère plus haute? — Ce serait s'abandonner soi-même, et de plus abandonner son poste, que de ne pas accepter résolûment la mission spéciale que confère à chacun la position que le sort ou ses efforts lui ont faite. Qu'il en comprenne les obligations, et ne laisse à personne le droit et le devoir d'en user mieux que lui. Il ne serait conforme ni à la justice ni à la raison que, dans toute question où la *personne* intervient, ses droits ne figurassent pas au même titre que les droits opposés. Sans doute il est toujours bon que la volonté corrige d'avance la tendance naturelle à la partialité en faveur de soi-même par l'équivalent en parti pris contraire ; mais faire plus, ce serait supprimer, dans les conditions de l'équilibre social, l'utile et nécessaire contre-poids de l'intérêt individuel; ce serait rappeler la *tutelle* sous une nouvelle forme. Ainsi compris, le senti-

ment personnel,—bien que le *moi* soit en cause et puisse triompher, — est toujours essentiellement *expansif*, puisque c'est au dehors, au permanent foyer de la vérité et de la justice, qu'il demande ses inspirations et ses lumières : « l'espèce est progressive; son bien-être général doit aller croissant, et vous contribuez à cet accroissement dans la mesure de vos forces, de vos lumières, de vos services; il est juste que vous preniez à ce bien-être une part proportionnelle et croissante. Votre *avoir* est le résultat d'une *occupation* antérieure et régulière, ou de votre travail et de celui de vos ascendants, il est juste que vous en jouissiez pour en faire l'usage le plus intelligemment utile à vos semblables et à vous, — usage qui a sa raison d'être et son rôle nécessaire et tout préparé dans la position que vous donne la possession même de cet avoir (1). »

---

(1) Le progrès des mœurs amènera sans doute une pratique que la société ne peut pas exiger, mais qu'une autorité plus haute,— celle de la conscience, — devrait imposer aux pères comme le plus strict de leurs devoirs, aux fils comme le premier de leurs droits : c'est la justification claire et complète de tous les titres d'une possession quelconque, au moment où elle se transmet d'une génération à l'autre. C'est une *sécurité d'honneur* qui manque aujourd'hui à un grand nombre de fortunes.

Rien ne serait plus contraire à la saine notion de la condition actuelle de l'homme et des desseins de la Toute-puissance, qu'un irrationnel dédain pour des biens qui n'auraient pas été mis à notre portée si leur acquisition et leur possession ne pouvaient toujours s'allier avec l'acquisition et la possession de biens plus précieux. La vie terrestre perdrait l'un de ses sens essentiels, si on ne la considérait que comme une pénible épreuve, comme la préparation douloureuse, — imposée ou méritante, — d'une autre vie. Nécessaire à la période de dénûment et de résignation, une telle conception voit décroître sa valeur morale à mesure que diminue sur la terre le rôle de la douleur physique. Aucune des forces que l'homme développe au dedans et au dehors de lui n'est faite pour rester sans emploi, parce que chacun de ses résultats devient un *agent de moralisation d'autant plus puissant que, par son abondance, il peut étendre et généraliser davantage ses bienfaits*. Il s'agit seulement, — et nulle règle générale ne peut ici suppléer pour l'âme aux inspirations et à l'exercice direct de l'*instinct de sa conservation* convenablement raisonné, — il s'agit pour chacun d'observer la mesure qui, loin de nuire à la vitalité de son être immatériel, peut lui fournir au contraire un utile aliment. Partout où le plaisir est réellement *expan-*

sif, il est moralement bon ; sa légitimité d'ailleurs est établie par la loi naturelle, qui permet au travail de transformer tous ses produits en jouissances ; le plaisir est la récompense actuelle de l'utilité, et la réciprocité l'ennoblit en le multipliant : « en faisant jouir vos semblables de votre travail ou de vos services, vous acquérez devant vous-même le droit de jouir des leurs. »

Hâtons-nous cependant de rappeler l'admirable compensation que la prévoyante Équité a d'avance établie dans la distribution des biens de ce monde : il reste un bien plus grave danger moral à courir pour ceux à qui le plaisir prodigue ses séductions, que pour ceux qui, sans le connaître, consacrent à un pénible travail leur passage entier sur la terre. Qu'il est facile à ceux-ci de ravir à cette terre une vie qui n'a été qu'un long sacrifice, s'ils savent préserver leurs simples intelligences des haines qui les enveniment, ou des poisons qui les éteignent !

« Patience et courage, pauvres retardataires du mouvement social ; vous ne verrez pas tous sans doute le temps où vos pareils naîtront enfin à la vie saine, au travail modéré, — partagé entre l'activité du corps et celle de l'intelligence ; mais ils vous suivront de près, ce sont vos fils ou les enfants de vos fils ; ils vous touchent assez

pour qu'au milieu de vos durs labeurs vous aimiez à sourire à leur avenir, en portant vos regards vers le séjour plus heureux où vous les devancerez. — Tout ce mouvement d'idées qui se fait autour de vous et que vous voyez sans le comprendre, toutes ces inventions modernes, toutes ces machines inconnues que vous êtes tentés de maudire parce qu'elles viennent remplacer vos bras, — c'est le rachat de vos enfants; c'est ce qui leur permettra, — quand un ordre nouveau aura succédé à ce long moment d'attente générale que nous traversons, — de prendre une moins humble place au grand atelier, d'y mettre en jeu d'autres forces que celles que vos corps y prodiguent, d'y connaître plus d'intelligents loisirs, et de moins courtes joies. »

Mais cet avenir lui-même fait pressentir au moraliste des dangers qu'il cherche en vain à prévenir. Il jette un coup d'œil inquiet sur les temps futurs, et n'y rencontre pas ces remèdes énergiques qui, dans le passé, venaient combattre en l'homme les molles et lâches tendances de sa nature animale. La *guerre* est le plus souverain de ces remèdes; aussi, perdant de vue ses côtés affligeants, le moraliste se prend à regretter ce mal à ses yeux nécessaire qui, durant tout le cours des siècles écoulés, a

plus ou moins été l'état normal et ininterrompu des sociétés et des empires, et qui seul paraît y avoir entretenu la tradition et le foyer des plus mâles vertus. Par quoi la période industrielle aux débuts agités de laquelle nous assistons, et qui tend avec la dernière évidence à faire succéder sur notre globe la paix à la guerre, — par quoi cette période d'apaisement et de calme remplacera-t-elle les puissantes excitations qui si longtemps ont fait naître, au sein des âmes les plus vulgaires, l'amour du danger, le mépris de la mort, le complet oubli de soi, et cette suprême *expansion* que l'on nomme l'héroïsme? —A cela, il n'y a qu'une réponse, mais elle est péremptoire; c'est que, comme toutes les choses qui ont eu leur nécessité et qui ne l'ont plus, la guerre doit cesser, du moment que la raison,— assez générale et assez forte pour imposer à la passion ses arrêts,— la réprouve et la déclare hautement *injuste*; car dès lors, en vertu de la *loi de corrélation* que l'instinct avait appliquée jusque-là en sens inverse, elle cesse d'être moralement *utile* (1). En vain s'effor-

(1) Rien ne le démontre mieux que les procédés de la stratégie actuelle. Du moment que la guerre en vient à n'être plus qu'une froide question scientifique ayant pour but de faire à distance, et le plus rapidement possible, le plus grand nombre possible de cada-

cerait-on de maintenir contre la justice un stimulant qu'elle n'autorise plus.

Toute la question est de chercher à tirer du régime nouveau un stimulant équivalent, — et supérieur en moralité sinon en énergie, — à celui qui disparaît avec le régime épuisé. On l'aura trouvé le jour où l'on sera parvenu à montrer à l'homme qu'il est un sacrifice qui peut le rendre plus réellement et non moins héroïquement utile à ses semblables que le sacrifice de son sang : c'est *le généreux et difficile sacrifice de toute opinion exclusive.*

Mais, sur ce nouveau champ de bataille comme sur l'ancien, il faut que l'exemple parte de haut. Pour que le noble enthousiasme du bien, — la nouvelle *valeur* morale, — gagne de proche en proche tous les rangs sociaux, il faut d'abord qu'il s'allume parmi les plus élevés. C'est là que ce qui a été jusqu'ici un principe de division et de discorde peut devenir un guide utile. Car c'est le plus souvent quelque progrès — moral, intellectuel, ou même matériel — déjà réalisé, qui crée, entre un certain nombre d'hommes, cette solidarité, cet esprit aristocratique et exclusif dont la vanité sait tirer un

vres,—elle proclame elle-même sa déchéance, car elle ne peut plus inspirer que l'exécration et le dégoût.

si grand parti. Quelle est en effet la très-spécieuse excuse qu'invoquent, dans leurs distinctions et leurs dédains, toutes les coteries sociales, politiques et religieuses? — C'est le côté incontestablement bon que présente, en chacune d'elles, leur *principe de cohésion*. Rien n'est plus légitime assurément que le désir de conserver une conquête utile. Mais pourquoi s'appliquer à définir cette conquête en termes destinés à l'empêcher de se généraliser? Pourquoi mettre un soin jaloux à la restreindre et à la conserver isolément, au lieu de se réunir pour étendre et conserver toutes les conquêtes en commun? — Conciliées et mises en faisceau, elles deviendraient, pour rapprocher, un principe aussi puissant qu'elles l'ont été jusqu'ici pour désunir.

Qu'est-ce que la *patrie?* Est-ce tel ou tel maître, telle ou telle secte, telle ou telle caste?—Non; car sous un nom mensonger, ce serait la servilité, l'intolérance, l'exclusion, et,— au fond de tout cela, — l'intérêt personnel. La patrie est la totalité des hommes qu'unit les uns aux autres un système commun d'institutions politiques. Aimer sa patrie, c'est désirer pour tous ceux qui la composent la plus grande somme possible d'avantages matériels, intellectuels et moraux; et ce n'est pas faire preuve d'un tel amour que d'opposer à la vulgarisation de chacun

de ces avantages des barrières et des conditions d'admission qui en rétrécissent l'accès.

Quelle que soit notre patrie, composons-nous-en donc une *image idéale* avec tous les mérites spéciaux, tous les traits distinctifs qui représentent ses conquêtes partiellement réalisées, et ses hautes aspirations; que, devant cette image abstraite, chacun de nous abjure et sacrifie l'étroit sentiment de vanité qu'il mettait à se parer de l'un de ces mérites, et s'engage à contribuer, dans la mesure de ses forces, de ses aptitudes et de ses moyens acquis, à la réalisation de cet idéal, c'est-à-dire à la généralisation progressive de toutes les conquêtes de l'intelligence et de l'âme, de toutes les conditions du bien-être nécessaire au corps. Ainsi, en tout ordre d'idées, aux principes isolés, aux questions de doctrines et de personnes qui divisent la société en autant de camps hostiles et d'irréconciliables partis, se substituera la féconde influence d'un principe indivisible et impersonnel; et, en donnant au grand nom de patrie une signification plus large, ce nouveau *principe de cohésion* ne le dépossédera pas de son puissant attrait sur les âmes. — Mais pour que ce sentiment n'engendre pas au dehors les rivalités et les discordes qu'il doit apaiser au dedans, il importe que l'énergique refus, fait par la con-

science individuelle, de coopérer au triomphe de tout intérêt national exclusif, crée et fortifie au-dessus du patriotisme lui-même un autre sentiment, — heureux germe de paix générale, — qui prépare entre les diverses fractions de l'humanité les liens destinés à constituer son unité morale et religieuse.

Dans l'être collectif, non moins que dans l'être individuel, la liberté remplit un office intellectuel et moral d'une importance capitale. L'absence de liberté entrave tous les progrès de l'intelligence ; et ce n'est que par le conflit des libertés individuelles et la limitation naturelle qui en résulte que la société voit peu à peu se substituer, parmi ses membres, le type moral au type animal primitif. Cette assertion n'aura bientôt plus besoin de preuves ; car, bientôt sans doute, il n'y aura plus une seule question sociale de quelque importance qui, après avoir été agitée sous toutes ses formes, après avoir donné lieu aux plus laborieux essais, ne trouve enfin une solution simple et satisfaisante ; et si l'on examine alors l'ensemble des solutions obtenues, nul ne pourra méconnaître la vertu souveraine du principe unique qui les aura toutes fournies. La société a donc le plus grand intérêt à faire de la liberté individuelle la base de toutes ses institutions

et l'énergique ressort de toutes ses évolutions et de tous ses progrès. Mais, de même que, dans l'être individuel, l'harmonie des forces actives dépend de leur subordination rationnelle, — de même, dans l'être collectif, les forces matérielles doivent être subordonnées aux forces morales; et la liberté alors fournit elle-même à la répression du mal des ressources d'autant plus légitimes et sûres qu'elle préside plus souverainement au développement du bien. Précisons davantage ce point important. En tout être doué de vie, l'*harmonie* peut s'obtenir de deux manières : soit au moyen d'une intelligence pourvoit à des besoins matériels (c'est le type général que la nature a donné à l'animalité); — soit au moyen d'une intelligence dirigée elle-même par une âme sensible et motrice (c'est le type humain dans sa plus haute expression). Ces deux moyens d'obtenir l'ordre sont également applicables à l'être collectif; mais jusqu'ici la première de ces formes est la seule dont les organisations *temporelles* aient cherché à se revêtir. Il est bien évident cependant que si l'une des deux formes contient la vraie garantie de l'harmonie, de la grandeur et du bonheur d'une société, — c'est la seconde; elle est seule normale, et toute autre, — bien que très-durable, — ne doit être considérée que comme

transitoire. Si cette forme était une fois réalisée, la liberté n'aurait besoin ni d'être décrétée ni d'être soumise à des mesures préventives, elle existerait et se corrigerait partout d'elle-même; l'*âme sociale* serait instruite par sa sensibilité propre des blessures et des déchirements que le moindre excès de liberté partielle peut faire subir à la liberté générale. Mais, pour qu'une telle forme passe de la théorie à la pratique, une condition préalable est indispensable, c'est que cette forme sociale soit appelée et déterminée par une *foi commune* qui, embrassant dans un point de vue universel la politique comme tous les autres ordres d'idées, lui assigne son rang relatif, lui fournisse ses bases et précise à l'avance la nature et l'emploi de tous ses ressorts.

Observons aussi que la force de cohésion nationale, ou la puissance de l'État, peut être produite par deux modes d'agrégation très-différents : l'un est une coercition imposée, l'autre une convergence volontaire. — Le premier de ces modes, bien que longtemps utile, est toujours précaire; le second seul est normal et *vivifiant pour l'âme individuelle;* le progrès moral ne saurait même avoir une autre formule. Ce principe de cohésion réside dans une double progression qui ne se manifeste dans le passé qu'à l'état irraisonné et pour ainsi dire instinctif,

et qui, pour acquérir une force d'entraînement et une rapidité croissantes, ne réclame plus qu'une appréciation saine et claire de l'utilité réciproque que la *société* et l'*individu* doivent avoir l'un pour l'autre. Nous avons déjà caractérisé ailleurs la progression *collective* : c'est la tendance des formes politiques à se modifier de manière à sauvegarder de plus en plus les intérêts généraux de l'*individu*. La progression manifestée, dans la suite des temps, par l'*individu* est sa tendance croissante à sauvegarder les intérêts de son âme par les services qu'il rend à la *société*. De cette double progression une fois bien comprise naît, pour la société et pour l'individu, un devoir tout tracé.

Le devoir de la société est de chercher à garantir à chacun de ses membres ses biens les plus précieux, en fournissant à son être les meilleures conditions possibles de développement et d'expansion. Son but est de ne laisser en souffrance aucun des désirs légitimes que la terre peut satisfaire, mais en élevant sans cesse la sphère des désirs, de façon qu'à chaque époque corresponde une expression nouvelle de cette provocation à l'expansion extérieure, de cette révélation d'une autre vie, qui jusqu'ici a été surtout la douleur, et qui sera de plus en plus dans l'avenir l'insuffisance du bonheur.

Le devoir de l'individu est d'acquérir et de maintenir, par ses actes et ses services, son droit de contrôle sur les institutions locales ou générales qui sont de son ressort; et, dans le cas où quelque garantie de vitalité viendrait à y manquer à l'âme individuelle, de contribuer, dans la plus haute mesure de ses forces, à conquérir ou à restituer, à ses concitoyens et à lui-même, les conditions reconnues utiles au développement moral.

Afin que l'on ne puisse se méprendre sur la nature de ce devoir, et qu'on en apprécie l'extrême utilité, je dois compléter ici ce que j'ai dit ailleurs du rôle normal et de l'importance nécessaire de l'*individu* dans l'État.

La liberté de l'individu tendant toujours en tout état social, — quelque éloigné qu'il soit de sa perfection, — à n'avoir d'autre limite que la justice, la pression constante exercée plus ou moins sciemment sur la société par ce besoin impérieux et légitime détermine le progrès plus ou moins rapide et régulier des institutions. Cette force lente et sûre agit d'une manière latente au-dessous de toutes les vicissitudes sociales. En effet, dans tout organisme, c'est de l'appareil sensible que l'appareil moteur reçoit les avertissements qui doivent servir de guide à son activité; et ce n'est que de l'interversion de cette disposition normale que naissent les rétrogradations et les

déperditions de force. Or, dans l'organisme social, l'appareil sensible est représenté par l'individu, et l'appareil moteur par l'État; c'est donc de l'individu exprimant librement ce qu'il sent que doit régulièrement partir l'iniative sociale. C'est de ce droit primordial que doivent dériver tous les autres; ceux-ci sont toujours rectifiables et temporaires; lui seul est normal, constant et inaliénable, car il émane de la *propriété* de sentir, laquelle prime évidemment la *faculté* de vouloir, personnifiée dans l'État. L'individu peut et doit, pour l'avantage commun, consentir à donner une forme vivante à cette volonté, et s'y soumettre; mais la nature et la morale lui interdisent de se dessaisir volontairement du premier de ses droits, — dont l'indispensable fonction sociale fait en même temps un devoir, — celui d'exprimer ce qu'il sent.

Encore faut-il cependant qu'il *sache* discerner et exprimer les diverses affections de sa sensibilité physique intellectuelle et morale, et que, pour que l'expression n'en soit pas dangereuse et subversive, il *puisse déterminer lui-même* la limite que la justice et la vérité lui imposent. — A cette double nécessité correspond celle de l'*instruction* et de l'*éducation*, — point capital, — agent essentiel de moralisation, — qui doit nous arrêter un instant, — mais un instant seulement, car je me tromperais fort si ce que

j'ai à en dire ne ressortait pas déjà, avec la plus complète évidence, de tous les principes émis dans ce livre.

D'où vient que l'enseignement le plus généralement répandu jusqu'ici, parmi les masses populaires, a été celui-ci : « Souffrir, se taire, et espérer ? » C'est qu'il eût été imprudent et dangereux d'y répandre d'autres enseignements. Le maintien de l'ignorance était, pour les gouvernés non moins que pour les gouvernants, une sorte de nécessité sociale. Dans toute société en effet où le fondement dogmatique de la morale peut être ébranlé par les progrès de l'intelligence, l'instruction populaire est plus funeste qu'utile, car elle a pour résultat assuré de confondre dans le même discrédit la morale et le dogme ébranlé qui lui servait de base. Du jour, au contraire, où le fondement dogmatique de la morale est transporté au delà de tous les progrès possibles de l'esprit,—mais dans le prolongement de la direction constatée de tous ces progrès, — la propagation des lumières, l'accélération du mouvement général des intelligences, deviennent des conditions d'ordre social que l'intérêt et le devoir imposent à titre égal aux gouvernements, puisque chaque progrès intellectuel rapproche la science de la foi, et que, dans l'individu, toute connaissance acquise a pour conséquence un progrès moral. Ainsi comprises, l'éducation

et l'instruction (1), à tous leurs degrés, ne doivent plus être *qu'une seule et même chose*, c'est-à-dire l'amplification plus ou moins étendue d'un principe unique ; — principe aussi simple et aussi compréhensif que possible, puisque, partant de l'âme individuelle, il rayonne en tous sens jusqu'à l'infini, embrassant virtuellement dans son orbe sans limites tout ce que la connaissance de l'être fini a pu et pourra jamais atteindre (2).

A côté et au-dessus de ce puissant agent de moralisation, la nature aidée par la société en place un autre bien plus efficace encore. Je l'ai indiqué déjà bien des fois, et

---

(1) Combien paraîtront étranges aux générations futures les tours de force accomplis de notre temps pour concilier l'ancienne et immuable éducation religieuse avec les exigences de l'instruction moderne ! On n'y parvient, — par un prodige d'illogisme, — qu'en habituant les jeunes intelligences à considérer comme parallèles deux lignes diamétralement divergentes.

(2) Voir ce que j'ai déjà dit de l'éducation à propos de la mémoire, (pages 191 et suivantes) : Que les intelligences élevées adoptent notre doctrine, et un livre sur l'éducation suivra bientôt celui-ci. Que de plumes, d'ailleurs, se disputeraient l'honneur d'écrire un tel livre, le jour où l'on aurait enfin compris que le plus énergique besoin des temps modernes est une éducation fondée sur de nouvelles bases ! Jusque-là la *révolution*, commencée dans l'ordre politique, cherchera vainement sa voie. C'est dans l'ordre religieux qu'elle doit trouver le complément qui lui manque ; mais c'est l'éducation seule qui peut y préparer les jeunes générations.

le lecteur doit s'attendre à le trouver ici comme l'inévitable conclusion pratique de la partie morale de ce livre. — Je veux parler de la *famille*.

N'est-ce pas en effet à la description de cette admirable conséquence de la création de l'homme et de la femme que doivent converger et aboutir toutes les données terrestres du grand problème dont la solution universelle est dans ce mot : *le bonheur progressif;* — puisque la famille, dans ses conditions normales, est le résumé complet de toutes les joies, vivifiantes, assurées, progressives, que la terre peut fournir à l'âme, — et qu'elle ne se décompose et se renouvelle que pour établir, entre ce monde et un autre, ces précieux liens que tend l'amour et que la foi fortifie?

Peut-être, dans mon désir de rendre évidente aux yeux de l'homme la liberté absolue dont son Créateur a voulu le laisser jouir, ai-je trop refoulé jusqu'ici les sentiments d'amour et de reconnaissance à l'expression desquels se prêtent si peu les termes abstraits dont je me suis servi. Mais ne devais-je pas, pour compléter la notion de ce Créateur, attendre que sa plus belle œuvre, arrivant en son lieu, m'en fournît d'elle-même les moyens? Celui-là seul en effet peut posséder cette notion au degré le plus complet qu'admette l'intelligence humaine,—celui-là seul

est capable de connaître et de sentir un ardent amour pour la Puissance dont il tient l'être,—qui a pu apprécier le bienfait de la vie par les pures ivresses et les admirables combinaisons de sentiments que contient en germe l'union de l'homme et de la femme.

Ainsi se trouvera comblée cette énorme lacune que chacun a pu remarquer dans mon étude des *manifestations de l'âme*. Je n'y ai pas donné place en effet à la plus importante de toutes : *l'amour* proprement dit, — non plus qu'à la plus naturelle et à la plus douce : la tendresse et le dévouement de la mère et du père pour les êtres qui leur doivent l'existence. Par cette omission préméditée, j'ai laissé le champ libre à ceux de mes lecteurs qui ont pu observer qu'il n'y a guère que les natures exceptionnelles chez lesquelles l'expansion trouve à se développer dans l'*isolement*, par l'un des attraits que j'ai définis. A cet isolement qui, pour la femme peut-être plus encore que pour l'homme, engendre inévitablement la tendance à une égoïste *concentration*, le remède souverain est cette indissoluble union qui fonde la famille. Le mariage, — tel qu'il est de nos jours,—pèche en trop de points pour que ce remède agisse dans tous les cas. Tel qu'il est cependant, il est rare qu'il n'amène sans effort, par la douce et naturelle influence de ses effets quotidiens,

l'extinction progressive et quelquefois radicale de l'égoïsme.

Un exemple vulgaire me servira, dans le chapitre suivant, à faire apprécier cette influence; car, ainsi que je l'ai déjà fait ailleurs, je crois bon d'éclaircir ici le principe par le fait.

Combien le mariage serait plus efficace encore s'il se contractait sous l'inspiration de sentiments desquels l'égoïsme serait déjà écarté! Rien ne le prouve mieux que le terrible dilemme auquel viennent se heurter tous les moralistes, sans pouvoir lui trouver une solution : Au point de vue de la liberté et du bonheur individuel des époux, l'équité exige, dans certains cas, la dissolubilité du mariage; au point de vue des intérêts matériels et moraux des enfants qui en sont nés, ce que l'équité exige impérieusement, c'est l'indissolubilité.—Il n'est aucun moyen de trancher cette difficulté, tant que l'institution du mariage ne se place pas à une hauteur d'où les regards de l'homme et de la femme puissent dépasser les étroits horizons de la terre; et,—disons-le en passant,—rien n'est moins fait pour donner au mariage sa haute signification morale qu'une doctrine qui semble bannir des destinées de l'âme, après cette vie, toutes les affections humaines.

Placez-vous à cette hauteur, vous tous qui songez à

unir votre existence à une autre. Qu'il ne s'agisse plus d'une union transitoire dont vous devez peut-être apprécier d'autant plus les liens qu'ils se prêteront davantage à l'extension et au relâchement. L'homme en quête d'une femme agirait-il avec la légèreté, — la cupidité, devrais-je dire, — qui le guide d'ordinaire dans cette recherche, s'il se disait : « Ce n'est pas pour cette vie seulement qu'il me faut une compagne; les quelques années que nous aurons l'un et l'autre à passer sur cette terre ne sont qu'une courte période accordée à nos âmes pour se dilater à l'aise au sein d'un bonheur calme et pur, faire naître d'autres âmes au même bonheur et river entre elles et les nôtres les douces et fortes chaînes qui reformeront ailleurs notre groupe d'heureux. » Gardons-nous d'en douter, le jour n'est pas loin où un tel langage, — toujours plus ou moins ébauché dans l'âme féminine, — ne paraîtra plus étrange dans la bouche d'un homme; et du jour où ce noble et prudent souci préoccupera les jeunes âmes, toute union sera précédée d'une si attentive étude réciproque, les considérations qui l'emportent aujourd'hui paraîtront si secondaires, et l'éducation générale tendra si énergiquement à les écarter, que la triste question du divorce sera peu à peu résolue par l'inutilité même de la poser.

Alors aussi une situation toute nouvelle aura succédé à celle qui tend si déplorablement à s'aggraver de nos jours. Je veux parler de cette désastreuse abdication du premier et du plus rigoureux de leurs devoirs que les exigences de la raison moderne imposent en quelque sorte à la plupart des pères. En présence des respectables scrupules religieux des mères, ils se voient forcés d'abdiquer la haute direction morale de leur famille, sous peine de contraindre leurs lèvres à professer des principes dont leur intelligence, — tout en en reconnaissant l'utilité, — ne peut admettre la forme. Faut-il s'étonner des conséquences d'une telle anomalie? — En est-il de plus propre à ouvrir une porte aux mauvais penchants, à frayer la voie au désordre, à élargir enfin de jour en jour, entre la famille et son chef, une distance qui équivaut bientôt à une séparation? — Une seule chose peut restituer au père de famille son indispensable rôle, c'est l'introduction, parmi les pures tendresses du foyer, d'un dogme religieux commun aux deux époux qui puisse à la fois fournir à l'âme et à l'esprit une délicate et substantielle alimentation. A de telles transitions une prévoyante distribution naturelle a d'avance pourvu. L'âme de la femme reste fixe et stable dans ses tendances, mais son esprit est mobile; l'esprit de l'homme est plus

constant et plus ferme, mais son âme a des tendances moins accusées. Or, en tout dogme religieux, il y a deux choses, l'une qui concerne l'âme, l'autre qui concerne l'esprit : c'est le *sentiment* et la *forme*. Que le sentiment reste, et l'âme de la femme sera satisfaite; que la forme soit rationnelle, et l'esprit de l'homme s'y fixera.

Le mariage seul peut aussi résoudre une difficulté qui a dû se présenter plus d'une fois à l'esprit du lecteur de ce livre. J'ai montré les dangers moraux que pouvaient introduire, même parmi les rêves de bonheur dans une autre existence, les trompeuses inspirations de l'égoïsme habile à se modifier, à se travestir, à se rendre méconnaissable, à faire oublier à l'âme le rôle utile et actif qui doit, en ce monde, entretenir et multiplier ses forces. — Entourez-vous d'êtres que vous soyez plus heureux d'aimer que vous-même, et, sous la réserve de vos devoirs généraux, proposez pour but à votre activité l'amélioration, sous toutes ses formes actuelles et futures, du sort de ces êtres. Ce ne sera plus votre égoïsme qui vous inspirera, quand vous travaillerez à leur bonheur moral, à leur développement intellectuel et à leur bien-être; quand, jouissant de leur présence et de votre amour pour eux, vous transporterez en idée dans une autre vie cette présence et cet amour; quand, les ayant perdus,

votre âme fixera ses vœux sur le séjour où elle doit les rejoindre, en continuant à se dévouer ici-bas à ceux qui doivent l'y suivre.

Avant de passer, sur ce sujet, à des idées moins générales, il me reste un mot à dire des préjugés que consacre à cet égard la souveraine actuelle du monde civilisé, — l'*opinion* (1) — dont les capricieux arrêts modifient incessamment le code mobile de l'honneur.

En fait de responsabilité purement sociale, l'opinion peut à la rigueur suffire comme guide de la conduite privée, mais pour l'homme seulement. Que ce guide serait trompeur pour la femme qui n'en connaîtrait pas d'autre !

---

(1) La tyrannie de l'opinion vient d'être caractérisée en termes énergiques, mais à un point de vue trop exclusivement britannique peut-être, par M. John Stuart Mill, dans son remarquable opuscule *On Liberty*. Bien plus encore qu'à la liberté, l'opinion fait tort à la morale. De plus en plus réduite à cette réserve prudente que l'œil inquisiteur de la société impose aux passions, la conscience moderne peut toujours, sous des dehors soigneusement maintenus à l'abri du blâme, permettre les compromis les plus vils et sanctionner les plus féroces satisfactions de l'égoïsme. J'aime à croire que la morale qui ressort de ce livre me dispense, à cet égard, de détails plus précis, et suffit pour opposer une réfutation implicite aux principales erreurs de l'opinion ; je me borne à en citer une seule, le *duel*, cet étrange anachronisme, ce reste irraisonné de l'ancienne croyance en un arbitre surhumain du droit.

L'analogie des intérêts amène, entre les hommes, dans la plupart des circonstances, une certaine unanimité d'opinions d'où résulte une force imposante très-propre à sauvegarder ces intérêts mêmes, en faisant de leur violation une question d'honneur. Mais les questions de mœurs qui confèrent à la femme un rôle tout particulier créent, entre les sexes, des intérêts contraires. Tandis que, dans toutes les autres relations, l'homme même le plus égoïste a intérêt à vivre au milieu d'hommes à qui l'honneur défend de faiblir, ici—au contraire—l'homme et la femme passionnés ont intérêt à vivre au milieu de femmes à qui l'honneur permet la faiblesse, — d'autant plus qu'en ces matières, de par la partiale et souveraine autorité de l'opinion, rien ne saurait atteindre et ternir l'honneur masculin. Il en résulte une sorte de conspiration tacite ayant pour but de travestir, aux yeux de la femme, les lois les plus élémentaires de la morale, afin de les lui faire plus facilement enfreindre. On lui persuade que sa faiblesse la soustrait au joug vulgaire, et lui garantit l'impunité. Que de charmes l'irresponsabilité n'a-t-elle pas pour l'égoïsme; et quel piége plus perfide et plus sûr pourrait être tendu sous les pas de la femme qui n'a pas compris sa valeur morale, la supériorité innée des tendances de son âme, sa haute mission en ce

monde, sa qualité de guide et d'introductrice dans cette vie qui ne s'achève pas ici-bas ! — Qu'elle accepte l'humble rôle dont on lui dissimule les écueils et les revers, et bientôt cette irresponsabilité tant vantée en aura fait un jouet misérable que l'opinion, trop tard sévère, brisera sans pitié.

Femmes, dans l'intérêt même de votre vie mondaine, commencez par revendiquer hautement votre part de responsabilité. C'est par là qu'il faut d'abord diminuer la distance sociale que l'homme a mise entre vous et lui. Mais ce n'est là que votre moindre rôle, et il serait loin de justifier le fervent espoir que fonde tout moraliste sincère et éclairé sur l'aide puissante que vous pouvez prêter à l'œuvre de l'avenir. — S'il vous suffit d'être bonnes et aimées pour accomplir à votre insu votre belle mission, que serait-ce si vous vous épreniez de ce rôle enfin compris et rendu plus facile par l'assentiment de la raison chez l'homme ! Puisse s'allumer dans vos âmes le noble enthousiasme des conquêtes à la foi, cette douce et ardente flamme qui doit amollir et vaincre la glaciale influence du matérialisme et de l'incrédulité !

CHAPITRE IV.

LE PÔLE MORAL DE L'HOMME ET LA RÉVÉLATION PAR LA DOULEUR

L'exemple dont j'ai parlé, et qui doit compléter mon étude des *manifestations de l'âme,* nous sera fourni par l'homme même à qui je dois l'idée dont la doctrine que je viens d'exposer n'est que le développement. Il est vêtu de noir; vous pourriez découvrir sur son visage la trace de larmes récentes; et pourtant la sérénité la plus heureuse rayonne dans ses yeux. Il se plaît à raconter son histoire; car, plus elle est vulgaire et simple, plus il la croit utile; et son vœu le plus cher est de gagner à la doctrine qu'il désire enseigner à ses enfants le plus d'approbateurs possible. — Écoutons-le.

« Mon enfance et ma jeunesse, — nous dit-il, — ont

reçu du meilleur des pères de sévères principes d'honneur, et à ceux-là je suis resté fidèle; des adorables leçons de ma mère, — le modèle des femmes et des chrétiennes, — je n'ai longtemps conservé qu'un vague sentiment religieux. — J'ai joui du plus insouciant bonheur jusqu'à un âge où beaucoup d'hommes ont déjà vu leur vie atteinte par le malheur et le chagrin. — J'ai une santé de fer; je n'ai jamais connu la gêne.

« A trente ans, j'épousai une femme dont je ne connaissais que les grâces modestes, l'honorabilité et la fortune. Ce n'était pas l'amour qui m'avait déterminé, mais la réunion de conditions évidemment propres à assurer le bien-être dont je me promettais de jouir dans la nouvelle existence que le mariage allait me donner. — Je ne m'étais pas trompé. Des habitudes plus régulières, le charme croissant et inconnu jusque-là d'un intérieur où la première garantie du bien-être était la présence constante d'une femme dévouée, confiante et bonne, — tout cela ne tarda pas à m'initier aux douceurs d'un bonheur tout nouveau pour moi. Il s'accrut encore le jour où naquit mon premier enfant. Un lien plus fort m'unit ce jour-là à ma femme; je sentis très-réellement mon cœur se rapprocher du sien; et cette tendance de ce que je nommais mon cœur à m'échapper me surprit par le plaisir

inconnu qu'elle me donna. Il me semblait même, quand nous regardions ensemble notre petite fille, que nos deux cœurs se réunissaient dans un seul battement; et cette naïve idée me causait une sensation délicieuse. Puis, vinrent des angoisses communes, à la première maladie de notre enfant; puis le bonheur goûté ensemble de voir ce cher petit être sauvé.

« Quand je fus deux fois père, il ne resta presque plus un seul instant de ma vie qui ne fût consacré à ce petit *univers*, composé de ma femme et de mes deux enfants. — Mon premier soin fut de l'isoler. — La simplicité des goûts de ma femme, et une timidité extrême qui ne lui permettait de dévoiler qu'à moi les trésors de son âme, me rendaient ce projet facile à exécuter. — Un jour, je crus que l'accès de ma demeure était pour jamais interdit à toute influence malsaine et irritante; ce fut le jour où cette demeure ne fut plus à la ville.

« Ah ! le bonheur dont je jouis alors pendant quelques années n'était peut-être encore qu'un égoïsme transfiguré et agrandi; mais, si vous demandez vos jouissances à cette terre, je ne puis vous en souhaiter de meilleures. Pourtant, il y avait une légère ombre à ce bonheur. Ma femme goûtait, dans l'exercice assidu et presque inapparent du culte que ma mère m'avait autrefois appris à

pratiquer, un charme doux et calme comme elle auquel il ne m'était plus possible de prendre part. Malgré de sérieux efforts, mon intelligence, toute pleine d'une autre philosophie, s'y refusait. J'admirais sincèrement les incontestables services et les ressorts savants de l'organisation chrétienne; sa morale, bien que trop énervante à mon gré, m'inspirait le plus profond respect; mais je ne pouvais aller au delà; et, au fond de toutes mes résistances, je sentais un invincible besoin de *monothéisme* que cette doctrine ne pouvait aucunement satisfaire. N'ayant d'ailleurs que des doutes à lui opposer, et pas un fondement solide à donner à la morale, je me résignais, quoique avec peine, à demeurer écarté de l'éducation de mes enfants. Je tenais autant que leur mère à ce que cette éducation fût chrétienne, et l'on m'eût bien étonné alors si l'on m'eût dit que je pourrais jamais avoir à cet égard un moment d'hésitation.

« J'en étais là, il y a deux ans. Je n'avais qu'une réponse à faire à tous ceux de mes amis qui m'interrogeaient; mon langage, mes lettres, n'étaient que la paraphrase de ce seul mot : « Je suis heureux. »

« Tout à coup, à la suite d'un hiver passé tout entier au chevet de nos enfants alternativement malades, après des excès de veilles et des imprudences sans nombre que

toutes mes observations n'avaient pu prévenir, la santé de ma femme, jusque-là délicate mais régulière et égale, fut profondément modifiée. — Elle perdit l'appétit et le sommeil. — Je l'entourai de soins, mais je ne m'inquiétai pas. La vue constante de ses traits ne me permit pas d'en suivre jour par jour l'altération. Pendant quatre mois, il ne m'entra pas une fois dans l'idée qu'aucun danger sérieux pût la menacer. Je finis cependant par apercevoir la gravité du mal; mais il était déjà sans remède que je croyais encore ma seule tendresse assez puissante pour en avoir aisément raison. Je m'étonne aujourd'hui de ce profond aveuglement. Que voulez-vous? — Je n'avais jamais connu que le bonheur et l'insouciance; je ne comprenais pour moi-même aucune autre chose; ma pauvre femme partageait ma sécurité; et il y avait tout autour de nous comme une conspiration de silence qui nous dissimulait à tous deux l'abîme qui allait s'ouvrir.

« Un jour, je crois voir se déclarer un mieux sensible; son œil me sourit de ce bon et clair sourire qu'elle avait en pleine santé... O bonheur! — Ses forces vont revenir; encore deux mois avant l'automne, — elle les aura reprises assez d'ici là pour que nous puissions nous sauver ensemble, comme les oiseaux, vers ces climats où l'hiver épargne les malades. Au printemps, elle reviendra dans

notre nid, forte, guérie, joyeuse!!!... Le soir, ses idées perdirent leur suite et leur clarté; je ne pus lui cacher mes larmes... « Pauvre ami! » me dit-elle. — Ce fut sa dernière parole. — Toute la nuit, des sons confus sortirent pressés et impatients de ses lèvres; — son regard me suppliait; je ne la comprenais pas... Me demandait-elle ses enfants? — Ils dormaient, ces chers petits êtres; — je craignais pour leurs frêles imaginations, après un brusque réveil, l'effet de cette scène déchirante. Il serait temps le lendemain de les amener à leur mère... Hélas! il n'y eut pas de lendemain pour elle...; elle mourut aux premières lueurs du jour.

« Croirez-vous que ma stupide confiance lui survécut? — Je la vis morte; mes lèvres sentirent le froid des siennes; je vis, deux jours après, son cercueil descendre dans la fosse... Une convulsion machinale arrachait des larmes de mes yeux; mais aucun sentiment précis de ma situation ne se faisait jour en moi-même; — je ne savais pas être malheureux.

« Tous les éléments de mon bonheur passé me causaient pourtant un malaise indéfinissable. Ma maison, la vue même de mes enfants, tout pesait sur moi d'un poids lourd et pénible. Je pris l'habitude de passer plusieurs heures par jour dans la campagne, seul et marchant à

grands pas. C'est là que je connus les vraies larmes; elles ne coulaient abondamment que là, et pourtant toujours avec effort. Il me fallait, pour en sentir mes joues inondées, me représenter ma pauvre femme dans sa tombe, et me répéter : « Je ne la verrai plus! » Rentré chez moi, je retrouvais toujours le même manteau de plomb qui m'attendait au seuil de ma maison.

« Un jour, au milieu d'une de ces courses sans but, — je ne sais ce qui vint tout à coup à se déchirer en moi... Ce fut comme si un coup de foudre m'avait subitement atteint... Je venais, je crois, de comprendre pour la première fois la mort de ma bien-aimée... Pourquoi ce nom prit-il, de ce moment, sur mes lèvres, un sens nouveau que je ne lui avais jamais donné? — C'est que, ce jour-là, je connus la violence d'un sentiment dont jusqu'alors je n'avais connu que les douceurs... l'amour, — l'amour furieux, enchaîné, et cherchant à briser sa chaîne. J'avais attendu, pour aimer ma femme avec délire, qu'elle me fût pour toujours enlevée.

« Quel était donc le charme particulier qui n'avait fait, pendant sa vie, que me captiver doucement, et dont il fallut que sa mort me révélât l'irrésistible pouvoir? Il ne me faudra pas beaucoup de mots pour le décrire; il est tout entier dans un seul : la *bonté*, l'exquise bonté.

« A dater de ce jour, je ne puis vous dire les folies, les démences, les fantaisies d'enfant ou de forcené, dont furent témoins tels bois, tels sentiers, tels rivages. — Que je n'aie pas alors cédé à l'égoïste oubli de mes devoirs de père qui me livrait sans défense aux séductions du suicide, c'est ce dont aujourd'hui je ne saurais trop m'applaudir et m'étonner. Quelquefois un seul mot s'échappait obstinément de ma bouche, comme si, en le rejetant violemment hors de moi, j'avais cru pouvoir me dérober à son atroce tyrannie ; j'allais criant comme un fou : l'irrévocable ! l'irrévocable !

« Un matin, après une de ces trêves que le sommeil accorde à la douleur, je m'éveillai plus calme. Mon esprit se reporta au temps encore peu éloigné où, sans souci de l'avenir, j'aimais à pénétrer les secrets de la nature, à m'élever en idée jusqu'à son mystérieux auteur : « O Toute-puissance, m'écriai-je, toi que j'avais cru comprendre, alors que j'étais heureux, que ne me cèdes-tu un moment ta force souveraine ! Je rendrais la vie à ma bien-aimée, — je la lui rendrais immortelle, ainsi que la mienne, afin qu'aucune séparation nouvelle ne fût plus jamais possible... » Puis, revenant à mes violences : « Mais il n'y a pas de Toute-puissance, ou bien elle est inique, puisque le *mal* est sa limite ou son œuvre...

« Que se passa-t-il en moi, alors ? — Je le sais à peine. — Ce fut une impression rapide. — Je me trouvai tout à coup à genoux, criant : DIEU ! DIEU ! MON DIEU ! N'est-ce pas le mot qui vient sur toute lèvre humaine, quand la TOUTE-PUISSANCE apparaît revêtue de la suprême BONTÉ ? — Je venais de l'entrevoir cette bonté divine... Par delà cette vie, — parmi des joies célestes, — elle me rendait ma bien-aimée !

« Mais presque aussitôt je me relevai indigné. Je crus être le jouet de quelque ironique hallucination : Pauvre dupe, me dis-je, à quel piége grossier te laisses-tu prendre ? — N'est-ce pas là cette foi que tu raillais tout bas en elle, quand tu l'y voyais soumettre humblement sa raison ? N'est-ce pas là ce Dieu à qui elle disait, les mains jointes : « Seigneur, ayez pitié de moi ! » — et qui ne l'a pas écoutée ?... — Et je crus que ma douleur, un moment apaisée, allait se réveiller plus blasphématrice et plus violente. — O bienfaisante douleur... ma sauvegarde, et ma révélation ! tu avais ce jour-là pour toujours cessé de me torturer. — Sois bénie, ô douleur ! car tu ne me reviens, adoucie et sereine, que pour éclairer et raviver la *foi* que tu m'as donnée.

« Vous la connaissez cette foi qui, pour m'aider à attendre le bonheur qu'elle me promet, m'enseigne à en

trouver encore sur la terre. — Mais il faut que je cherche à vous expliquer le phénomène qui se produisit dès lors presque à mon insu, en moi, et dont je n'ai pu que plus tard étudier le développement. Tout spontané et tout instinctif, il fut le résultat d'abord confus d'une révélation encore très-confuse elle-même.

« Il commença par ces deux grandes secousses, très-différentes mais égales en intensité, que je viens de vous décrire : une douleur atroce, et une joie délirante. Maintenant que je puis examiner froidement toutes les transformations qui les suivirent, et qui depuis ne cessèrent de s'opérer en changeant chaque jour d'objet, je vois que ce qui se transforma d'abord en moi, ce fut la nature de mon amour. En analysant bien le genre de bonheur que j'ai dû, pendant neuf ans, à celle que j'ai perdue, je suis forcé de reconnaître qu'il se composait presque uniquement des plaisirs quotidiens que nous donne la certitude d'être aimé. Assurément, je croyais dire vrai quand je lui disais : je t'aime ; mais je vois bien aujourd'hui que ce que j'aimais en elle, c'était surtout moi-même. Ce genre d'amour m'explique le genre de douleur que j'éprouvai dans les premiers jours qui suivirent sa mort. Souffrais-je donc seulement d'avoir perdu l'autel où j'avais placé mon image ? — Je ne puis songer sans frémir,

ô mon Dieu ! que si j'en étais resté là, j'aurais pu, comme d'autres, chercher un autre autel extérieur destiné au même emploi, ou rétablir en moi-même ce culte de ma personne que je pratiquais avant de me marier. Heureusement ce culte malsain fut brusquement détruit le jour où la véritable douleur tomba sur moi comme la foudre. Je ne puis avoir aucun doute sur la transformation qui se produisit ce jour-là dans mon amour. Ce n'était plus moi que je pouvais aimer dans ma pauvre morte ; c'était bien elle, elle seule, que j'aimais enfin, puisqu'elle n'était plus là, puisque je ne pouvais plus me sentir aimé. Ne sens-je pas d'ailleurs que, depuis le jour où j'entrevis la radieuse espérance de la revoir, mon âme s'est élancée hors de moi avec une telle violence d'impulsion qu'elle vit moins dans ce corps qu'auprès de ma bien-aimée? — Et ai-je besoin de dire que ce n'est pas vers sa tombe que se porte mon âme? — Longtemps cette tombe m'a inspiré plus d'effroi que d'émotions tendres; aujourd'hui elle n'a presque plus de signification pour moi.

Une transformation analogue, mais moins caractérisée, s'opéra dans ma tendresse pour mes enfants. — Il y a sans doute une loi de notre nature qui fait de cette tendresse le plus salutaire écueil pour notre égoïsme. J'y

vois, en effet, à quelque époque que ce soit, beaucoup moins d'amour de moi que dans l'amour plus vif que je croyais ressentir pour leur mère. — Aussi, mon absolu dévouement actuel à ces chères créatures, et l'entier oubli que je fais de moi-même en les aimant se distinguent-ils moins de mon ancienne affection que dans l'autre cas. Ce qui accuse surtout dans celui-ci la différence, c'est que si, parmi les nécessités que m'impose mon rôle de père, il en est auxquelles j'ai pu autrefois donner le nom de devoirs, parce que j'y voyais quelque chose de pénible et de forcé, — je ne saurais plus aujourd'hui les reconnaître, tous les détails de ma tâche ne m'offrant plus que des variétés de plaisirs. Cela tient sans doute à ce que la plupart des plaisirs que nous devons à nos enfants nous viennent moins d'eux-mêmes que de la contemplation du bonheur immédiat et direct dont ils enivrent la mère. L'efficacité de la vie de famille pour faire prédominer la force expansive sur la concentration égoïste n'agit pas de la même façon sur les deux sexes ; elle est plus spontanée dans l'un, plus réfléchie dans l'autre. C'est la femme qui détermine l'expansion chez l'homme ; ce sont les enfants qui la maintiennent à l'état permanent chez la mère. D'où vient que les impressions du père resté seul deviennent plus spontanées et plus vives ? — C'est que les fibres sen-

sibles de l'âme de la mère absente se sont ajoutées à celles de l'âme paternelle.

« Il n'est pas inutile de vous parler aussi d'une transformation d'un autre ordre qui m'a permis de voir qu'aucun bon sentiment ne pouvait se développer dans l'âme sans amener tous les autres à sa suite. — Ce que j'appréciais le plus dans mon existence passée, c'était le peu de gêne que m'imposaient mes devoirs envers les hommes. Je me faisais, il est vrai, l'esclave de l'honneur, et nulle puissance humaine n'aurait pu me faire transgresser la moins précise de ses lois. Mais nous donnons parfois à notre conscience un bien étrange accoutrement quand nous lui substituons les fantasques et complaisants arrêts de l'opinion! et ce n'était pas sans quelque confusion secrète que je décorais du nom de devoirs les faibles entraves que s'imposait ma morale facile. Je ne pouvais même me défendre d'une certaine surprise, — fort peu disposée à l'imitation, — à la vue de ceux que leur position soumet à de pénibles devoirs. Ah! je le reconnais à présent, l'inutilité sociale, le bonheur trop facile et la solitude sont de bien funestes conditions pour la vitalité de l'âme. Le sens moral s'émousse, lorsque le contact social et les difficultés de la vie ne viennent pas l'aiguiser. Il n'est pas bon non plus que l'égoïste affection

de l'homme favorise chez la femme le goût exclusif du bonheur intérieur; elle a un rôle social indispensable à remplir; il ne doit point lui être ôté.

« Ce qui m'anime aujourd'hui à l'égard de tous ceux à qui le devoir fait sentir son aiguillon, c'est une sorte de rivalité jalouse. Ne vous étonnez pas de ce brusque revirement. Ici encore, — quoique moins complétement, — le devoir a perdu pour moi cet aspect maussade que les phrases philosophiques ne parviennent pas à dissimuler; ce n'est plus le frein qu'imposent la crainte du châtiment ou du blâme, et l'espoir de la récompense ou de l'estime; ce n'est plus la défense placée devant le plaisir, — c'est le plaisir lui-même. Car tout devoir à accomplir amène une lutte, et j'ai en moi une vie nouvelle qui ne s'entretient que par le mouvement, et pour laquelle l'issue de chaque lutte est une jouissance. Comprenez-vous maintenant pourquoi, n'ayant pas assez de devoirs, je me plains de n'avoir pas assez de plaisirs? — Comprenez-vous aussi pourquoi le plus vif bonheur que je puisse éprouver en ce monde serait d'avoir rendu aux hommes un service durable et désintéressé avant de me consacrer tout entier à ce bonheur de toutes les heures qui doit remplir le reste de mes jours : l'éducation de mes enfants? — Mais avant que je l'entreprenne, il faut

que la conscience publique m'ait autorisé à remplacer, selon ma conscience, les leçons de la mère chrétienne qu'elles n'ont plus.

« J'ai son approbation à elle, j'en suis sûr; car, à cet égard comme à d'autres, c'est elle-même qui fortifie ma conscience. Mon âme n'est plus réduite à ses seules forces, elle a une autre âme qui l'encourage et qui l'attire, qui prévient ses défaillances et se fait le témoin invisible de tous ses actes. A Dieu ne plaise que je veuille laisser croire à une communication surnaturelle ! Mais ce que je ne veux pas nier, ce dont je suis loin de me défendre, c'est que je me plais à me placer sous les yeux de ma pauvre morte, à me la représenter souriant à ceux qu'elle a laissés en ce monde, et que le pouvoir vrai ou faux que je lui attribue exerce sur toutes mes déterminations la plus sûre et la plus salutaire influence.

« Je ne sais... mais il me semble que tandis que les traits de sa personne physique s'effacent de mon souvenir, ceux de sa personne morale s'y groupent et y dessinent une image de plus en plus sensible aux perceptions de la mienne. Quelquefois pourtant un doute poignant me désole; je me demande si nos âmes ne pourront pas se rejoindre, se confondre peut-être, sans conserver le souvenir du passé. Ce bonheur inconnu, quelle qu'en puisse

être l'intensité, m'effraye et n'excite en moi aucun désir. De même que je ne comprends pas pour l'autre vie un bonheur solitaire, de même un bonheur partagé sans avoir la conscience distincte de son être et du mien n'a rien qui me séduise. Il me faut sa personne morale pour que je puisse l'aimer, et il me faut la mienne pour que cet amour soit du bonheur.—Non, il n'a pas mis en vain ces mystérieuses aperceptions dans notre âme, ce Dieu bon qui en a préparé avec tant d'art les impressions et les instincts.

« Dois-je à ce sujet poursuivre le récit de mes impressions personnelles? Je n'ai plus à vous parler ici d'une transformation, mais d'une véritable naissance. C'est l'amour qui m'a fait naître à la vérité. Que pouvais-je jusque-là concevoir en Dieu? — Rien; car je ne sentais rien, si ce n'est,—par réminiscence de mes premières années,—quelques terreurs vagues qui excluaient jusqu'à la possibilité de l'amour. C'est parce que j'ai senti le bienfait que j'ai compris le Bienfaiteur; ce sont les dimensions subites que l'amour a données à mon âme qui lui ont permis d'élever ce même amour jusqu'à son Dieu.

« Faites comme j'ai fait. Si vous êtes assez heureux pour connaître l'amour, contemplez la Création avec les yeux de l'amour, et vous verrez quel aspect magnifique

et splendide prendra tout à coup pour vous l'œuvre divine. Mais, dans cette œuvre immense, commencez par ce qu'elle contient de plus beau, de plus achevé et de plus près de vous,—votre âme. Si vous avez besoin d'assimiler les procédés de la pensée divine aux vôtres, représentez-vous Dieu méditant la substance qu'il voulait rendre capable de mérite et de bonheur; en pourrez-vous concevoir une autre aussi délicate, aussi ouverte à tous les modes et à tous les degrés de la sensation, aussi bien préparée pour recevoir de ses propres efforts une solide trempe? N'est-il pas admirablement bon Celui qui a conçu l'idée de l'âme humaine? — Puis, quand vous vous serez pénétré du sentiment de la bonté du Créateur de l'âme, servez-vous de cette bonté elle-même, comme d'un flambeau, pour étudier le monde. Construisez-en une première ébauche avec les quelques données préconçues que cette bonté implique. Vous verrez qu'à cette ébauche tout viendra se relier; rien n'y manquera; la puissance d'agrégation du principe suffira pour amener de proche en proche à lui tout l'univers physique et moral. Vous connaîtrez alors l'ineffable douceur d'aimer le Dieu bon dont vous aurez reconstruit l'œuvre; et si vous vous étonnez de ce sentiment inconnu de votre âme qui s'y maintient et y croît sans effort; si vous vous de-

mandez d'où il naît, vous n'aurez pas de peine à voir que vous aimez Dieu, depuis que vous le connaissez mieux et ne le craignez plus.

« Combien je me plais à comparer le sentiment qu'il m'inspire aujourd'hui à celui qu'il m'inspira dans mes premières années! J'ai longtemps tremblé devant le terrible Jéhovah. Derrière ces nuages sillonnés de foudres où sans doute mon imagination naïve le supposait caché, je croyais parfois voir apparaître sa face irritée menaçant les pâles humains de ses vengeances. Aujourd'hui je vois dans toute la nature son calme sourire tempéré par une gravité prévoyante et paternelle. Tous les bruits de ce monde sont peu à peur entrés pour moi dans un rhythme unique dont je saisis enfin l'harmonie puissante et douce. Du milieu du tumulte confus des plaisirs de la terre, se détache le chant pur et suave qu'élèvent vers Dieu les âmes que l'amour et la douleur vivifient. C'est un long tressaillement de vie qui s'étend et se propage jusqu'à la sphère inconnue d'une nouvelle activité. — Moi aussi, j'ai mêlé ma voix à celle des heureux de ce monde; j'ai pris part à ces joies qui, me disait-on, attirent la colère divine; d'où vient qu'aujourd'hui que l'idée même du châtiment n'a plus d'accès dans mon âme, ces joies sans dangers ne me tentent plus?—C'est que mon amour en a

détruit en moi jusqu'au souvenir; c'est que mon être a puisé dans cet amour, avec l'intelligence de son Dieu, le respect de sa plus belle œuvre, le sentiment de sa valeur et de sa dignité.

« Qu'il soit à jamais béni le doux lien qui unit l'homme et la femme, le saint et sublime amour... cet instinct tendre et pur de l'âme féminine, cet aiguillon magique et souverain de l'intelligence de l'homme!

« Mais qu'il soit béni avant toutes ses œuvres, Celui qui a créé l'âme humaine pour aimer! Bénédiction, gloire et amour au Dieu bon! »

« Puisse notre âge inaugurer l'unanime concert de reconnaissance et d'admiration qui, de l'humble terre, doit monter vers toi, ô *grand Être* dont nous ne pouvons connaître ici-bas, et par leurs moindres preuves, que la Toute-puissance et la Bonté !

« Ta Toute-puissance a une limite, mais c'est ta Bonté qui la lui donne : *Tu ne peux pas créer le mal.*—Et c'est là toute ta Justice.

« Tu n'es Créateur que parce que tu es bon. « Hors de moi, — a dit ta Bonté, — je veux qu'il y ait vie et bonheur. » Et, à ce moment, au sein de ton éternelle immensité, sont nés le temps et l'espace, — car ta Toute-puissance, accomplissant le vœu de ta Bonté, avait d'un seul jet créé le monde.

« C'est sans doute ta Loi universelle que, dans toutes les sphères dont la libre essence de l'âme lui ouvre l'accès, chacun de ses progrès soit marqué par une diminution de la distance qui la sépare de toi, en vertu de ce double reflet de toi-même que tu as mis en elle : la *puissance intellectuelle* et la *bonté;* car c'est seulement à l'aide de ces traits communs à elle et à toi qu'elle peut, en les grandissant sans cesse, composer peu à peu tout ce qui, dans ta divine image, paraît accessible aux facultés de l'être fini. L'âme humaine doit-elle s'étonner de n'avoir de cette image qu'une perception si confuse? Quels degrés lui resteraient à parcourir, dans sa plus large et sa plus vivifiante carrière, si, dès le dégré le plus éloigné de toi, elle pouvait pénétrer ton essence infinie? N'est-ce pas le plus puissant attrait que ses stations futures puissent exercer sur elle, que l'espoir de se voir progressivement rapprocher de son Dieu? »

Telle est du moins la *loi* à laquelle est soumise sur la terre la connaissance progressive du Dieu tout-puissant et bon. — Car c'est de la *production*, dans deux races d'hommes distinctes, de *deux courants d'idées religieuses* ayant pour point de départ, l'un le sentiment de la Bonté, l'autre l'aperception de la Toute-puissance, —

c'est de l'*extension* à travers les siècles de ces deux courants d'abord isolés, puis de leurs *rencontres*, et enfin de leur *fusion*, que s'est composée et se composera toute l'histoire de la civilisation terrestre (1).

Celle de ces deux races qui, dès son éveil à l'intelligence, a été touchée de la *bonté* de Dieu a été moins frappée par l'idée de sa *puissance* (2). Elle n'a pas d'abord aperçu son UNITÉ; elle s'est plu à diviniser chacun de ses bienfaits et à leur vouer à tous un culte familier. Pour s'expliquer le *mal* dont elle ressentait les atteintes, elle s'est crue victime d'ennemis invisibles dont son Dieu multiple s'efforçait de détourner les coups. Des fantaisies de son imagination féconde sont nés les mythes nombreux qui, tout en altérant plus ou moins la conception primitive, ont ouvert à l'intelligence le vaste domaine de l'Idéal et toutes les voies élevées de la spéculation.

L'idée de la Toute-puissance, en frappant tout d'abord l'autre race (3), lui a par là même révélé l'UNITÉ de Dieu. Mais elle ne pouvait concilier l'idée du *mal* avec cette

---

(1) Quel beau sujet à traiter : *Les progrès de la connaissance de Dieu sur la terre !* — Je me borne aujourd'hui à l'indiquer en quelques mots.

(2) C'est la race indo-européenne, la nôtre, par conséquent.

(3) La race sémitique; Hébreux et Arabes.

conception qu'en supposant le créateur de l'homme débordé par son œuvre, irrité de cette rébellion imprévue, et accordant sa faveur à des peuples privilégiés pour en faire les ministres de ses vengeances. — De grandes personnalités (1) venant à naître au milieu d'une telle race devaient trouver dans ses croyances innées une base solide pour y exercer une énorme influence, y imprimer profondément le sceau de leurs propres idées, donner à leurs ordres une puissance terrible, et immobiliser l'intelligence en l'enfermant dans un cercle d'autant plus infranchissable que c'était Dieu lui-même qui semblait l'avoir tracé.

C'est au sein de cette race que devait naître, sans y trouver créance, le dogme mystérieux qui prétend concilier l'unité de l'essence divine avec la pluralité des personnes et des rôles. Cette grande idée qui réunit en Dieu la Bonté et la Toute-puissance devait séduire les descendants épars de la race polythéiste, mais elle devait aussi leur inoculer la dangereuse contagion de l'immobilité intellectuelle.

Tel est cependant l'attrait qui entraîne l'homme vers son Créateur que son image enfin conquise tout entière,

---

(1) Un Moïse, un Mahomet.

bien qu'altérée par la dualité, a ébloui la terre de sa beauté et de sa grandeur; et, pendant dix-huit siècles, l'âme humaine fascinée a imposé à la raison la plus cruelle torture qu'elle puisse connaître : une foi contradictoire dans ses termes.

« Le jour est-il venu, ô Dieu, où ta Bonté et ta Toute-puissance ramenées sans effort à une UNITÉ réelle resplendiront enfin aux regards des hommes? Le jour est-il venu où tes fils reconnaissants sentiront que pour t'aimer il ne faut pas te craindre? — Le jour est-il venu où TA CAUSE, cessant d'être représentée par des hommes et de se confondre avec leurs fragiles institutions, cessera aussi d'en subir les vicissitudes et le déclin? »

FIN.

ERRATA

Au commencement du chapitre IV de la première partie :

Page 63, ligne 10, au lieu de : ÔTER à tels êtres et LAISSER à tels autres, lisez : REFUSER à tels êtres et ACCORDER à tels autres.

A la page suivante :

Première ligne du premier alinéa, au lieu de : *ôter,* lisez : *refuser.*

Première ligne du deuxième alinéa, au lieu de : *laisser,* lisez : *accorder.*